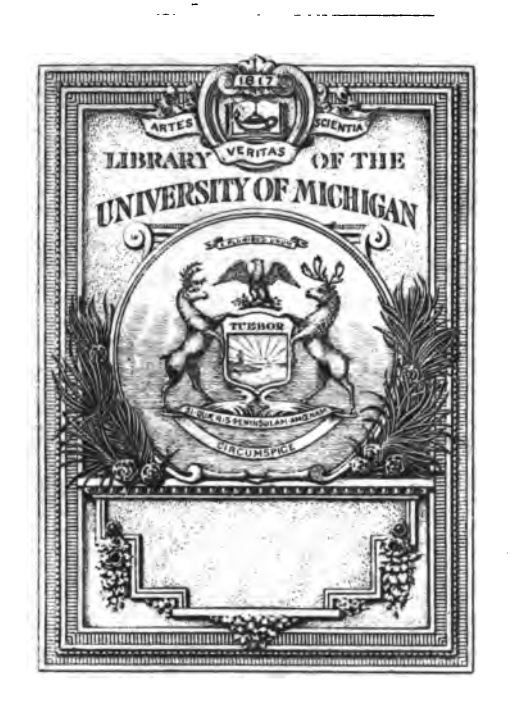

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



FONTENELLE
JUGÉ
PAR SES PAIRS.

Cubières, Michel de

FONTENELLE

JUGÉ PAR SES PAIRS,

OU

ÉLOGE DE FONTENELLE

EN FORME DE DIALOGUE

ENTRE trois Académiciens des Académies Françaiſe, des Sciences, & des Belles-Lettres.

[par Cubières de Palmezeaux]

Il a comblé l'abîme qui ſéparait les Philoſophes & le Vulgaire.

*Diſcours de réception de M. le Duc de N***.*



A LONDRES,

Et ſe trouve à PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue S. Jacques, près S. Yves.

M. DCC. LXXXIII.



PRÉFACE.

On a dit, il y a long-temps, que c'était principalement par des faits qu'il fallait louer les grands Hommes ; & M. d'Alembert, qui nous rappelle ſi bien M. de Fontenelle, a dit lui-même que l'*Éloge d'un Homme de Lettres ne devait être que le récit de ſes travaux.* Il eſt certain qu'on lit avec bien plus de plaiſir les *Vies* de Plutarque & de Cornelius Nepos, que le *Panégyrique de Trajan* par Pline ; & je ne doute pas que l'Hiſtoire n'ait un grand avantage ſur l'Art oratoire, pour rendre aux morts illuſtres l'hommage ſouvent trop tardif que leurs vertus ou leurs talens réclament. Le récit naïf d'un trait héroïque ou d'une action généreuſe fait quelquefois plus d'impreſſion ſur nous que la peinture de cette même action ſurchargée de tous les atours de l'Eloquence: Pourquoi cela? C'eſt que la pompe du diſcours ne permet gueres à l'eſprit de ſe livrer à la réflexion, & que la ſimplicité du

récit lui laiſſe toute ſa liberté & toute ſon énergie : le premier dit trop pour donner à penſer, & l'autre ſemble ne dire peu que pour faire penſer davantage.

Ces réflexions ne m'empêchent point d'avouer que j'admire infiniment tous les *Éloges* couronnés par l'Académie depuis qu'elle en propoſe pour le ſujet de ſes prix. Il regne dans ces *Éloges* une éloquence majeſtueuſe & noble; on y trouve des penſées fortes exprimées avec préciſion, & des portraits ſouvent dignes des modeles qu'on a voulu peindre. Je crois d'ailleurs que l'Académie, en leur décernant la palme, a été fort juſte dans ſes jugements ; & ces jugements m'euſſent-ils été contraires, je n'en ferais pas moins convaincu de l'intégrité des Juges. Mais la forme de ces *Éloges* eſt preſque toujours la même : auſſi, malgré le mérite de ceux qui ont été couronnés, il n'en eſt point que je préfere à celui de Marc-Aurele, qui n'a point eu de couronne. Que la forme de celui-ci eſt à la fois ſimple & ingénieuſe ! Il s'agit de louer après ſa mort un Monarque philoſophe & le plus vertueux des Princes, &

c'eſt dans la bouche d'un Philoſophe-maître & ami de ce Monarque, que M. Thomas a mis cet éloge; c'eſt en préſence même du fils de Marc-Aurele, c'eſt devant le Sénat en deuil, devant le Peuple & l'Armée en larmes, & au moment où le corps de l'Empereur, qui n'eſt plus, entre ſilencieuſement dans Rome; c'eſt alors que du ſein de ces douleurs muettes s'élève une voix impoſante qui prononce, non pas une vaine Oraiſon funèbre, mais l'Hymne le plus touchant & le plus ſublime; & cette voix eſt celle d'un Stoïcien, c'eſt-à-dire, d'un homme qui n'a jamais dit que la vérité! Eſt-il rien de plus beau que cette idée? J'avoue que les anciens ni les modernes ne m'ont rien offert qui m'ait ſatisfait davantage : ce qui doit juſtifier encore mon admiration pour cette eſpèce de Drame oratoire, c'eſt qu'il eſt auſſi bien exécuté qu'heureuſemeut conçu, & que M. Thomas fait parler Appollonius comme ce Philoſophe eût parlé lui-même.

Pourquoi n'a-t-on pas imité la noble hardieſſe du Panégyriſte de Marc-Aurele, en cherchant à donner une forme dramatique aux

éloges des grands Hommes ? C'eſt le mouvement qui communique la vie aux ouvrages, de quelque genre qu'ils ſoient : je confeſſe que l'Art oratoire a le ſien ; mais eſt-il ſuffiſant pour animer les productions littéraires ? & la proſopopée, la métonymie pourront-elles jamais y remplacer l'intérêt qu'y jette l'intervention d'un ou de pluſieurs perſonnages que l'on fait agir ſelon leur caractère ? Quoi qu'il en ſoit, l'éloge de Fontenelle ne m'ayant point paru ſuſceptible des formes ſévères du diſcours académique, j'ai pris les formes plus ſouples du dialogue : ces dernières d'ailleurs étaient ſi analogues à ma faibleſſe ! Il faut, quand on ne peut point ſuivre l'aigle dans les nues, voltiger à l'ombre des buiſſons. Une autre raiſon m'a déterminé : tous les ouvrages de Fontenelle étant admirables pour l'ordonnance &, ſi j'oſe le dire, pour la main-d'œuvre, j'ai cru que l'éloge de Fontenelle, ne pouvant point avoir le mérite de l'éloquence, devait du moins offrir en partie celui de la main-d'œuvre & de l'ordonnance ; & voilà pourquoi j'ai fait prononcer par trois Académiciens des

trois Académies Royales mes divers jugements sur leur illustre Confrère. Il me semble enfin que, lorsque Tite-Live met dans la bouche de Caton le Censeur ses belles réflexions contre le luxe en faveur de la loi *Oppia*, ou lorsque Saluste cessant de raconter fait parler Adherbal avec tant de noblesse ; il me semble que ces deux Historiens intéressent plus l'un & l'autre, & plaisent davantage, que s'ils parlaient eux-mêmes. Cet art de mettre de l'action dans les moindres choses, fut toujours celui des sages Historiens, des Orateurs célèbres, & sur-tout des grands Poètes : ce sont eux que j'ai voulu imiter ; & je l'avoue hautement, afin que l'imperfection de mes tableaux soit rachetée, s'il est possible, par mon amour pour les bons modèles.

L'Abbé Trublet, comme on sait, a donné au Public deux volumes de *Mémoires* sur la vie & les ouvrages de M. de Fontenelle. Ces Mémoires, quand on les lit de suite, ne présentent distinctement qu'une seule image, celle du chaos : il n'y a ni plan, ni ordre, ni méthode ; le bon, le mauvais s'y trouvent

confondus, entassés pêle-mêle, & celui-ci sur-tout y domine. Duclos disait un jour au bon Archidiacre, en lui parlant d'un livre aussi mal fait que les Mémoires sur Fontenelle : *Ce mauvais livre en fera faire un bon.* Voilà en effet ce qui est arrivé à Fontenelle, lorsqu'il a refait d'après Van-Dale l'*Histoire des Oracles.* Le gros livre de Van-Dale lui en a fait faire un plus petit & beaucoup meilleur. Je n'ose point dire qu'il m'en soit arrivé autant lorsque j'ai fait l'éloge de Fontenelle : j'ignore si cet éloge est bon ou mauvais ; ce n'est point à moi à prononcer là-dessus : tout ce que je puis dire, c'est que, s'il est bon, ce n'est point à l'Abbé Trublet que j'en dois rendre graces ; son gros livre ne m'a servi que pour les dates ; & s'il est mauvais, je dois avouer aussi que c'est ma faute, & non la si

sien[ne.]



FONTENELLE

JUGÉ PAR SES PAIRS.

J'ai à louer un Homme qui s'est rendu célèbre sous les deux plus beaux siècles de la Monarchie Françaiſe ; un homme qui s'est fait un nom du temps des Corneilles, des Boileau, des Racine ; & qui l'a conſervé du vivant des Rouſſeau, des Monteſquieu, & des Voltaire. Quelle carrière immenſe! Où trouverai-je des forces pour la parcourir ? Qui me donnera le coup d'œil aſſez juſte pour meſurer, parmi tant d'Écrivains illuſtres, un Écrivain dont la taille ne les ſurpaſſa point peut-être, mais dont le front s'élève au milieu des leurs paré des plus belles couronnes ? Vérité ſévère, prête-moi tes pinceaux, deſcends toi-même de la ſphère étoilée, pour conduire ma main tremblante ; & ſi tu veux que j'ébauche les traits de ton favori, ſi tu veux que..... Mais que vais-je faire ? prendre un ton oratoire dans un ſujet qui le comporte ſi peu, & recourir aux figures les plus pompeuſes de l'Art, pour peindre un homme qui n'en eut

que les grâces & la finesse ? Non, non ; ne donnons point à l'éloge de Fontenelle une forme si ambitieuse : substituons la simplicité au faste, une discussion raisonnée à une admiration aveugle ; & soyons, s'il est possible, plus Historien qu'Orateur.

Il y avait environ un mois que Fontenelle n'était plus. Cette mort avait fait du bruit dans l'empire des Lettres. Déja on ne parlait plus que du Roi de cet Empire, ou plutôt du Nestor de cette République, qui venait de terminer sa carrière. Cet homme célèbre, ayant eu beaucoup de partisans, fut vivement regretté. L'Abbé Trublet, que j'appellerais son Chevalier, s'il n'avait pas été Archidiacre ; l'Abbé Trublet, dis-je, & Madame Geoffrin sur-tout donnèrent à son trépas des larmes bien véritables. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de cette dernière. Cette femme estimable a rassemblé chez elle, pendant fort long-temps, tout ce qu'il y avait de grand dans les Lettres, & de plus aimable parmi les gens du monde. Quoiqu'elle n'eût pas autant de savoir que les personnes qui la fréquentaient, elle en montrait assez pour leur plaire ; & ses vertus, supplément encore plus rare, suffisaient pour les captiver. Elle avait été fort liée avec Fontenelle, & elle le pleurait encore comme un frère tendrement aimé. L'Abbé Trublet ne s'était pas contenté de le pleurer : grand compilateur d'anecdotes, ce bon Archidiacre avait depuis long-temps ramassé tout ce qui s'était dit ou écrit de piquant & même de commun sur l'Auteur des Mondes ; & déja ce recueil était devenu un assez gros volume, qu'il avait pompeusement intitulé : *Mémoires sur M. de Fontenelle.* Madame Geoffrin, à qui l'Abbé en avait parlé souvent, desirait de les entendre lire, & l'Abbé desiroit plus encore de les lui communiquer. Un Mercredi donc, Madame Geoffrin ayant invité à dîner Miladi Stella, femme célèbre par son

esprit & sa beauté, & plusieurs hommes de Lettres, parmi lesquels se trouvaient trois Académiciens des Académies Françaife, des Sciences, & des Inscriptions; l'Archidiacre de Saint-Malo, d'abord après le repas, fit devant cette nombreuse assemblée la lecture de ses Mémoires.

Ces Mémoires manquent de cette méthode si nécessaire dans un ouvrage de ce genre, méthode qui caractérise sur-tout les moindres productions de Fontenelle, l'esprit le plus rangé, si je puis me servir de ce terme, qu'il y ait jamais eu dans la Littérature Françaife. Miladi Stella principalement parut plus que tout autre mécontente de la rapsodie. Elle avoit lu avec grand plaisir les ouvrages de Fontenelle; mais étant étrangère, & allant dans une maison où elle voyait souvent des Écrivains du plus rare mérite; jettée par cette multitude dans un embarras d'un genre assez nouveau, & voulant savoir au juste quel rang tenait Fontenelle dans l'opinion publique, & parmi ses contemporains illustres, elle dit tout bas à Madame Geoffrin, que l'Abbé Trublet s'étant extasié sur tous les ouvrages de son ami, que les ayant trouvés tous admirables, elle ne savait plus à quoi s'en tenir, & n'avoit plus qu'une idée très-vague des talents de Fontenelle. Qu'arriva-t-il de-là? Madame Geoffrin, dont la politesse était aussi prévenante qu'ingénieuse, parla de cette sorte au vénérable Archidiacre: M. l'Abbé, lui dit-elle, on voit bien, par la manière dont vous en parlez dans vos Mémoires, que M. de Fontenelle était votre ami intime; mais il nous faut un jugement, & non une apothéose. L'amitié exagère, & on le lui pardonne. Il n'y a que la critique qui éclaire, & nous voulons être éclairés. Votre excessive indulgence n'est point la seule tache qu'on remarque dans vos Mémoires; vous vous y arrêtez trop long-temps sur des misères. S'il

Électeurs, sans les petites observations que je vais vous faire. Voltaire était bien un Turenne pour l'Abbé Dujarri; mais, est-il bien vrai que Bernard de la Monnoye ne fit pas aussi bien des vers que Bernard de Fontenelle? J'en doute. Quoique dans les Poèmes que Bernard de Fontenelle a envoyés à l'Académie, il y ait de beaux vers & de belles pensées, croyez-vous qu'aucun d'eux puisse aller de pair avec le Poème du *Duel aboli* de Bernard de la Monnoye?

Je sais que la chûte d'*Aspar* fit faire à Racine une assez bonne Épigramme; je sais que Fontenelle retira cette pièce d'abord après sa chûte; mais je sais aussi que Racine, à son tour, aurait bien dû retirer son Épigramme. Le sacrifice de Fontenelle ne rendit point sa pièce meilleure; mais s'il affaiblit beaucoup, selon moi, le mérite de l'Épigramme, & pour cette fois l'Auteur tombé ne fut pas le plus à plaindre. Mais n'appuyons point nous-mêmes sur la chûte d'*Aspar*, & n'imitons point Racine, qui dans cette occasion se montra si peu digne d'être imité: votre desir d'ailleurs est que je parle des seuls ouvrages qui ont fait réellement honneur à Fontenelle; & vous ne voulez point, sans doute, que je trouble le repos des morts.

Je crois, ainsi que vous, que *les Dialogues des Morts* commencèrent la grande réputation de Fontenelle. Dans un temps où de Beaux-Esprits, purement Beaux-Esprits, ne produisaient que des choses frivoles que peut-être ils croyaient fort utiles, le Public dut accueillir favorablement un ouvrage d'autant plus utile que d'abord il paraît plus frivole; un ouvrage qui, par son but estimable, s'élevait bien au-dessus des grandes antithèses de Balzac, & ne descendait point au niveau des froides mignardises de Voiture. Il n'est pas un de ces Dialogues où l'Auteur ne se propose de prouver quelque

vérité

vérité utile ; & toujours la Philoſophie préſide au choix de cette vérité. Mais n'y a-t-il pas un peu trop de recherche dans celui des Interlocuteurs ? N'eſt-ce pas une tournure un peu forcée, que de faire parler enſemble Paracelſe & Molière de leurs ouvrages, ſi différents dans leur exécution & dans leur genre ; & Charles V & Eraſme, de leurs prétentions ſi peu ſemblables dans leur objet ? Lucien eſt plus ſimple, & ſur-tout plus vrai. Fontenelle n'a eu que le mérite d'avoir ſuivi ſes traces ; d'autres ont eu celui de le ſurpaſſer. D'ailleurs cet ouvrage de Fontenelle eſt défiguré par une continuelle afféterie d'expreſſions & même d'idées, par des tours maniérés & précieux, & quelquefois par des pointes. Cet ouvrage plaît malgré ſes nombreuſes taches ; il plaît ainſi que tous ſes frères. L'Auteur des Dialogues ſe fait pardonner ſes défauts, parce qu'ils ſont toujours accompagnés de quelques grâces. Et ne pourrait-on pas le comparer à une jolie femme ſujette à faire des mines, mais à qui on les paſſe en faveur des charmes de ſa figure ?

Rien de plus vrai, ni de plus juſte que votre jugement ſur *les Mondes*. *C'eſt*, dites-vous, *l'ouvrage le plus célèbre de Fontenelle. On l'y trouve tout entier, il y eſt tout ce qu'il était : Philoſophe clair & profond, Bel-eſprit fin, enjoué, galant*, &c.... Vous avez raiſon, M. l'Abbé : cet ouvrage de Fontenelle eſt celui qui a eu le plus de ſuccès, & ce ſuccès ne fut point uſurpé. Baile, en le louant, ne ſe trompa point, comme il s'était déja trompé ſur les *Lettres du Chevalier d'Her****. Et vous, Monſieur, ſi vous avez un tort, c'eſt de n'avoir pas aſſez motivé, ni aſſez étendu vos éloges. *Les Mondes* ont dans le ſtyle à-peu-près les mêmes défauts que *les Dialogues*, quoiqu'en plus petit nombre. Mais qui pourrait ne pas admirer la forme enchantereſſe & pourtant ſi naturelle de cet ouvrage ;

ſes comparaiſons ſi ingénieuſes ; ſes épiſodes ſi bien amenés, & qui, quoiqu'empruntés, d'ailleurs, ſemblent naître du ſujet même ? L'Auteur veut inſtruire une femme des plus ſublimes myſtères de l'Aſtronomie : comment s'y prend-t-il pour cela ? C'eſt au Printemps, dans un parc agréable, du milieu d'une large & belle avenue, & quand les étoiles commencent à paroître, qu'il fait contempler à ſa jolie écolière, qu'il lui fait parcourir, en ſe jouant, la brillante & riche draperie où elles éclatent de toutes parts. Il fait plus : pour lui parler un langage qu'elle entende, il prend celui des grâces ; & il ſe l'approprie ſi bien, qu'on croirait que c'eſt une femme qui parle ; que c'eſt une femme qui feint d'être homme, pour donner peut-être plus de poids à ſes inſtructions, & plus d'importance à ſes préceptes. Pour moi, dit alors Miladi Stella, ayant d'abord lu ce livre ſans le nom de l'Auteur, je l'ai trouvé ſi ſpirituel, qu'en faveur ſur-tout de la charmante peinture du monde de Vénus, je l'ai cru l'ouvrage d'une habitante de cette planète. Jamais erreur ne fut plus pardonnable, reprit l'Académicien ; oui, Meſdames, ajouta-t-il en ſe tournant vers celles qui l'écoutaient, on jurerait que c'eſt une de vous qui a compoſé ces *Entretiens* ; on y trouve une fineſſe, une délicateſſe dont la plupart de vos productions nous offrent des modèles : on y trouve une imagination féconde & fleurie ; on y trouve enfin tout ce qui fait plaire ; & comme plaire eſt ſur-tout votre ſecret, ne ſoyez pas ſurpriſes qu'en voyant Fontenelle vous le dérober, on ait pu croire auſſi qu'il vous avait dérobé votre ſexe. Ce qui me charme dans ſon livre plus encore, s'il eſt poſſible, que les grâces & la fineſſe, c'eſt le jour que l'Auteur répand ſur des objets ſi difficiles à éclaircir par l'éloignement où ils ſont de notre vue, c'eſt la clarté ſoutenue de ſon ſtyle & de ſes idées. Quand Fontenelle

nous décrit tous ces Mondes qui se meuvent avec tant d'ordre chacun dans son tourbillon, il a le même ordre dans ce qu'il raconte. De chaque phrase qu'il trace il jaillit tant de traits de lumière, qu'on dirait, permettez-moi cette expression dans un sujet si magnifique, qu'on dirait que sa plume s'est allumée au feu des astres qu'il peint, & que c'est avec un rayon du Soleil qu'il a écrit tout son ouvrage.

Ici le bon Abbé tira de sa poche un crayon & des tablettes, & il avait l'air de se dire à lui-même : *Ecrivons, écrivons ; ceci n'est point dans mes Mémoires.*

L'Académicien reprit son discours ; & s'adressant toujours à l'Archidiacre compilateur, il continua de la sorte.

Quand l'*Histoire des Oracles* parut, tous les Journalistes du temps s'accordèrent, dites-vous, à louer cet ouvrage comme très-ingénieux & très-bien-fait. Van-Dale lui-même, & vous auriez pu l'ajouter, fut ravi que Fontenelle eût si bien taillé un diamant, qu'il avait tiré tout brut de la mine. Mieux travaillé que les autres, celui-ci brille d'un plus pur éclat ; on y trouve à peine une paille, si je puis m'exprimer ainsi. On y remarque un progrès sensible du côté du style ; on y remarque la même clarté que dans *les Mondes*. Avec quelle netteté, d'ailleurs, les faits y sont exposés ! Avec quelle sagacité l'Auteur débrouille les plus obscurs ! Quel choix heureux dans la plupart de ceux qu'il cite ! Quelle précision & quelle rapidité entraînante dans la maniere dont il les raconte ! Vingt ans après la publication de cette histoire, le P. Baltus attaqua Fontenelle sur l'esprit qui la lui avait dictée, & voulut jetter des doutes sur sa croyance ; le sujet traité par Fontenelle n'intéressait point le Christianisme, & le P. Baltus perdit sa peine ; ce sujet d'ailleurs l'eut-il intéressé réellement, ce bon Pere ne l'eût pas moins perdue : jamais peut-être Fontenelle n'a mieux

montré, que dans cet ouvrage, le talent ſi rare qu'il avait de débarraſſer peu-à-peu la vérité des nuages qui l'obſcurciſſent, & de la tirer par degrés des ténèbres où la retiennent l'ignorance & l'entêtement des hommes, ſans trop bleſſer cet entêtement & cette ignorance: Fontenelle veut prouver que les Oracles n'ont point été rendus par les Démons, & qu'ils n'ont point ceſſé à la venue de Jéſus-Chriſt: voilà la tâche délicate qu'il s'impoſe; comment la remplit-il? Croyez-vous qu'il va d'abord appeller à ſon ſecours tous les faits célèbres, qui prouvent que les Oracles étaient rendus autrefois par les Prêtres du paganiſme? Croyez-vous qu'il va démontrer tout de ſuite que ces Prêtres étoient des impoſteurs & des fourbes? Non, il commence par établir qu'*il y a des Démons, des Génies malfaiſants condamnés à des tourments éternels*; il y a même dans ſa préface une phraſe ſi ſingulière, qu'elle mérite bien que je la rapporte: *pour moi*, dit-il, *je déclare que ſous le nom d'Oracle, je ne prétends point comprendre la magie dont il eſt indubitable que le Démon ſe mêle*. Eh! quoi, dira-t-on avec juſtice, le Démon ſe mêlerait de la magie & n'aurait aucune part aux Oracles; deux choſes ſi reſſemblantes par le merveilleux qui les accompagne toujours? Voilà comment Fontenelle en accordant quelque choſe à l'erreur, finit par lui tout enlever; il n'a d'abord quelques ménagements avec elle, que pour la combattre enſuite avec plus d'avantage: il eſt des Philoſophes qui l'attaquent à force ouverte, Fontenelle ſe fraie un chemin ſous les fleurs pour arriver juſqu'à l'hydre, & il ne la flatte, il ne la careſſe que pour mieux lui abattre ſes têtes.

On dirait, M. l'Abbé, que vous rendez vous-même un Oracle à la manière de la Déeſſe (1) de Syrie, lorſ-

(1) Voyez l'Hiſtoire des Oracles.

que vous parlez *des Poéſies paſtorales.* On ſait que cette Déeſſe était fort ambiguë dans ſes réponſes ; mais êtes-vous moins obſcur, lorſque vous dites que *ſi on ne trouve pas dans ces Poéſies le ſtyle du ſentiment, on y en trouve la vérité ?* Si Fontenelle avait eu la vérité du ſentiment, comment n'en aurait-il pas eu le ſtyle ? Le ſentiment porte avec lui ſon ſtyle, comme l'eſprit a le ſien ; Ovide qui avait plus d'eſprit que de ſentiment n'a point écrit du ſtyle de Tibulle, & Tibulle qui avait plus de ſentiment que d'eſprit, n'a point écrit du ſtyle d'Ovide. *Le Philoſophe*, dites-vous, *a bien connu ce qu'un Berger devait ſentir.* Permettez-moi de vous repréſenter que le Philoſophe Fontenelle n'a jamais ſu ce que c'était qu'un Berger ; & lui-même vous le fait entendre, lorſqu'il dit dans ſa première Églogue :

Mais pour nous conſoler de ne les trouver pas,
Ces Silvandres & ces Hilas,
Rempliſſons notre eſprit de ces douces chimères.
Faiſons-nous des Bergers propres à nous charmer.
Et puiſque dans les champs nous voudrions aimer,
Faiſons-nous auſſi des Bergères.

Voilà tout le ſecret de l'Auteur dévoilé en peu de lignes. C'eſt lui-même qui nous l'apprend ; ne trouvant point dans les champs des Bergers, tels que les Silvandres & les Hilas, il s'en eſt fait qui ne reſſemblent point à ceux des champs ; ou plutôt il a fait dialoguer entr'eux des Coquettes & des Petits-maîtres de la vieille Cour ; & vous les avez pris pour des Paſteurs d'Arcadie. Et comment Fontenelle aurait-il jamais pu concevoir ce qu'un Berger devait ſentir ? Avait-il vu des Bergers ailleurs qu'à l'Opéra ? En avait-il jamais entendu parler de véritables ? Eſt-ce dans les Académies, au lever du Régent, ou dans les Cercles à la mode, qu'il pouvait rencontrer

des Titire ou des Galatée ? Aucune de vous, Mesdames, lui a-t-elle jamais jetté des pommes à la tête, & s'est-elle soudain cachée entre des saules, desireuse auparavant d'en être apperçue ? Théocrite & Virgile avaient passé leur jeunesse à la campagne. Les pinceaux, les couleurs, la toile, c'est la Nature qui leur a tout fourni ; l'art seul a guidé Fontenelle ; l'art fut son maître & son idole, & l'on voudrait lui trouver quelque ressemblance avec de naïfs & simples modèles ! Non, non, M. l'Abbé ; croyez que Fontenelle, dans *ses Poésies pastorales*, est aussi loin de la Nature, que nous le sommes au sein de Paris, des vallons de Tempé ou de Thessalie. Il serait pourtant un moyen de faire de ces Poésies un assez bon ouvrage : & voici comment il faudrait s'y prendre pour cela. Au lieu des noms champêtres que Fontenelle a mis à la tête de ses Eglogues, tels que Tircis, Hilas, Amarillis, mettez-y des noms de Comédie, tels que Damis, Valère, Célimène ; la scène se passe à la campagne, transportez-la à la ville. Ce sont des Bergères & des Bergers qui parlent ; que ce soient des Comtes & des Duchesses. Changez les feuillages épais en lambris dorés ; les verds gazons en belles ottomanes, la houlette en éventail, &c..... Lisez ensuite ces Eglogues avec toutes ces métamorphoses, & vous aurez de très-jolis Dialogues, entre des personnes de qualité, des Dialogues pleins d'esprit, de finesse & de galanterie. Si vous laissez les choses comme elles sont, adressez à la Muse de Fontenelle ces vers, qu'il adresse lui-même à je ne sais quelle Dame, vers la fin de la troisième Eglogue ;

Hélas ! je ne vous trouve aucun trait de Bergère,
Vous n'avez point ce tendre caractère,
Des Belles de nos bois l'agrément le plus doux.

On goûta l'application des vers de Fontenelle à

Fontenelle même, & l'Académicien continua de la sorte.

En parlant des Opéra de Fontenelle, M. l'Abbé se contente de dire qu'ils eurent beaucoup de succès, & je pense qu'il a bien raison de n'en pas dire davantage. Ce genre par lui-même est si arbitraire; il dépend tellement de la magie du spectacle, du charme de la musique, du prestige des décorations, qu'un Auteur ne doit pas trop approfondir la cause de sa réussite, s'il en a quelqu'une sur notre Théâtre lyrique; & se consoler promptement, s'il y essuie une chûte. J'ajouterai néanmoins que le talent de Fontenelle pour l'Opéra, prouvait & excusait peut-être son peu de talent pour la Tragédie. Il faut tout motiver, tout développer dans celle-ci; dans l'autre il faut glisser sur tout; c'est le cœur & l'esprit même que l'une veut intéresser; c'est à l'oreille & aux yeux que l'autre cherche à plaire. L'Opéra demande une imagination douce, la Tragédie une sensibilité profonde. Il est rare qu'un seul homme les réunisse. Fontenelle n'avait que la première, & Voltaire avait plus particulièrement la seconde. Ne pourrait-on pas dire, d'après ces différentes qualités que demandent les deux genres, que la chûte d'*Aspar* fit la fortune de *Thétis & Pelée*, comme le succès de *Mérope* nuisit beaucoup à celui de *Samson*?

Ayant parlé ainsi que M. l'Abbé des principaux ouvrages de Fontenelle, je ne m'occuperai point à analyser ceux qui restent; qu'il suffise à ces Dames de savoir que dans tous il y a des idées qui peuvent d'abord étonner quelques esprits, parce qu'elles renversent d'autres idées que respecte le vulgaire, mais qu'une vérité s'y trouve fort souvent cachée sous un air de paradoxe, & que leur utilité doit faire pardonner leur hardiesse; qu'il suffise à ces Dames de savoir que ses Poésies fugitives

peu ſemblables à ces vers qu'on adreſſe à des Iris en l'air & à des Thémires imaginaires, ont toutes, ou preſque toutes été faites pour des perſonnes réelles; qu'elles ſont filles des circonſtances, & non d'un vain caprice; & qu'ainſi, avec autant d'eſprit qu'on en peut mettre dans ces bagatelles, elles ont encore le mérite de la vérité; mérite qui doit les faire diſtinguer dans la foule de ces riens agréables dont nos Journaux abondent, comme on diſtingue la fleur ſimple des champs au milieu de ces bouquets artificiels qui nous arrivent d'Italie.

Ce que je dois ſur-tout faire obſerver à ces Dames, eſt cette teinte philoſophique, pour ainſi dire, qui règne dans tous les ouvrages de Fontenelle, & qui leur donne une couleur & une phyſionomie que n'ont point ceux des grands hommes de l'autre ſiècle; ces derniers nés avec un génie vaſte & le talent ſi rare, qui crée ſans trop réfléchir, portèrent la Poéſie & l'Éloquence au plus haut degré de perfection où elles puſſent atteindre; doué de l'eſprit de méditation qui combine entr'elles les idées reçues, on cherche des idées nouvelles: Fontenelle penſa beaucoup & fit penſer davantage; il influa autant ſur notre ſiècle que Louis XIV avait influé ſur le ſien: je vous vois ſourire de ſurpriſe, pourquoi cela je vous prie? Les écrits d'un Sage ne peuvent-ils pas avoir autant d'empire ſur les hommes que les bienfaits d'un Monarque? Et Fontenelle ayant inſpiré à nos ancêtres le goût de la Philoſophie & des Sciences, d'abord par le charmant ouvrage *des Mondes*, enſuite par l'admirable hiſtoire de l'Académie, & ce goût ſe communiquant de proche en proche comme un flambeau qui paſſe dans pluſieurs mains, ne peut-on pas dire qu'il eſt le Prométhée du ſiècle où nous vivons, & qu'il en a fait celui de la raiſon & des lumières?

Après tant de ſuccès & de titres accumulés, M. de

Fontenelle avait bien le droit de ſe préſenter à l'Académie Françaiſe ; & cependant quatre fois de ſuite il s'y préſenta vainement. Boileau & d'autres partiſans des anciens l'en écartèrent. Elle propoſa enfin, pour le ſujet du prix, un *Diſcours ſur la Patience.* Fontenelle, qui depuis long-temps attendait la récompenſe de ſes travaux, ne pouvait pas traiter un ſujet plus conforme à ſa ſituation & plus analogue à ſes idées. Il le traita en Philoſophe, & en Philoſophe chrétien. Il prouve dans ce diſcours, avec aſſez d'éloquence, que pour nous conſoler dans nos chagrins, la religion eſt le meilleur de tous les remèdes. Cet ouvrage emporta la palme ; & l'Académie ouvrant ſes portes à ſon Auteur, couronna enfin ſon diſcours, ſa piété & ſa patience.

Je n'entrerai point, avec M. l'Abbé, dans les détails de ce qu'aurait pu être encore M. de Fontenelle. S'il faut l'en croire, ce bel eſprit philoſophe n'avait qu'à le vouloir, pour être un politique profond, un légiſlateur, &c. Si l'on conçoit que Fontenelle eût pu devenir plus grand, je ne penſe pas qu'il ſoit adroit ni ſage de le dire. L'admiration qu'on a pour ce qu'il a fait, pourrait être affaiblie par ce qu'il aurait pu faire ; & ce n'eſt qu'aux hommes du premier ordre, ce n'eſt qu'aux Newton & aux Homère, qu'on doit tenir compte de leur repos ; ils n'auraient pas pu ſe ſurpaſſer eux-mêmes.

Quoi qu'il en ſoit, je conclus que Fontenelle était un Écrivain très-digne de l'Académie Françaiſe, par la réunion aſſez rare qui ſe trouve en lui du bel eſprit & de la philoſophie. Il a donné quelques ouvrages où l'on ne trouve ni l'un ni l'autre ; mais ceux qui ont fait ſa gloire reſſemblent à des arbres bien taillés, bien arrondis, qu'il faudrait ſecouer pour en faire tomber quelques fleurs ſtériles ; & il ne leur en reſterait pas une qui ne renfermât ſon fruit.

Ce petit discours fut applaudi presqu'autant que s'il avait été prononcé à l'Académie Française. Le bon Abbé Trublet, loin de se fâcher des observations critiques qu'on lui avait faites, les trouva très-raisonnables, & remercia même l'Académicien de l'avoir éclairé sur bien des points. C'était au Membre de l'Académie des Sciences à prononcer. Celui-ci était accoutumé à voir la nature en grand & à la peindre de même; éloquent d'ailleurs; énergique & même un peu Poëte dans sa manière de s'exprimer. Il avait promis de juger Fontenelle; & il commença en ces termes.

Fontenelle a dit que *toutes choses d'ailleurs* (1) *égales, un ouvrage de Morale, de Politique, de Critique, peut-être même d'Éloquence, en serait plus beau, s'il était fait de main de Géomètre.* Et c'est une vérité dont lui-même a fourni la preuve. Tous ses ouvrages ont cet ordre & cette méthode que la Géométrie donne. Mais était-il profond dans cette science, & dans les autres que l'on nomme *Exactes?* C'est ce qu'il faut examiner. Que Fontenelle, en publiant *les Mondes*, ait expliqué & développé un systême alors très-suivi, & le seul peut-être que l'on dût suivre; qu'il ait abandonné les universaux & les qualités occultes, pour embrasser les Tourbillons; & qu'à tout l'ancien fatras de la Philosophie scolastique, il ait substitué l'ingénieuse Philosophie de Descartes; je ne vois en cela rien qui soit répréhensible, j'y vois, au contraire, un courage très-estimable. La vieille erreur d'Aristote, en matière de Physique, n'avait pas encore perdu tout son crédit; ne pas adopter cette erreur, c'était la proscrire; & la proscrire, c'était attaquer une Reine sur le trône. Fontenelle a donc bien mérité de sa Patrie & des Lettres, en prêtant au systême

(1) Voyez la Préface de l'Histoire de l'Académie des Sciences.

de Descartes toutes les grâces de son esprit & le charme de son style. Mais les *Principes Mathématiques* de Newton parurent un an après *les Mondes*. Ce livre des Principes, où une Physique jusqu'alors inconnue, s'avançant appuyée sur la plus profonde Géométrie, remonte, pour ainsi dire, la machine de l'Univers, & le fait marcher sur de nouvelles roues; ce livre dut faire peu-à-peu fermenter la masse des opinions reçues; la purger du levain qui l'infectait depuis long-temps, & opérer enfin dans nos idées la révolution la plus heureuse. Comment se fait-il donc que Fontenelle, soixante-cinq ans après la publication des *Principes Mathématiques*, soit revenu à sa chimère des Tourbillons; chimère brillante, mais qui n'a que de l'éclat sans solidité? Comment Fontenelle, qui aimait tant l'exactitude, a-t il conservé tant d'estime pour un homme, qui, s'il faut en croire Voltaire, *n'a été révéré que pour ses fautes?* Et comment enfin a-t-on vu sortir presqu'en même-temps de la même plume l'*Éloge du grand Newton, & la Théorie des Tourbillons Cartésiens?* En vain dans ce dernier ouvrage, Fontenelle veut établir ces Tourbillons sur des fondemens géométriques, & donner à la force centrifuge tous les avantages de la gravitation; en vain il veut prouver que la première sert aussi-bien que la seconde à expliquer les phénomènes de la Nature; cette *Théorie des Tourbillons* est un édifice construit avec goût, avec méthode; une symmétrie heureuse règne entre toutes ses parties; chaque ornement y est à sa place, & chaque pierre y fut alignée au cordeau; mais cet édifice est bâti pour ainsi dire avec de la matière subtile, un souffle suffirait pour le renverser.

Je vous parlerais des *Éléments de la Géométrie de l'Infini*, autre édifice plus vaste encore, & non moins bien ordonné que le précédent. Mais comment vous faire

connaître ce livre? Comment vous conduire dans le pays de l'infini ſans le ſecours de ces figures ſcientifiques, doctes hiérogliphes, qui tous expriment une idée, dont aucune ne peut être rendue par des mots? Ces figures ſont les ſeuls flambeaux qui guident l'amant de la vérité à travers ces plages ténébreuſes; & comment puis-je ſans elles?.... L'Abbé Trublet, voyant l'embarras du Savant, tira ſoudain un Mémoire de ſa poche, & dit à la compagnie: il eſt bien vrai, Meſdames, que, ſans faire des calculs nombreux, M. l'Académicien ne pourrait point vous donner une idée préciſe de l'ouvrage de M. de Fontenelle. Je vais donc pour ſuppléer à ces calculs vous lire *le Projet de rapport* qu'en fit autrefois M. de Mairan par ordre de l'Académie. Ce fut M. de Mairan lui-même qui me le communiqua. En achevant ces mots, le bon Archidiacre lut dans le Mémoire les paroles ſuivantes:

Projet de rapport ſur le Livre des Éléments de la Géométrie de l'Infini de M. de Fontenelle.

« Nous avons examiné, par ordre de l'Académie, » un manuſcrit qui a pour titre: *Éléments de la Géométrie de l'Infini, par M. de Fontenelle.* La plupart » des idées contenues dans cet ouvrage, ſont nouvelles, » ſoit par le fonds, ſoit par la forme que l'Auteur leur » donne: & l'application qu'il en fait à la recherche des » propriétés, des ſuites infinies de grandeurs quelconques; à la nature des courbes, à leurs aſymptotes, à » leurs eſpaces, & aux ſolides qui réſultent de leurs » révolutions autour d'un axe; aux forces centrales, & » à quelques autres queſtions Phyſico-mathématiques, » nous a paru également ſolide & ingénieuſe; les incommenſurables ſur-tout & les imaginaires, &c. ».

Cette lecture scientifique & abstraite n'était point agréable à des oreilles de femmes. Madame Geoffrin, interrompant le respectable Archidiacre, M. l'Abbé, lui dit-elle, Miladi ne s'est point occupée, que je sache, de l'étude de la Géométrie. D'après cela, je ne pense pas qu'elle entende trop bien ces mots d'asymptotes, d'incommensurables & de forces centrales. Madame du Châtelet eut fait ses délices de cette lecture; mais il est peu de Madame du Châtelet dans le monde, tenons-nous-en donc au jugement de M. de Voltaire. Il a dit que *Fontenelle était au-dessus de tous les Savants qui n'avaient pas eu le don de l'invention.* L'Abbé remit alors son manuscrit dans sa poche; le grave Académicien approuva le jugement de M. de Voltaire, & il continua en ces termes.

L'ouvrage où M. de Fontenelle me paraît plus grand que par-tout ailleurs, celui qui me semble être le foyer d'où partent tous les rayons de sa gloire; cet ouvrage est, selon moi, l'*Histoire de l'Académie des Sciences*. Que de prodiges accumulés dans cette histoire! Que de beautés de tous les genres!

Depuis le flambeau du jour qui se voile de nuages, jusqu'à l'insecte qui se cache dans une galle de chêne, & si des ouvrages de l'homme on remonte à ceux du Créateur, depuis les mouvements réglés d'une montre jusqu'à l'ordre que suivent si ponctuellement les corps célestes qui nous éclairent, & ceux qui sont éclairés par d'autres, est-il rien dans cette histoire qui ne soit expliqué, analysé & développé d'une manière sinon vraie, du moins toujours vraisemblable? La route que décrivent ces corps lumineux ou opaques, leur volume, leur forme, n'est-ce point dans ce livre qu'on apprend à les connaître? N'est-ce point là qu'on voit l'homme, suppléant à la faiblesse de son bras par l'audace de sa pensée, peser dans une balance imaginaire & pourtant très-exacte,

ces maſſes épouvantables que la main de Dieu ſeul pût ſuſpendre ſur nos têtes, & qu'elle ſeule, empêchant de ſe précipiter dans leur centre commun, fait rouler ſilencieuſement dans l'orbite qu'il leur a tracée? N'eſt-ce point là que le retour des comètes annoncé dans des cieux que nous voyons, nous faiſant ſuppoſer des cieux que nous ne voyons pas, nous conduit ainſi de cieux en cieux juſqu'à l'Être éternel, qui les voûta l'un ſur l'autre, pour ſervir de marches à ſon trône?

Si des marches de ce trône auguſte nous redeſcendons ſur le globe où rampe ſi orgueilleuſement le ver à deux pieds, qu'on appelle homme, que de merveilles ne nous offre point encore cette hiſtoire! Deſirez-vous connaître l'herbe vile ſur laquelle vous marchez; celle qu'un art utile transforme pour vous en nourriture ſolide? Celle qu'un art plus utile peut-être change en philtre ſalutaire, & qui, appliquée ſur vos bleſſures, ou melée à vos aliments, vous rend la ſanté & la vie? Suivez le grand Tournefort dans ſes nombreux pélerinages. Voyez y ce noble amant de la ſcience s'enfoncer tantôt dans une ſombre vallée; tantôt gravir des monts eſcarpés; ſe ſuſpendre d'un pied aux bords d'un abîme; ſe tenir d'une main à la pointe d'un rocher, & de l'autre cueillir fièrement les plantes les plus rares. Voyez-le revenir tout chargé de ces tréſors de la nature ſauvage; les claſſer dans un herbier, les ranger par familles, fixer dans ſa mémoire juſqu'aux moindres ramifications de leurs fibres les plus déliées; & par une méthode auſſi ſimple que ſublime, imprimer dans la mémoire des plus ignorants, la figure, le genre & les propriétés de ces plantes, de manière à leur faire démêler ce qu'il y a de plus confus; à ſoumettre au calcul ce qui peut à peine être dénombré, & à mettre de l'ordre dans le déſordre même. Malgré ces conquêtes multipliées dans l'empire des connaiſſances

utiles, voyez-le, peu content d'en avoir tant acquis, chercher à en acquérir encore; quitter de nouveau la maison paternelle; de nouveau parcourir les campagnes les plus arides; pénétrer dans les plus épaisses forêts; s'y arrêter à l'entrée d'une grotte affreuse; y descendre hardiment au milieu des dangers qui le menacent; y surprendre, le croirait-on? y surprendre des marbres qui végètent, & être ainsi payé de son audace, par la découverte d'un prodige.

Instruit de la nature de ces corps, dont l'ame, s'ils en ont une, ne peut former aucune pensée, voulez-vous passer à la contemplation des corps animés qui raisonnent? Voyez-y tel ou tel Naturaliste, un microscope à la main, observer un insecte visible seulement par des yeux de verre; le suivre dans tous ses mouvements; étudier ses mœurs, ses inclinations, ses caprices; dévoiler à tous les regards, les mystères de sa vie cachée; compter jusqu'aux articulations de ses imperceptibles antennes; & vous le montrant tout entier, vous dire sans prononcer une parole, mais seulement en dirigeant son doigt vers la terre: *Homme, arrête, tu vas fouler un chef-d'œuvre.*

L'étude d'un insecte conduit naturellement le Sage à celle de lui-même. Eh bien! que verra-t-il dans cette histoire? D'autres Sages, qui, faisant sur eux-mêmes les expériences les plus hardies, parviennent à savoir par elles, combien à chaque heure du jour, à chaque minute, s'échappent de leurs corps des particules de leur propre substance; les pèsent, les comptent, avec une exactitude inconcevable; & donnant, pour ainsi dire, le tarif de la transpiration, donnent en même-temps celui de la santé, de la santé dépendante, il est vrai, & inséparable de la vie, mais bien plus précieuse qu'elle. Le Sage veut-il pénétrer plus avant? ou son ame, toujours

ambitieuſe de ſavoir, veut-elle, en étendant le cercle de ſes deſirs, aggrandir celui de ſes jouiſſances? Ici on lui expliquera le prodige des phoſphores; là, on lui dévoilera les myſtères de la circulation du ſang, de la digeſtion, du ſommeil, de la veille; par-tout enfin dans cet ouvrage admirable, l'homme montré à l'homme ſous tous ſes rapports, & avec tous les fils viſibles & inviſibles qui lient ſon ame & ſon corps, aux corps environnants & aux ames circonvoiſines; par-tout, dis-je, l'homme, dans cet ouvrage, s'éclairant ſur les ſécrets de ſon organiſation morale & phyſique, & ſoulevant un coin du voile qui le cache à ſes propres yeux, devine au moins en partie la plus grande énigme de la Nature.

Ce n'eſt point Fontenelle, me dira t on, qui a fait toutes ces découvertes. Non ſans doute; mais comme l'a fort bien obſervé M. l'Archidiacre, Fontenelle en les rédigeant a ajouté quelquefois de nouvelles vues à celles des différents Auteurs; & n'eut-il fait que les rédiger, les divers Mémoires, les Analyſes nombreuſes qui renferment ces découvertes, ne forment-ils pas par leur aſſemblage ſi régulier une eſpèce de colonne lumineuſe, dont la baſe poſant ſur la terre & le ſommet allant ſe perdre dans les cieux, établit ainſi une heureuſe correſpondance entre la faible raiſon de l'homme & l'intelligence céleſte? Et Fontenelle ayant mis ces Mémoires & ces Analyſes dans le plus bel ordre, n'eſt-ce pas lui qui a élevé cette merveilleuſe colonne?

J'irai plus loin: par le nombre prodigieux de Miracles que nous préſente cette hiſtoire de l'Académie, ſoit dans la Botanique, ſoit dans la Chymie, ſoit enfin dans toutes les Sciences qui traitent de ce qu'il y a de plus grand dans l'Univers, c'eſt à-dire, de l'homme, du temps & de l'eſpace: par les incrédules que trouvent quelques-uns de ces miracles, ne pourrait-on pas dire que l'hiſtoire

qui

qui les contient, est en quelque sorte la Bible des Savants ; que là résident tous les objets de leur vénération, de leur admiration & de leur foi ? Ne pourrait-on pas appeller celui qui l'a écrite, le véritable & seul interprète de la Nature, & croire qu'il a été envoyé par elle pour engager les hommes, & même les forcer de s'élever de plus en plus à la contemplation de l'Etre suprême, seul auteur de tout ce qu'il raconte, & modèle unique de tout ce qu'il peint ?

Quant aux *Éloges des Académiciens* qui accompagnent les extraits des Mémoires, M. l'Abbé, ce me semble, les a appréciés avec beaucoup de justesse, en disant que M. de Fontenelle, *Écrivain moral, y peint l'homme & l'Académicien ; que ces Éloges ne paraissent que des Histoires, & ne sentent point le panégyrique*, &c. Ce que j'y remarque de plus surprenant, c'est qu'ayant à parler de tant de choses dans le compte qu'il rend de nos différents travaux, il le fait avec tant de sobriété & de précision, qu'on doit lui savoir un gré infini d'avoir si peu dit quelquefois, & d'avoir néanmoins tout dit. Des trésors nombreux qui s'offrent à lui de toutes parts, il ne prend que ceux qui peuvent l'enrichir solidement, & non le surcharger d'un faste plus stérile que l'indigence même. Un choix si heureux suppose, non le génie peut-être, mais un goût & un tact bien approchant du génie ; & quand on lit ces *Éloges* où règnent tant de clarté, de finesse & des connaissances si variées, ne pourrait-on pas demander si Fontenelle, en louant *L'hôpital*, *Leibnitz*, *Mallebranche*, &c. n'avait point en effet l'imagination de *Mallebranche* ; le coup-d'œil prompt de *L'hôpital*, & l'universalité de *Leibnitz* ? Voilà, Messieurs, un problême moins difficile à résoudre que celui de la trisection de l'angle, qui a tant occupé les Anciens. Je vous laisse donc décider si, après avoir écrit

l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, Fontenelle méritait d'être de cette Académie.

Il dit, & sans trop de cérémonial, prit congé de la compagnie. L'Abbé Trublet, enchanté de l'Éloge que le Savant venait de faire de son ami, courut après lui pour l'embrasser; mais il était déja loin. Miladi seule rompit la première le silence qui régnait parmi les auditeurs. Je suis fâchée, dit-elle, que ce Monsieur se soit en allé si vite. J'avais à lui faire, sur les *Éloges de Fontenelle* une question, qui peut être n'aurait pas été déplacée. Madame, lui dit l'Académicien Français, quoique je n'aye pas, à beaucoup près, autant de lumières que le Savant qui vient de sortir, voulez-vous bien proposer votre question, & je tâcherai d'y répondre. Le grand Corneille, dit elle, & Molière ont été en France, l'un, le père de la Tragédie, & l'autre, celui de la Comédie; & tous deux ont d'abord porté leur art à la perfection. Fontenelle, à son tour, a été le père des Éloges académiques, & ces Éloges sont des modèles. Est-il vrai que les créateurs ou restaurateurs d'un genre ayent seuls le droit de l'élever au plus haut degré de sublimité, & qu'on soit toujours réduit à glaner dans les champs moissonnés par eux? Madame, lui répondit l'Académicien, je crois qu'il en est d'un genre que l'on crée, ou que l'on est le premier à traiter, comme de la femme que l'on aime la première. Elle est, dit-on, la mieux aimée. Voilà pourquoi Molière, le grand Corneille & Fontenelle, semblent avoir conquis de prime-abord les plus beaux domaines du Génie. Mais, ajouta-t-il, en la regardant fixement, il est des exceptions à cette règle; & je connais telle femme très-aimable qui pourrait en fournir plus d'un exemple si elle voulait se laisser aimer. Miladi rougit un peu de ce compliment qu'elle attribua à la galanterie Française. Et comme elle

était très-modeste, de peur de s'en attirer un second, elle ne fit plus de question à personne. Le tour de l'érudit étant arrivé, il parla de la sorte.

Les deux Messieurs qui viennent de louer Fontenelle, ont pris la fleur du sujet, & ne m'ont laissé que les épines; n'importe, j'obéirai à ces Dames, puisqu'elles desirent de m'entendre; & ce sujet étant moins riche que celui qu'ils ont traité, quoiqu'il s'agisse du même homme, qu'elles ne s'étonnent point si je suis plus court & plus sévère. Mon premier devoir est d'être juste.

Fontenelle, en écrivant sur les Sciences, a pu être toujours méthodique & lumineux; il a pu être fin, correct & agréable chaque fois qu'il a fondu & marié le Bel-esprit avec la Philosophie; il a pu faire des vers élégants, & de la prose ingénieuse; mais il avait peu de profondeur dans les matières d'érudition. La docte Antiquité lui était presque inconnue; & jamais il ne nous a envoyé de ces Mémoires où le génie, suppléant aux mutilations du génie, indique les moyens de restituer dans un livre, y restitue même ce qui manque, à l'aide de ce qui y existe; & devinant ainsi la pensée de l'homme qui n'est plus, fait revivre pour des siècles ce que les siècles ont dévoré. Pour composer de pareils Mémoires, ou pour faire des découvertes dans ce genre, il faut avoir long-temps veillé, médité long-temps & très-long-temps pâli sur les Commentateurs antiques. Ce n'est qu'aux faibles lueurs d'une lampe solitaire que l'on parvient à pénétrer dans les ténèbres de ces siècles reculés; & ce n'est point, il faut l'avouer, ce n'est point de ce côté que Fontenelle avait tourné ses études. Les seuls ouvrages de Fontenelle, qui eussent pu lui donner des droits à notre Académie des Belles-Lettres, sont l'*Histoire des Oracles*, & celle *du Théâtre Français, depuis son origine jusqu'au grand Corneille*;

& vous n'ignorez pas que c'est le Médecin Van-Dale qui lui a fourni presque toute l'érudition qu'il a mise dans la première. Lui-même n'a fait une Préface que pour l'annoncer : *Pour refondre cet ouvrage*, dit-il naïvement, *j'ai pris la science de M. Van-Dale, & me suis servi de mon esprit tel qu'il est.* Il y a pourtant dans ce livre quelques recherches dues à la patience laborieuse de Fontenelle ; mais ces recherches mêmes, c'est M. Van-Dale qui l'a excité à les faire. C'est le livre de Van Dale qui a indiqué à Fontenelle les sources où celui-ci a puisé ; & peut-être doit-on faire honneur à Van-Dale de tout ce qui dans ce livre appartient le plus à Fontenelle.

L'*Histoire du Théâtre Français* est fondée sur des faits un peu hasardés, & qu'il serait facile de contredire. Lorsque Fontenelle dit, par exemple, qu'en Grèce, comme en France, la Comédie fut l'aînée de la Tragédie, il se trompe visiblement ; &. peut-on concevoir qu'il ait fait une pareille faute ? Tout le monde sait que Thespis fut l'Inventeur de la Tragédie ; que la Comédie prit pour modèle la Tragédie perfectionnée par Eschyle. S'il faut même en croire *Suidas*, c'est *Épigène de Sycione* qui long-temps avant Thespis, fit la première Tragédie. Mais sans aller si loin chercher Suidas trop peu connu de ces Dames, Boileau, qui était savant, quoique Poète, Boileau n'aurait-il pas dû apprendre à Fontenelle, que

Des succès fortunés du Spectacle tragique
Dans Athènes naquit la Comédie antique (1).

Je pourrais encore relever d'autres erreurs de Fontenelle ; mais en voilà bien assez. Et puisque ces deux

(1) Art Poétique de Boileau.

Messieurs, qui viennent de le juger, n'ont point parlé des *Réflexions sur la Poétique*, qui suivent l'*Histoire du Théâtre Français*, je dirai, pour réparer le tort que mes critiques ont dû me faire dans l'esprit de M. l'Archidiacre, que ces *Réflexions* me semblent être un des ouvrages les plus beaux & les plus philosophiques de notre langue. Fontenelle y décompose, avec une sagacité admirable, le plaisir qui nous vient du Théâtre: il en fait voir les sources, les causes, & les principes. Il y prouve pourquoi telle pièce a dû plaire; pourquoi telle autre a peu réussi; pourquoi tels ou tels héros nous intéressent; pourquoi els personnages nous révoltent. Ses raisonnements sont tous fondés sur un examen approfondi de la nature du cœur & de l'esprit de l'homme. Ainsi il a donné des règles aux régles mêmes, en les soumettant presque toutes à l'empire de la Philosophie. Lorsqu'il dit qu'il n'a jamais entendu *la purgation des passions par les passions mêmes*, il manque un peu de respect à Aristote. J'avoue que je n'entends guères mieux cette maxime, quoique le grec me soit assez familier; & je doute qu'Aristote se soit bien entendu lui-même. J'aime donc mieux croire, avec Fontenelle, que la grande utilité du Theâtre *est de rendre la vertu aimable aux hommes, de leur proposer de grands exemples de fermeté & de courage dans leurs malheurs, de fortifier par-là & d'élever leurs sentiments.* Ces *Réflexions sur la Poétique*, toutes sages qu'elles sont, auraient-elles mérité à Fontenelle une place à notre Académie? Je ne le pense pas Ce n'est pas en manquant de respect aux Anciens, & sur-tout à Aristote, que l'on s'introduit chez nous autres grands admirateurs des Anciens. Je conclus donc que Fontenelle étant du sang des Corneilles, par conséquent d'une famille patricienne dans la République des Lettres, il a été reçu à notre

Académie par un droit semblable à celui qu'avaient autrefois à Rome les enfants des Sénateurs, d'être admis, en naissant, au rang des Chevaliers. On m'a demandé mon avis : le voilà ; je l'ai dit avec franchise. On ne doit aux morts que la vérité.

Tout le monde applaudit à ce jugement, excepté l'Abbé Trublet, qui, regardant un peu de travers M. l'Académicien, & relevant sa dernière phrase, s'écria : *On ne doit aux morts que la vérité!* Rien de plus admirable que cette maxime. Eh bien! Mesdames, je ne vous ai peint qu'à moitié M. de Fontenelle. Permettez qu'en vous parlant de ses vertus, j'ajoute le dernier trait à son image. Vous m'avez trouvé un peu exagéré dans les éloges que j'ai faits de son esprit ; il n'en sera pas de même de ceux que je ferai de son cœur. Je n'avancerai rien, je ne dirai rien qui puisse être contredit, même par ses ennemis les plus implacables. Pour cela, il me faut considérer Fontenelle sous deux points de vue. Premièrement, dit-il, en posant l'index de sa main droite sur le pouce de la gauche ; premièrement je vous peindrai Fontenelle chez lui ou dans son domestique : ensuite, ajouta-t-il, en faisant toucher par le bout les index de ses deux mains ; ensuite je vous le peindrai chez les autres. Fontenelle dans sa maison, Fontenelle dans le monde : voilà quel sera le sujet de mon discours. Voilà le vrai moyen de vous faire connaître à fond les vertus privées & sociales de celui que nous regrettons.

Cette division en deux points rappellant soudain à l'assemblée que l'Archidiacre de Saint-Malo avait prêché avec quelque succès des panégyriques de Saints, inspira pour lui une vénération nouvelle. Mais on avait présente encore la longue lecture des Mémoires, & ce souvenir terrible détruisit tout l'effet qu'aurait pu produire le touchant & pathétique exorde. J'avais oublié de dire au

commencement de cet ouvrage, qu'une amie de Fontenelle, nommée Madame *de Forgeville*, était aussi du nombre des convives de Madame Geoffrin. Cette Dame recommandable par ses vertus, avait prodigué les soins les plus tendres à la vieillesse de Fontenelle, & c'était entre ses bras que ce bon Patriarche de la Philosophie avait rendu le dernier soupir. Elle ne laissa point continuer le vénérable Archidiacre ; & lui adressant la parole : M. l'Abbé, lui dit-elle, j'ai été aussi l'amie de M. de Fontenelle ; permettez qu'à mon tour je jette quelques fleurs sur sa tombe. Éprise, ainsi que vous, de la vérité, je lui serai fidèle : c'est elle seule qui va s'exprimer par ma bouche.

On fut charmé de voir Madame de Forgeville se substituer au pieux Archidiacre : chacun brûlait de l'entendre ; chacun la pressa de commencer. Et pour le dire ici en passant, s'il est vrai que le malheur soit l'école de la vertu, les femmes, que nos loix tyrannisent, & que la douleur assiége dans les plus beaux jours de leur vie ; les femmes étant plus opprimées que nous, & constamment plus souffrantes, doivent avoir, plus que nous, de courage, de délicatesse, de bienfaisance même, & les peindre mieux que nous. Avouons-le donc : si la louange d'un grand homme passoit plus souvent par leur bouche, sa physionomie nous étant offerte sous des traits moins imposants & un peu moins rudes qu'ils ne le sont d'ordinaire ; ses hauts faits alors n'ayant plus rien de gigantesque, ne trouveraient plus d'incrédules ; & ne faudrait-il pas finir par adorer les Héros autant que les Panégyristes ? Un Orateur lance des foudres du haut de la tribune : on admire sa force, son énergie, sa noble véhémence ; on les admire, mais sans trop se laisser convaincre. Accordez aux femmes le droit de nous haranguer ; la persuasion repose sur leurs lèvres charmantes. On les

admirera & on les croira avant même qu'elle en soit descendue.

Après son court préambule, Madame de Forgeville commença de la sorte : Vous peindre le cœur de Fontenelle, c'est ouvrir à vos hommages le sanctuaire de toutes les vertus paisibles, de tous les sentiments doux & honnêtes. Il n'est ici personne qui n'ait lu ses *Réflexions sur le Bonheur.* Eh bien ! c'est-là que se trouve développé le systême de sa vie morale. Voici en peu de mots tout Fontenelle ; c'est lui qui va parler. *Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidents fâcheux qui viennent du dehors, nous rejettent vers nous-mêmes, & il est bon d'y avoir une retraite agréable. Mais elle ne peut l'être, si elle n'a été préparée par les mains de la vertu.* Etre bien avec soi ; voilà quelle fut toujours l'ambition de Fontenelle. Et de combien de procédés généreux, d'actions nobles & touchantes, cette ambition n'a-t-elle pas été la source ! Il lui a dû, n'en doutons pas, sa sensibilité pour ses amis, sa bienfaisance, & son excessive modestie. Quoiqu'on lui ait disputé ces qualités précieuses, je pourrais vous prouver qu'il les possédait toutes, en vous montrant un grand nombre de lettres qu'il m'a écrites. C'est surtout dans ses lettres qu'un homme se peint. J'aime mieux les appuyer sur des faits plus connus, s'il est vrai que des faits peignent un homme mieux encore que ses lettres. Vous avez sans doute entendu parler de cet honnête M. Brunel, intime ami de Fontenelle, & qui avait été son camarade de Collége ? Fontenelle était depuis peu à Paris : il reçoit un jour une lettre de M. Brunel, ou plutôt une sommation lacédémonienne, conçue en ces termes : *Vous avez mille écus, envoyez-les-moi.* M. de Fontenelle possédait en effet mille écus qu'il avait amassés par son travail & ses épargnes. Il répond à son ami, qu'il

a trouvé une occasion de les placer, & le consulte. L'ami lui replique plus briévement encore qu'il ne lui avoit écrit : *Envoyez-moi vos mille écus.* Et sur le champ M. de Fontenelle les lui envoie. Ne dirait on pas que ce trait s'est passé à Sparte ? La confiance mutuelle de ces deux amis, & le laconisme de leur style & de leurs procédés ne sont-ils pas dignes de cette ancienne République ? L'avarice est, comme on sait, le vice des vieillards ; & Fontenelle l'ayant été plus long-temps qu'un autre homme, aurait pu y être sujet. Sa conduite avec M. de Saint-Gervais prouve qu'en vieillissant, il s'était de plus en plus détaché de cette passion sordide, ou plutôt qu'elle n'avait jamais eu la moindre prise sur son cœur. Ce M. de Saint-Gervais était le seul parent qui restât à Fontenelle; & celui-ci avait depuis long-temps une pension de 1200 livres sur la cassette du Roi. D'autres sollicitent les Ministres pour augmenter leurs revenus; Fontenelle pria M. d'Argenson de lui diminuer les siens, & lui demanda de faire passer la moitié de sa pension sur la tête de M. de Saint-Gervais. Cette diminution lui fut accordée à l'âge de 99 ans, & il la regarda comme une conquête. Vous dirai-je avec quelle promptitude Fontenelle obligea un homme de Lettres distingué, & qu'il n'avait jamais vu ? Homme de Lettres qui vit encore, & qui, devançant la reconnaissance, comme il avait été prévenu par le bienfait, n'a pas attendu, pour publier ce trait, que son bienfaiteur lui permît de le faire connaître. Cet homme de Lettres, alors Professeur de Mathématiques & de Grammaire, avait eu occasion de donner quelques leçons à un homme de qualité riche, & qui l'avait quitté en l'accablant de protestations d'amitié & d'envie de lui rendre service. Se trouvant en Province dans une telle situation, qu'une somme de 600 livres lui était absolument nécessaire, il

crut pouvoir s'adresser à l'homme de qualité son disciple ; mais en même temps, & par une espèce d'instinct, il s'adressa à M. de Fontenelle, dont il connaissait l'humeur bienfaisante plus que personne. Il leur écrivit à tous les deux, & leur peignit sa situation. Dirai-je ce qui en résulta ? Il est facile de le deviner. Le Courtisan, qui n'avait plus besoin de l'homme de Lettres, ne daigna pas lui faire réponse ; & celle de M. de Fontenelle, qui arriva l'ordinaire suivant, était accompagnée d'une lettre-de-change de la somme demandée (1). S'il y a de la délicatesse à obliger promptement l'homme juste qui souffre, il y a bien du courage à désobliger les hommes injustes qui oppriment ; & l'on ne croirait peut-être pas que M. de Fontenelle, étant d'un caractère doux & paisible, eût donné l'exemple le plus éclatant de ce courage. Lorsqu'il fut question d'exclure de l'Académie Française le très-honnête Abbé de Saint-Pierre, M. de Fontenelle fut le seul qui refusa sa voix à cette exclusion. Qu'on juge donc du plaisir qu'il devait goûter, lorsque, rentrant en lui-même, il avait de pareils traits à admirer ! Le croirait-on cependant ? Quelque sujet d'admiration qu'il pût y trouver, c'était le plus modeste des hommes, & celui de tous qui s'estimait le moins digne de suffrages & d'applaudissements. Semblable à l'humble fleur qui se cache sous l'herbe, & que son parfum trahit, une personne modeste attire d'autant plus les cœurs, qu'elle leur dérobe mieux son éclat. Tel était M. de Fontenelle. On sait ce qu'il répondit à M. d'Auvergne, lorsque ce Musicien célèbre vint lui proposer de remettre en musique & de faire reprendre l'Opéra d'*Énée & Lavinie*. Cet

(1) Ce trait est rapporté ainsi dans l'Éloge de Fontenelle par M. de Fouchy.

Opéra, dit-il, *ne réussit point dans le temps, & je n'entendis point dire que ce fût la faute de la musique.*

Voici un trait moins connu, & qui mériterait de l'être davantage. Personne n'ignore que l'*Histoire de l'Académie des Sciences* eut un succès prodigieux. Chaque fois qu'il paraissait un nouveau volume de cette Histoire, il était bientôt traduit dans toutes les langues. On a souvent écrit du Pérou & de la Chine, pour y avoir cette Histoire; & souvent elle y a pénétré comme la production la plus rare de nos climats. Hé bien! au milieu de ces succès, dont tout autre aurait été ébloui, M. de Fontenelle a avoué que dans les extraits des *Mémoires* il y avait des fautes qui ne venaient que de lui-même, des fautes qui lui étaient personnelles; il l'a avoué à M. l'Abbé que voilà. Oh, mon Dieu! oui, & bien des fois même, s'écria le bon Archidiacre, en poussant un long soupir. Et Madame de Forgeville continuant: Jugez, ajouta-t-elle, combien dans la société on devait avoir bonne opinion d'un homme qui en avait une si mince de lui-même! Quelques gens de Lettres y apportent l'air occupé & presque sombre que le travail donne: le travail ne laissait jamais de trace sur le front de M. de Fontenelle. Il en sortait, pour ainsi dire, tout entier. Sa tête, libre & dégagée, n'avait ni distractions ni préoccupations étrangères aux cercles dont il faisait l'ornement. Il semble, comme l'a dit Madame de Lambert; *il semble que les Grâces vives & riantes l'attendaient à la porte de son cabinet, pour le conduire dans le monde.* Plongé, le matin, dans des méditations profondes, c'était Platon ou Archimède. Livré, le soir, à des conversations aimables, c'était le souple Alcibiade, prenant, comme ce dernier, le caractère de toutes les personnes avec lesquelles il se trouvait; se pliant à tous les tons, à tous les esprits; & ne manquant, en un mot, que de ce qui gâtait Alci-

biade. Le don d'écouter eſt rare ; celui d'entendre l'eſt encore plus. Fontenelle avait l'un & l'autre au plus haut degré. Vous dire comment il parlait, n'eſt point une choſe poſſible, à moins que de parler comme lui-même. La fineſſe, l'eſprit, la délicateſſe aſſaiſonnaient tout ce qui ſortait de ſa bouche. Il ne diſait pas un ſeul mot qui ne fit regretter qu'il n'en eût pas dit davantage. Et ſi, comme je l'ai remarqué, il n'avait pas écouté ſi bien ce qu'avaient dit les autres, c'eſt le ſeul homme, peut-être, à qui l'on eût pardonné de ne jamais ſe taire. La foule innombrable de mots ingénieux & philoſophiques qui lui ſont échappés, en eſt la preuve. Il y a quelques-uns de ces mots qui fourniraient la matière d'un gros livre ; & il y a bien des gros livres qui ne valent point ces jolis mots. Doué du talent de la raillerie délicate, il avait le bon eſprit de ne jamais s'en ſervir même contre les ſots, & le meilleur eſprit de ne jamais jetter un ridicule ſur une vertu ou ſur une choſe eſtimable. Non-ſeulement il ne lançait point le trait, mais il raſſurait ceux qui auraient pu le craindre. Un jour (c'était chez feue Madame de Tencin) M. de Marivaux ayant mal pris un compliment que lui faiſait M. de Fontenelle, & étant tout prêt à ſe mettre en colère, celui-ci ſe hâta de lui dire : *M. de Marivaux, ne vous preſſez pas de vous fâcher, quand je parlerai de vous.* Que ce mot eſt doux & adroit ! Fontenelle, en parlant ainſi à Marivaux, guériſſait d'avance la bleſſure qu'il n'avait point faite ; prévenait le tort que ſon ami allait ſe faire par ſon emportement ; & le couvrant ainſi d'une égide inviſible, le mettait à l'abri de tous les reproches.

On dit communément que les jours ſe ſuivent & ne ſe reſſemblent pas. Il faut changer ce proverbe pour M. de Fontenelle. Sa vie de tous les jours était aſſervie à des loix particulières, dont il s'écartait d'autant moins, que

lui-même se les était imposées. L'heure de ses repas, celles de son travail, de son sommeil, de ses récréations, de ses lectures; tout cela était réglé chez lui comme dans un cloitre. Et quoique la société jouît souvent de sa présence, mondain tour-à-tour & anachorette, toujours tempérant au milieu des voluptés, toujours tranquille au sein du tumulte, tous ses jours se suivaient & se ressemblaient même; ils s'écoulaient tous dans la paix & l'innocence.

Ce genre de vie ne devait pas coûter beaucoup à M. de Fontenelle né avec des passions moins impétueuses & moins exigeantes que celles des autres hommes; & avec un tel caractère, on croira sans peine, qu'il n'apportait que peu de chaleur dans le commerce des femmes. La vérité m'oblige de dire qu'il n'était que galant avec elles; qu'il ne leur offrit jamais que de l'amitié; & que probablement il n'en obtint jamais autre chose. Mais pense-t-on que des hommes semblables ne soient pas préférables à ces amants emportés qui, dès que leurs sens sont refroidis, s'appercevant avec étonnement, & toutefois sans remords, qu'ils se sont trompés eux-mêmes, & qu'ils ont fait une victime; parjures & inconstants à la fois, souillent, par un double crime, l'autel où ils ont sacrifié? Si l'amour, pour l'ordinaire, n'était pas une effervescence, il pourrait peut être s'élever jusques à l'amitié, & marcher de pair avec elle; mais tant que cette passion conservera sa fougue, son despotisme, & ses orages; tant qu'elle aura un bandeau sur les yeux, & une torche à la main, pourrait-on la comparer à cette passion paisible, qui réchauffe sans embrâser, & éclaire sans éblouir? Fontenelle était un ami d'autant plus solide, qu'il eût été un plus frivole amant. On avait de la peine à l'acquérir; mais on en avait plus encore à le perdre; & peut-être est-il le premier homme qui ait mis dans

l'amitié la même fidélité & la même confiance que les amants véritables mettent dans le véritable amour. J'ai dit qu'il n'était que galant avec les femmes ; mais la galanterie ordinaire est fade & ne vit, pour ainsi dire, que de compliments emmiellés. Celle de Fontenelle était vive & piquante. Ses éloges ayant quelquefois l'air d'être des injures, dispensaient de rougir celles qui en étaient les objets ; & si d'abord ils ne chatouillaient pas vivement l'amour-propre de nos Dames, ils exerçaient leur esprit agréablement. Fontenelle en donna un jour un exemple remarquable à Madame de Flamarens. Étant dans le jardin d'une maison où il avait dîné, quelqu'un vint montrer à la compagnie un petit ouvrage d'ivoire, d'un travail si délicat, qu'on osait à peine le toucher, de peur de le mettre en pièces. Chacun l'admirant à mesure qu'il passait de main en main, *Pour moi*, dit Fontenelle, *je n'aime point ce qu'il faut tant respecter.* Madame la Marquise de Flamarens survint tandis qu'il parlait. Elle l'avait entendu. Il se retourne, l'apperçoit, & ajoute : *Je ne dis pas cela pour vous, Madame.*

Voilà quel a été M. de Fontenelle. Sage par tempérament & par principes, il n'a connu ni les tourments qui naissent de la haine, ni les chagrins qu'enfante la jalousie, ni les craintes que donnent les remords, ni même les infirmités qui accompagnent la vieillesse. C'est de tous les hommes celui qui, dans le cours de la plus longue vie, a le moins souffert au moral & au physique. Aucune peine de l'ame, aucun trouble d'esprit n'aurait pu abréger ses jours ; & sans doute il existerait encore, si chaque pas qu'on fait dans la vie, n'en était pas un vers le tombeau. Il est mort enfin ayant plutôt l'air de satisfaire au besoin de la Nature, que de lui payer un tribut.

Son Médecin lui ayant demandé ce qu'il sentait au

moment de ſon agonie : *Je ne ſens*, dit-il, *autre choſe qu'une difficulté d'être*. Expreſſion lumineuſe qui peint à merveille l'état où ſe trouvent les liqueurs dans le corps humain, lorſque, glacées par l'âge, elles n'y peuvent plus circuler ; mot ſimple, mais ſublime, qui, dévoilant un ſecret de la Nature, eſt bien digne de celui qui avait paſſé ſa vie à l'obſerver. Ainſi les dernières paroles du Sage ſont quelquefois un bienfait de ſon génie. Ainſi Fontenelle, en mourant, a forcé le monde à pleurer en lui deux hommes : le Citoyen vertueux, & le Philoſophe.

Ici Madame de Forgeville ſe tut ; ſoit qu'elle n'eût plus rien à dire, ſoit que la douleur lui eût coupé la parole. Miladi Stella, Madame Geoffrin, & tous ſes convives, parurent attendris juſqu'aux larmes. Le bon Abbé ne put retenir les ſiennes ; & il aurait de bon cœur embraſſé Madame de Forgeville, s'il n'avait pas été Archidiacre. Ce jour-là on donnait à l'Opéra *Thétis & Pélée*. Le plus pur hommage qu'on puiſſe rendre au génie qui n'eſt plus, c'eſt d'aller applaudir ſes productions au Théâtre. Toutes ces Dames donc allèrent à l'Opéra. On croit même que le bon Abbé les y accompagna ; mais qu'il ſe contenta d'avoir un petit coin dans une loge grillée.

FIN.

Tressan, Louis Élisabeth de La Vergne de Broussin, comte de

ÉLOGE

DE FEU

M. BERNARD

DE FONTENELLE,

L'UN des Quarante de l'Académie Françoise, Pensionnaire de celle des Inscriptions, & Secrétaire perpétuel de celle des Sciences.

[par le comte de Tressan]



1783.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Un Vieillard retiré dans ſa province, & qui, dès l'année 1717, a joui ſouvent du bonheur de voir & d'écouter feu M. DE FONTENELLE, *déſire rendre un foible hommage à ſa mémoire.*

Ayant appris par les papiers publics que l'Académie Françoiſe a propoſé pour le Prix de l'Eloquence, l'Éloge de M. DE FONTENELLE, *ce Vieillard n'a pas aſſez préſumé de ſes forces pour oſer envoyer ce*

foible ouvrage au Concours : mais, le respect, l'amour, la reconnoissance même, qu'il conserve pour celui qui mérita véritablement le nom de Sage, le presse d'élever un moment sur ses bras l'urne de M. DE FONTENELLE, tandis qu'il voit préparer la sienne.





ÉLOGE

DE FEU

M. BERNARD

DE FONTENELLE,

L'UN des Quarante de l'Académie Françoiſe, Penſionnaire de celle des Inſcriptions, & Secrétaire perpétuel de celle des Sciences.

TROIS célèbres Académies qui renferment l'univerſalité des connoiſſances, ont regretté M. DE FONTENELLE; la Société éclairée, ſes amis ſe ſont écriés avec douleur, nous venons de perdre leur plus digne interprète; nous avons perdu celui

qui pendant quatre-vingts ans les enrichit par ſes travaux.

Ces plaintes, MESSIEURS, retentiſſent encore dans toute l'Europe, & l'honneur que l'Académie Françoiſe décerne à la mémoire de M. DE FONTENELLE les feront paſſer à la poſtérité la plus reculée.

Les Ouvrages de votre illuſtre Confrère annoncèrent ſa philoſophie la plus éclairée; ſes mœurs, ſa vie privée, firent aimer & reconnoître en lui le vrai ſage.

Ceux qui, dans leur jeuneſſe, furent aſſez heureux pour en obtenir des leçons, le pleureront toujours comme leur bienfaiteur; eh! ne l'eſt-il pas encore de tous ceux qui s'attachent à la culture des Sciences?

Quelle lumière ne doivent-ils pas recevoir de la préface, où ce Savant illuſtre déploye l'immenſité des travaux de l'Académie des Sciences, où l'eſprit géométrique eſt défini par des traits aſſez frappans pour prouver que, ſans ſon ſecours, tous les

efforts qu'on pourra faire pour pénétrer dans la profondeur des Sciences seront toujours lents, mal assurés & infructueux ? ils trouveront la vérité de cette utile leçon répétée & prouvée dans les Eloges du Marquis de l'Hôpital & de Leitbnitz ; les Physiciens apprendront aussi de cet homme supérieur, à porter la patience & la circonspection dans les expériences, de l'ordre & de la précision dans leurs idées, de la clarté dans la texture de leurs propositions, & de la sagesse dans leurs résultats.

Savant, Homme de Lettres, Philosophe profond & aimable, ce sont les trois caractères distinctifs de M. DE FONTENELLE : c'est donc sous ces trois différens aspects qu'il doit être considéré ; mais ma main ne peut donner qu'une foible esquisse de ce sage & de ses ouvrages, celui de ses successeurs qui possede les crayons & les couleurs brillantes qui donnèrent l'immortalité aux Eloges de Pierre le Grand, de M. d'Argenson & de Leitbnitz,

ſeroit bien plus digne que moi de le célébrer. Je le répète, MESSIEURS, mes mains appeſanties par l'âge ne peuvent retracer ici qu'une partie de ce que les Sciences & les Arts dûrent à ſa lumière féconde, & ce que la Société générale doit à ſon exemple & à ſes inſtructives leçons.

PREMIERE PARTIE.

SCIENCES.

M. DE FONTENELLE élevé dans le ſein du Carthéſianiſme, reçut une impreſſion profonde de cette théorie ; on pourroit même ſoupçonner que cette première impreſſion ne fut point abſolument effacée par la théorie plus lumineuſe & mieux prouvée de l'illuſtre Newton ; celle-ci ne commença de porter un nouveau jour dans le ſyſtême du ciel & dans les grands mouvemens de l'univers, que lorſque M. DE FONTENELLE avoit déjà parcouru les

deux tiers de ſa longue & brillante carrière; c'eſt au temps qui précède la connoiſſance de la doctrine Newtonienne que nous devons le Traité de la pluralité des mondes: cet Ouvrage décida de la grande réputation que ſon Auteur méritoit, & que depuis, tant de nouveaux titres ont augmentée ſans ceſſe.

Semblable à l'Abeille, qui ſait extraire un miel parfumé des fleurs qu'elle ſait choiſir dans l'immenſité de celles des prairies, un eſprit juſte & réfléchi ſait tirer la vérité du ſein d'un grand nombre d'erreurs!

Nous devons à Deſcartes la méthode sûre & lumineuſe de la poſition d'un principe, de l'enchaînement des faits & des idées, & d'en attacher une qui ſoit poſitive à chaque mot: nous lui devons d'avoir banni de l'Ecole de fauſſes définitions obſcurcies par des mots vuides d'un ſens réel, & dont la convention ne pouvoit jamais être aſſez générale pour porter le même jour dans tous les eſprits.

M. DE FONTENELLE saisit cette méthode, & ce fut en se l'appropriant qu'il arracha le voile que Descartes n'avoit encore que soulevé. Il fit voir les sciences telles qu'on doit les présenter pour instruire & pour attacher.

Les sciences parurent également agréables & faciles à saisir dans son Traité de la pluralité des mondes; & si la sévérité scolastique & pédantesque osoit lui reprocher de les avoir avilies, le bon-sens, l'amour de la vérité, l'intérêt général de la société le défendroient d'un aussi frivole reproche.

Quels charmes, en effet, ne sentons-nous pas? De quelle reconnoissance ne sommes-nous pas pénétrés, lorsqu'un vrai Philosophe dessille nos yeux & dirige nos pas mal assurés jusques dans le sanctuaire des Muses laborieuses? Ce fut, sans doute, un nouveau triomphe pour Uranie, lorsque le jeune FONTENELLE ouvrit les portes de son Temple à cette partie brillante de la Société,

que les Muſes agréables aiment à célébrer.

Le ſeul nom de Méthode eût effarouché celles qu'il déſiroit initier à des connoiſſances regardées juſqu'alors comme myſtérieuſes : ce fut en leur rendant cette méthode familière, qu'il leur fit connoître ſans effort & ſans ennui les charmes & l'utilité d'un art qui porte une nouvelle lumière dans l'eſprit, & qui le fait jouir de pluſieurs connoiſſances auxquelles il n'eſpéroit pas de s'élever & d'atteindre.

Mais, MESSIEURS, lorſque M. DE FONTENELLE ſe plaiſoit à donner des leçons à ce ſexe enchanteur, qui pourroit croire qu'il ne portoit pas encore plus loin ſes vues ? Sans éprouver tout le pouvoir qu'il a ſur la ſociété, il connoiſſoit aſſez ſon aſcendant pour être sûr que cette première révolution dans ſon eſprit, en entraîneroit bientôt une autre encore plus générale.

Philoſophe profond, dès le printems de ſa vie, il voit ſes jeunes contemporains

rebutés par la ſécchereſſe & l'obſcurité des leçons de l'Ecole ; il voit les uns livrés en entier à l'éducation militaire, les autres à la profonde étude des loix ! Comment les ramener à contempler quelquefois la beauté, l'ordre & la ſublime harmonie de l'univers ? M. DE FONTENELLE en ſaiſit le moyen, & dans la pluralité des mondes, en ayant l'air de ne parler qu'à la Marquiſe à laquelle il voile ſes leçons par un ingénieux badinage, il réveille bientôt pluſieurs eſprits qui juſqu'alors avoient craint de s'exercer ; il excite en eux le déſir de connoître & d'agrandir la ſphère de leurs connoiſſances.

Je ne parle point ici de ces chimériques tourbillons ! de nos jours, le calcul & l'obſervation les ont anéantis ; mais ils ne peuvent rien ôter au mérite du Traité de la pluralité des mondes, puiſque cette pluralité ſe trouve encore prouvée avec plus d'évidence par la doctrine Newtonienne que par le ſyſtême Carthéſien, qui ne donne aucune idée ni de la gravitation ni de la

densité respective des sphères célestes; je me restraints à parler de la méthode qui forme la texture de l'Ouvrage de M. DE FONTENELLE, de cette méthode si précieuse, qui rend l'esprit juste, de cet art divin qui forme une chaîne indestructible des idées relatives! Méthode qu'on doit admirer aussi dans Mallebranche, dont la recherche de la vérité peut être comparée aux premiers succès du Carthésianisme, tant il est vrai, qu'il n'est point d'erreur que l'art de raisonner ne puisse accréditer, & que ce n'est que par de nouveaux faits & par une autre chaîne de raisonnemens, qu'une ancienne erreur peut être détruite!

Si l'envie qui poursuit les plus grands Hommes jusqu'après la mort, & qui du fond de son obscurité, éleve des clameurs contre la lumière qui la blesse; si cette classe d'hommes inutiles & nuisibles ose reprocher à M. DE FONTENELLE d'avoir suivi les opinions de Descartes jusques dans ses erreurs; qu'on lise l'Ouvrage de ce

Philoſophe lorſqu'il écrit comme Hiſtorien de l'Académie des Sciences & comme Rédacteur des Mémoires qu'elle avoue ? pourra-t-on y trouver un ſeul trait qui n'annonce la plus ſcrupuleuſe impartialité ? Aucun des diſciples de Newton a-t-il pu reprocher à M. DE FONTENELLE d'avoir oſé eſſayer d'ôter à ſes définitions, à ſes ſolutions, à la connexion de ſon principe & de ſes idées, rien de leur force & de leur clarté ? ſouvent même, le Savant rédacteur en ajoute une nouvelle ; l'Hiſtorien y poſe le Sceau qui doit en conſtater le mérite, & ce chef-d'œuvre de travail qui ne perd rien de nos jours ſous une plume qui nous eſt également agréable utile & chère, eſt & ſera toujours un code inſtructif pour la France, & l'objet de l'admiration de toutes les Compagnies ſavantes de l'Univers.

L'immenſité des connoiſſances néceſſaires au Rédacteur d'un pareil Ouvrage, préparent & fortifient ſon eſprit pour l'élever à la perfection d'un des Arts le plus

difficile, celui de l'Eloge ! Il est bien commun de confondre ce qui caractérise un Eloge avec les traits ordinaires du Panégyrique, on doit cependant les distinguer ; & l'Eloge que Marc-Aurele fait de ses peres & de ses instituteurs, est bien différent des louanges que Pline le jeune donne à Trajan.

On voit avec surprise & admiration que tous les Eloges de M. DE FONTENELLE sont, non-seulement variés pour le ton, mais que chaque Eloge est adapté au génie, aux mœurs, à l'état, au genre de travail, & à la claire analyse des Ouvrages de l'Académicien qu'il regrette.

Six classes différentes, mais intimément liées par l'amour de la vérité & par la gloire & le bonheur d'être utiles, partagent les travaux de l'Académie des Sciences; également familier avec ses six genres de travaux, M. DE FONTENELLE conserve à chaque Eloge son caractère distinctif; les traits dont il le pare semble toujours partir du fond de son sujet; il ne

prodigue pas les fleurs, il paroît sur-tout ne les jamais chercher; quoique ses Eloges soient égalés par ceux que son successeur nous fait applaudir, la gloire de M. DE FONTENELLE n'en est pas moins assurée, puisqu'il n'a rien laissé à désirer dans les siens.

SECONDE PARTIE.

BELLES-LETTRES.

EN considérant M. DE FONTENELLE comme Littérateur, son Ouvrage le plus saillant & le plus digne d'un Philosophe est son Histoire des Oracles; c'est dans ce beau Traité que la plus vaste érudition appuie ses idées, que la plus haute sagesse les discute, & que la plus vive lumière les éclaire.

Un beau génie qui sçut tirer la vérité du fond de l'allégorie, La Fontaine a dit: » L'homme est de glace aux vérités, il est » de feu pour les mensonges. «

Il

Il eſt quelquefois bien dangereux d'arracher les voiles qui couvrent le preſtige; on ne détruit point impunément les erreurs accreditées, ſur-tout lorſqu'elles portent l'empreinte du merveilleux. L'homme adroit & ambitieux profite aiſément du foible inné que la nature humaine a pour tout ce qui lui paroît ſurnaturel; l'amour du merveilleux anime dans l'homme foible, le beſoin & le déſir de croire; il éteint en lui le flambeau de l'examen & de la diſcuſſion, & c'eſt ainſi qu'il l'entraîne à l'aveugle fanatiſme.

En liſant le Traité de M. DE FONTENELLE, on voit qu'il ſépare l'auguſte vérité de l'erreur; reſpectant ce qui doit être reſpecté, c'eſt dans les opinions des plus celèbres Philoſophes de l'Antiquité, c'eſt ſur-tout dans les ouvrages de Cicéron qu'il ſaiſit des faits, des raiſonnemens & des armes pour renverſer les mépriſables trépieds des Oracles: on le voit, ſans ceſſe, examiner les faits avec ſimplicité; apprécier le témoignage des Auteurs qui les

rapportent ; pénétrer dans l'intérieur de l'intérêt personnel qui les invente ; démontrer l'absurdité, la contradiction même qui se trouve dans les rapports qui les établissent : il ne décide point, mais il fait amener ceux qui le lisent à se servir du flambeau de la rasion ; il ne leur laisse plus voir dans ces prétendus Oracles que l'orgueil, le mensonge & la cupidité de ceux qui les enfantèrent.

Lorsque M. DE FONTENELLE écrivoit ce lumineux Traité, bien des erreurs, trop long-temps chères au Vulgaire ignorant, subsistoient encore. L'Astrologie judiciaire avoit des Sectateurs l'imagination exaltée des disciples de Guillaume Penn ; mille rapports d'apparitions d'esprits, de révélations, & l'idée trop profondément gravée de l'existence de quelques hommes privilégiés doués d'un esprit de Python ; tous ces monstres présentés à la crédulité donnoient encore aux fourbes quelqu'autorité sur les foibles.

Bientôt quelques Auteurs obscurs, mais

toujours dangereux par la plume empoisonnée dont ils se servent, s'élevèrent contre M. DE FONTENELLE; ils employèrent contre lui ces sortes d'armes dont il est si lâche de se servir, & qu'on voit encore bien plus souvent entre les mains de l'homme vindicatif & pervers, que du vrai fanatique : les Anytus de ce temps oserent dénoncer comme irréligieux l'Ouvrage le plus sage & le plus lumineux que la Philosophie eût offert depuis long-temps à la Société éclairée.

La lumière de ce nouveau flambeau triompha; on ne le confondit point avec celui des Furies; les hurlemens de l'Hypocrisie & de la basse Cabale, furent étouffés; l'Auteur conserva sa tranquillité, l'Ouvrage conserva toute sa gloire.

Un esprit, porté naturellement à la discussion, avoit dû trouver bien des charmes dans les Dialogues des Morts de Lucien : ce genre piquant, qui met sans cesse en opposition les états, les passions, les caractères & les opinions, parut à

M. DE FONTENELLE bien digne d'exercer son imagination : il sçut s'approprier ce genre, mais sans imiter servilement son Inventeur.

Cet Ouvrage prouve qu'elle étoit la finesse des ressorts de son esprit, & avec qu'elle facilité chaque opinion favorite s'y trouve combattue par celle qui lui est le plus opposée : quoique souvent on soit tenté de croire que les nouveaux Dialogues n'ont pour base que des paradoxes, la finesse des détails, l'adresse & l'enchaînement des pensées, l'art & le style des Interlocuteurs forment une espèce d'illusion qu'à la fin de ces Dialogues il se plaît à dissiper lui-même par la critique ingénieuse qu'il en fait dans le jugement de Pluton qui les suit.

Bien des traits, vraiment dignes de la Philosophie, partent du fonds de cet Ouvrage, & ce fonds est trop riche, trop ingénieux pour n'être regardé que comme un simple jeu d'esprit.

Ces Dialogues d'ailleurs sont toujours

éclairés par une douce Philosophie qui nous prouve quel est le pouvoir de l'opinion. Quel est ce fonds d'amour propre de l'homme, qui lui dit secrettement que sa façon de voir, de penser & d'agir, est celle qui lui convient le mieux, & qu'il doit la préférer à celle qu'il ne regarde que comme étant exagérée ou séductrice? Le même fonds d'examen de l'enthousiasme que l'opinion excite en nous, regne dans la discussion philosophique sur le bonheur. L'ame de M. DE FONTENELLE jouit toujours d'un trop grand calme pour qu'il fût obligé de travailler à diminuer la somme des maux : elle parut aussi n'être pas assez sensible pour lui faire desirer d'augmenter celle des plaisirs; c'est par un raisonnement simple qu'il nous prouve ce que l'expérience ne parvient que trop tard à nous persuader.

» Les hommes, dit-il, se forment sans cesse une fausse idée du bonheur ; ils le cherchent au loin, quand ils pourroient le trouver si près d'eux ; à peine en

ont-ils saisi l'apparence qu'elle s'échappe de leurs bras. « Il finit par se peindre lui-même dans la définition qu'il fait de ce bonheur fugitif : » Celui, continue-t il, » qui veut être heureux se réduit & se » resserre autant qu'il est possible : il a ces » deux caractères, il change peu de place, » il en tient peu. «

Si M. DE FONTENELLE ne peut prouver à tous les Hommes que cette conduite soit la plus sage & la plus sûre pour jouir du bonheur, du moins a-t-il bien prouvé qu'elle l'etoit pour une tête organisée comme la sienne, pendant un siècle, il ne s'en écarta pas : mais, il la suivit dès le temps des plus belles années de sa vie, tandis que ce n'est presque jamais que dans le déclin de la nôtre, qu'étant battus par les maux ou par l'adversité, nous croyons faire un effort courageux, lorsque nous disons enfin, *spes & fortuna valete, sat, me lusisti lusite nunc alios.*

C'est cette constante tranquillité d'âme qui lui donna les moyens d'acquérir sans

cesse de nouvelles lumieres, c'est l'examen paisible de la portée & des abus de l'esprit humain qui lui fit peser l'autorité de toute espèce d'assertions, de toute espèce de preuves, c'est ainsi qu'il se rendit capable de chercher & de trouver la vérité; c'est par ce moyen qu'il fit taire en son âme toutes les passions tumultueuses, telle que l'amour & l'ambition, & qu'il se rendit impassible à l'amertume des plus cruelles satyres.

Une patience inaltérable doit naître du fond d'une pareille philosophie; mais quoique cette vertu soit une des plus utiles aux hommes, c'est une de celle dont l'éclat frappe le moins leurs yeux: l'âme tranquille de M. DE FONTENELLE se plût à la célébrer dans un Discours qui remporta le Prix au jugement de l'Académie Françoise, & la couronne qu'elle lui décerna fut l'augure certain de son choix & de la place à laquelle elle étoit prête à l'appeller.

On croira sans peine qu'après avoir

aussi sagement discuté l'Histoire des Oracles, M. DE FONTENELLE dût traiter avec encore plus de facilité de l'origine des Fables.

La terreur qui ne raisonne jamais, l'admiration stupide qui s'étonne, n'examine rien & se tait : l'ignorance & la paresse d'observer, la privation des moyens de juger & de connoître, voilà les traits caractéristiques du vulgaire; voilà quelles sont les causes de sa foiblesse, les liens qui l'entraînent à l'amour du merveilleux & d'où naît le pouvoir qui lui fait ployer la tête sous le joug du prestige & de l'erreur.

Cet amour du merveilleux semble être inné dans les hommes de toutes les nations & de tous les âges du monde : l'art de tout apprécier à sa juste valeur est long & pénible à acquérir; il n'est la récompense que d'un petit nombre d'esprits sages, éclairés & courageux.

Les Fables, ces jeux innocens, & souvent instructifs, du plaisir, de l'amour & de l'imagination, commencèrent par ani-

mer & parer la Poësie; mais, par un abus monſtrueux, peu de ſiècles après, elles finirent par être adorées dans un Temple: Héſiode, & quelques autres Poëtes, préparèrent, ſans le prévoir, ces autels ſanglans de la Tauride, que la Prêtreſſe de Diane baignoit du ſang des étrangers jettés ſur les bords de la mer, & ces ſimulacres affreux du Mars Gaulois qu'un Druide impérieux arroſoit avec le ſang de l'enfant qu'il oſoit demander à ſa mere; ces Fables ſe portèrent avec le même effet juſques ſur les rives les plus éloignées; il ne put être détruit ſur la ſurface de la terre que par la Philoſophie & le retour au culte épuré de l'Eternel. M. DE FONTENELLE prouve dans ce Traité, que les égaremens de l'imagination ne ſont que trop ſouvent ſuivis des mêmes égaremens dans notre cœur & dans notre culte.

Tel fut une partie des travaux que M. DE FONTENELLE ſe plut à conſacrer à la Littérature profonde; il ne me

reste plus à parler que de ceux où son esprit universel rendit le même hommage aux Beaux-Arts. Je dois, de plus, peindre ce Sage au milieu de la Société dont jusqu'à sa centième année, il fut l'admiration, & fit les délices.

TROISIÈME PARTIE.

LE Neveu du grand Corneille pouvoit-il rester le spectateur tranquille de sa gloire? il le voyoit inébranlable sur le sommet du Parnasse François; la critique la mieux écrite & quelquefois sévère n'avoit pu flétrir les lauriers dont Chimene & le Cid avoient couronné sa tête.

La facilité qu'avoit M. DE FONTENELLE pour se saisir de tous les genres, l'émulation que plusieurs succès excitoient en lui, le portèrent à essayer ses forces dans le genre dramatique: bientôt son esprit juste & son ame pleine de candeur, le firent se juger lui-même avec

rigueur ; il connut que de vains efforts ne pourroient l'élever jusqu'à Pierre Corneille ; la place que Thomas occupoit, lui parut être au-dessous de ses espérances, il renonça courageusement au grand Art dramatique. Tibulle, Ovide, Horace devinrent ses modèles dans plusieurs pièces pleines d'agrémens & d'esprit : Virgile, Mopsus & Bion firent naître en lui l'émulation de les égaler par de nouvelles Eglogues.

La premiere * de ces Eglogues qui me paroît être un chef-dœuvre de badinage & de grace, annonce le genre, l'esprit & le ton qu'il va faire règner dans ses nouvelles Eglogues.

En se transportant au temps où M. DE FONTENELLE les écrivit, on verra que l'Astrée, les grands Romans, les Lettres & les Poësies de Sarrasin & de Voiture, le ton & les dissertations de l'Hôtel de Rambouillet, influoient beaucoup sur

* Quand je lis d'Amadis les faits inimitables, &c. &c. &c.

le goût de la haute Société : M. DE FONTENELLE eut craint de le choquer en faisant parler ses Bergers avec la rusticité de ceux de Théocrite ; il ne desiroit ni ne croyoit devoir lier de grands événemens à ses Eglogues, comme Virgile, & dans les siennes le Berger permet bien rarement au Courtisan de paroître.

M. DE FONTENELLE semble avoir voulu caractériser l'Eglogue Françoise par le ton qu'il regardoit alors, comme étant le national : il en est plusieurs où le sentiment est vivement exprimé ; il n'en est aucune où l'on ne reconnoisse un esprit ingénieux, agréable, auquel certain ton de finesse, qu'on peut lui reprocher quelquefois, n'ôte cependant jamais tout-à-fait la simplicité.

Une douce harmonie régne dans les vers de ses Eglogues, & ne s'éleve point trop au-dessus des sons de la flûte champêtre.

Si l'on veut juger sans prévention ces Eglogues, je crois qu'il est utile & sage après les avoir lues une première fois, de

discuter avec l'Auteur tout ce qu'il dit, tout ce qu'il cite dans son Discours sur l'Eglogue: C'est l'esprit plein de ces idées sages & des preuves qui les appuient dans ce Discours, qu'il est bon, & (j'ose le dire) qu'il est juste de relire ces mêmes Eglogues, avant d'en apprécier le mérite.

Ce Discours sur l'Eglogue éleva contre M. de Fontenelle tous les Sectateurs des Anciens; on sait avec quelle amertume ces Sectateurs écrivirent contre ceux qui penchoient en faveur des Modernes: soutenu dans son opinion par son ami M. de la Motte, l'un des Ecrivains de son siècle le plus élégant & le plus instruit, celui-ci hasarda d'écrire d'une manière plus affirmative; ce fut alors qu'on vit Madame Dacier employer contre lui le style & les armes de Saumaise, mais l'ami de M. de Fontenelle ne lui répondit qu'avec le ton d'un homme du monde aussi respectueux que galant.

Je me garderai bien d'examiner ici le fonds d'une querelle dont je laisse porter

le jugement à de plus grands Maîtres ; je me restrains à dire que le Discours sur l'Eglogue & la digression sur les Anciens, sont des morceaux précieux pour les jeunes Littérateurs qui veulent acquérir des moyens sûrs d'apprécier les ouvrages qu'ils lisent, & ceux qu'ils se proposent de donner au Public.

Ces deux Écrits forment une espèce de procès par écrit, où le Rapporteur fait seulement entrevoir son avis & laisse la liberté de juger, selon l'éducation qu'on a reçue, le caractère & les liaisons que l'on a, les idées qu'on a réunies, & par conséquent selon l'espèce de préparation qu'on apporte dans la lecture d'un pareil Ouvrage. Qui pourroit nier qu'il n'y ait toujours un peu d'égoïsme, dans tous les jugemens que nous portons ?

M. DE FONTENELLE possédoit mieux que personne l'art de faire bientôt tomber la critique la plus amère ; le don heureux de plaire est le plus sûr pour la calmer ; il abandonna cette dispute, à ceux

dont la bile mordante continuoit à l'entretenir ; il fit alors l'Opéra de Thétis & Pelée : on abandonna les bancs de la dispute. Tout Paris courut jouir des charmes répandus dans cet agréable Ouvrage: je le répète, on a rarement tort quand on plaît ; & l'Opéra de Thétis & Pelée força les détracteurs de M. DE FONTENELLE au silence.

Ces ennemis secrets se reveillèrent, en jettant de grands cris, lorsque M. DE FONTENELLE hasarda de publier un Recueil de Lettres galantes qu'il avoit écrit dans sa jeunesse.

Ces Lettres pourroient cependant être encore une espèce de problême pour les gens éclairés : on ne peut nier que le goût juste & épuré, & que l'âme vraiment sensible ne doivent les proscrire ; mais on ne peut s'empêcher en les proscrivant d'y regretter l'esprit, les excellentes plaisanteries & la parfaite connoissance des hommes qui règne dans ces Lettres ; on pourroit même être tenté de les excuser,

ſi elles n'avoient pas été nuiſibles à la jeuneſſe de l'autre ſiècle, & ſi leur ſtyle trop recherché, ſi des jeux de mots & ſi des penſées trop ſubtiles n'avoient eu & n'avoient encore tant de mauvais imitateurs.

Malheureux l'eſprit foible & borné qui jugera du rang où M. DE FONTENELLE doit être placé dans la mémoire des hommes par ce badinage de ſociété qu'il s'étoit permis dans ſa jeuneſſe; plus malheureux encore ceux qui n'auront acquis ni l'intelligence neceſſaire pour l'écouter, ni des forces ſuffiſantes pour le ſuivre, lorſqu'il ouvre le Temple de toutes les Muſes à ſes contemporains, & lorſqu'il donne les leçons & l'exemple d'un ſage dans la ſociété.

Il me ſemble qu'il étoit impoſſible de l'écouter, & de le ſuivre dans tous les actes de ſa vie, ſans admirer, ſans chérir l'aménité de ſes mœurs, & ſans prendre une confiance entière dans ſes lumières.

Ce Sage, toujours occupé de l'eſpèce de jouiſſance qui lui étoit propre, l'étoit auſſi

auſſi de la communiquer à ceux qui l'entouroient; il poſſedoit l'art adroit & ſéducteur de ramener toujours la converſation à l'égalité; il ſe plaiſoit à faire valoir les autres: il ne ſe montroit jamais aſſez ſupérieur pour les interdire & les humilier; il animoit, il mettoit en jeu tous les reſſorts de leur eſprit; il faiſoit briller à propos ou leurs talens ou leurs connoiſſances; ils ſortoient d'auprès de lui content d'eux-mêmes ſans imaginer ce qu'ils lui devoient, & ſatisfaits d'en avoir reçu des leçons.

Je l'ai vu, & je ne peux me le rappeller qu'avec le plus juſte attendriſſement; je l'ai vu careſſer l'enfance, la conduire par la main dans ſes premières études & lui donner l'eſpèce d'émulation qui lui étoit propre; je l'ai vu quelquefois concilier des caractères & des intérêts perſonnels les plus oppoſés; je l'ai vu ſouvent calmer avec adreſſe * la vivacité du feu qui dévoroit le jeune Auteur de la Henriade; mais

* En 1717, 1718, 1719, 1720.

il rendoit encore ce feu plus brillant, & c'étoit en lui montrant la tendresse d'un pere qu'il essayoit quelquefois à diriger le vol de ce puissant génie.

M. DE FONTENELLE fut toujours la lumière, le lien de toutes les sociétés dont il faisoit le charme; il y donnoit presque toujours le ton, mais c'étoit sans y prétendre, sans avoir l'air de s'en appercevoir; les regrets donnés à sa perte suivront jusqu'au tombeau ceux qui ont joui du bonheur de vivre avec lui pendant les trente dernières années de sa vie, il en reste peu; mais qu'on juge du ton & de la douce Philosophie pratique que ses amis ont reçu de lui par tout ce qu'il nous font encore respecter & aimer.

O vous *, que les Graces formèrent sur leur modèle, & qui nous fites toujours adorer celles de votre esprit! vous que je n'ose nommer dans cet Éloge & qui fites la consolation & le bonheur des dernières années de M. DE FONTENELLE, puissiez-vous

* Madame D. P.

être attendrie en lisant ce que j'écris ! puisse la Société que vous rendez heureuse & qui vous rend des hommages journaliers, vous reconnoître à des traits gravés dans mon ame, & tracés par mon foible pinceau.

Et vous *, qui sçutes si bien jouir dans vos beaux jours de la Société intime de M. DE FONTENELLE, vous que tant de vertus rendent utile, cher & respectable ! jouissez long-temps de l'amour & de l'hommage de tous les gens supérieurs de votre siècle ; l'ami DE FONTENELLE est un point de réunion pour eux ; ils aiment à se dire en vous voyant : voilà l'Eleve & le plus fidèle Disciple d'un Sage ; voilà l'ami que le Génie sublime de Voltaire se choisit, consulta, & qu'il fit jouir de ce commerce intime qui s'établit sans effort entre les ames & les esprits d'un ordre supérieur.

L'espèce d'uniformité de la longue vie de M. DE FONTENELLE est aux yeux

* M. le Comte d'A.

de la Philoſophie, un des plus puiſſans traits de ſon Eloge; à quelles faveurs n'eut-il pas atteint s'il les eût déſirées; mais auſſi modeſte qu'il fut ferme dans ſes principes, une douce égalité parmi ſes confreres, *ce peu de place* qu'il deſiroit occuper dans la Société malgré ſon grand renom; tout le rendit inébranlable aux tempêtes qui tourmentent le commun des hommes, & ſon ame vaſte, éclairée & paiſible fut inacceſſible à celles de l'ambition & des vains déſirs.

Nous devons à ce Sage de nous avoir accoutumés au tranquille examen de tout ce qui nous étonne; à ne plus laiſſer ſurprendre notre raiſon & notre crédulité par des opinions & des erreurs trop accréditées; c'eſt lui qui nous démontra le premier, que les phénomènes en tout genre ne ſe multiplient que pour le foible & l'ignorant, & qu'ils diſparoiſſent à la lumière de l'obſervation raiſonnée; qu'il eſt un Art ſcrutateur de la vérité; que cet Art eſt la récompenſe des eſprits

actifs, nerveux, ſages & exercés; que rien dans la nature ne ſe fait au haſard, ni par de violentes ſecouſſes; que les mouvemens particuliers les plus terribles à nos yeux ne ſont qu'une ſuite neceſſaire du mouvement premier & général de l'Univers; que ce qui paroît grand à l'habitant inſtantané d'un des plus petits globes flottans dans l'eſpace, eſt bien peu de choſe en comparaiſon des changemens, & des agitations que peuvent éprouver les autres orbes céleſtes; & que ſi l'homme ne peut jouir de la gloire & du bonheur de s'élever juſqu'à la connoiſſance de la nature univerſelle, il eſt né pour contempler du moins avec des yeux éclairés tout ce qui lui tient de près, tous ſes rapports avec les autres êtres, & tout ce que l'obſervation exercée peut lui faire embraſſer.

FIN.

ELOGE
DE BERNARD
DE FONTENELLE.
DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX
de l'Académie Françoise, en 1784.

PAR M. GARAT.



A PARIS,

Chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Christine.

M. DCC. LXXXIV.



ÉLOGE DE BERNARD DE FONTENELLE.

C'étoit le sage FONTENELLE,
Qui, par les Beaux-Arts entouré,
Répandoit sur eux à son gré
Une clarté vive & nouvelle :
D'une Planète à tire d'aile
En ce moment il revenoit
Dans ces lieux où le Goût tenoit
Le siége heureux de son Empire ;
Avec Mairan il raisonnoit,
Avec Quinault il badinoit ;
D'une main légère il prenoit
Le compas, la plume & la lyre.

Temple du Goût. VOLT.

QUEST-CE que FONTENELLE ? Est-ce un bel Esprit, est-ce un homme de talent, est-ce un homme de génie ? Sa longue carrière a été partagée presque également entre deux siècles, celui des Arts & celui de la Philosophie : dans le premier, FONTENELLE a eu pour ennemis & pour détracteurs les premiers Ecrivains de la Nation, les arbitres du goût, les Racine,

les Boileau; les la Bruyere; dans le second; Voltaire, Montesquieu, les premiers Génies de la France l'ont mis au rang des grands Hommes; & il n'a eu pour ennemis & pour détracteurs que ceux qui le sont de tous les noms célèbres, de toutes les réputations éclatantes. La Postérité semble rester encore indécise entre l'opinion de deux siècles, & c'est à vous, MESSIEURS, qu'il appartenoit de dicter ses arrêts, de fixer la place de FONTENELLE entre toutes les renommées littéraires. En lui décernant un Eloge public, c'est sans doute un jugement que vous avez demandé; mais être jugé en votre nom dans cette Assemblée solennelle, c'est déjà un honneur qui n'a pu être accordé qu'à un Ecrivain du premier ordre: ainsi, chez un Peuple fameux dans l'antiquité par ses lois & par ses usages, la cendre seule des Rois étoit soumise à ce Tribunal suprême qui accordoit ou refusoit les honneurs du mausolée. Dans ces lieux, pleins du nom & de l'autorité de Racine & de Boileau, en louant FONTENELLE, je croirai parler toujours en leur présence; mais c'est par mon courage à dire la vérité, que je leur témoignerai sur-tout mon respect. Heureux sans doute le Panégyriste d'un homme célèbre, qui, ne voyant aucune tache dans le talent qu'il va louer, peut se livrer tout entier au sentiment si doux de l'admiration

& de la reconnoissance; qui, retraçant une gloire chère à tous les cœurs, respectée des goûts les plus divers, réveille facilement des impressions gravées dans toutes les ames, & voit la sensibilité d'une Nation entière prête à suppléer à tout ce qui peut manquer à son éloquence ! Heureux encore celui qui, voyant, dans un esprit supérieur, des fautes que la haine & l'envie ont exagérées, que l'esprit de secte & l'amitié ont voulu dissimuler, s'avance au milieu des enthousiastes & des détracteurs, pour faire avec candeur & avec vérité le partage de ce qu'on lui doit d'estime & de reproche, le blâme quelquefois sans ménagement, pour acquérir le droit de le louer sans réserve! Je m'attacherai sur-tout, dans cet Eloge, à tracer ce tableau, unique dans notre Littérature, d'un Ecrivain qui, au moment où tous les Arts sont parvenus à la perfection, séduit souvent le goût par ses défauts, l'étonne & le blesse quelquefois par ses beautés même, échappe toujours, par son extrême originalité, au jugement de toutes les règles connues, & n'a pu être apprécié que par de nouveaux principes & un nouveau siècle de lumières. Sa vie, dans la morale, paroîtra une espèce de phénomène, comme ses Ecrits dans la Littérature : il étonnera le Philosophe par le caractère de ses vertus, comme

l'homme de goût par celui de ses Ouvrages. Quels que soient les sentimens & les opinions de ceux qui écouteront le Panégyriste de FONTENELLE, il n'est personne qui ne doive s'intéresser à son Eloge : la prévention qui méconnoît son mérite, & celle qui l'exagère, doivent être également attentives ; car si la gloire est le trésor le plus précieux dont disposent les Nations, si elle fait naître les talens qu'elle récompense, il est de l'intérêt de tous les hommes qu'elle soit dispensée avec équité.

LORSQU'APRÈS des études, pendant lesquelles il avoit vaincu, dans le concours d'une Académie, les Maîtres dont il recevoit les leçons au Collége, FONTENELLE parut dans la Littérature ; la France étoit à cette époque où brilloit de tout son éclat ce siècle de Louis XIV, le plus beau siècle des Arts & du Génie. Des esprits supérieurs s'étoient emparés de tous les genres, & en étoient devenus les modèles : la Scène tragique, dont Corneille, par l'élévation de son ame, avoit fait l'école de la grandeur & de l'héroïsme, étoit devenue, sous Racine, le tableau des passions les plus touchantes du cœur humain : Molière, embrassant seul toute l'étendue de la Comédie de caractère, dont il étoit le créateur, peignoit les mœurs nobles

avec des traits sublimes, & les mœurs du peuple avec une gaieté également inimitable. Un nouveau Théâtre s'étoit élevé, où tous les Arts réunis prêtoient leurs beautés & leurs illusions à l'Art Dramatique, où l'on réalisoit aux yeux toutes ces merveilles de la Fable, que l'antiquité n'avoit osé présenter qu'à l'imagination : la Langue, maniée à la fois par les plus beaux Génies dans tous les genres de Poésie & d'Eloquence, s'étoit parée de toutes les couleurs de la Nature, avoit reçu tous les mouvemens des passions, & déployoit toutes ces richesses dans les formes les plus élégantes. Du milieu de tous ces chef-d'œuvres des Arts, qui, en peignant l'homme & la Nature, apprenoient à les connoître, commençoit déjà à sortir une Philosophie ennemie des abstractions & des systêmes, fondée, comme les talens de l'imagination, sur l'observation & l'expérience de nos sentimens : déjà l'on prévoyoit le moment où les Sciences alloient prendre quelque chose de l'éclat des Beaux Arts, où la gloire du Philosophe seroit aussi brillante & aussi répandue que celle de l'Orateur & du Poëte.

Ce tableau de tant de succès, ce bruit de tant de renommées pouvoit accabler d'admiration l'imagination même qu'il auroit enflammée pour la gloire : l'ambition la plus hardie, en

s'élançant sur les traces de ces grands Hommes, sembloit devoir se renfermer dans un genre: FONTENELLE contemple tous ces talens; &, sans s'enthousiasmer pour aucun, il forme le projet de les réunir tous. Il n'est aveuglé, ni par les illusions de la jeunesse, qu'il ne connut jamais, ni par celles de l'orgueil, si étrangères à son caractère: cette confiance, qui paroît si présomptueuse, est fondée uniquement sur l'opinion que la Philosophie lui donne des forces de l'esprit humain. Les hommes ordinaires sont trompés par les bornes de leurs idées; les erreurs de FONTENELLE devoient naître de l'étendue de son esprit: promenant tour à tour sa pensée sur les productions des Arts & sur les découvertes des Sciences, il ne voit dans les Sciences les plus diverses, & dans les genres de Littérature les plus opposés, que des Ouvrages de l'esprit appliqué différemment à différens objets; & il se dissimule ou n'apperçoit point qu'aucun des Beaux Arts ne doit son origine, comme les Sciences, à l'entendement qui observe, qui analyse, qui compare; que, loin d'être l'ouvrage de la réflexion, ils sont nés des passions mêmes qu'ils doivent peindre, & dans ces émotions de l'ame qui enlèvent ou suspendent la faculté de réfléchir. Une imagination ardente, élevée, est frappée des grands spectacles de la Nature ou

de la Société; elle a vu des Athlètes ou des Héros couronnés par la victoire; des campagnes fécondes, inondées par la lave d'un volcan; elle retrace en désordre ce qui l'a émue avec violence, & son enthousiasme a créé l'Ode, sans savoir même qu'elle créât quelque chose: c'est la douleur qui poussa les premiers gémissemens de l'Elégie, qui la fit errer autour des urnes & des tombeaux. Les Sciences les plus diverses, l'Astronomie, qui suit la marche des mondes dans les cieux; la Chimie, qui va chercher les métaux dans les entrailles de la terre, s'avancent dans leurs progrès, appuyées sur la même méthode; les genres de Poésie, qui semblent se toucher de plus près, doivent leurs caractères essentiels & distinctifs à un genre particulier de sensibilité, qui presque toujours exclut tous les autres. De là l'extrême difficulté de réunir plusieurs talens de l'imagination; & la loi, imposée presque toujours aux plus grands Génies même, de renfermer leur gloire dans un seul, sous peine de la voir humiliée dans les autres: de là, dans tous les siècles & chez toutes les Nations, le petit nombre d'hommes capables d'exceller dans des Ouvrages tels que le Poëme Epique & la Tragédie, qui, par la variété des effets que demande leur étendue, exigent toutes les espèces de passion & de sensibilité. S'il s'est

rencontré un homme qui tour à tour s'est essayé dans tous les talens de l'imagination, sans se trouver étranger dans aucun, en se montrant supérieur dans un grand nombre, cet homme a été le plus étonnant phénomène de la Nature ; ce n'est pas en lui donnant un esprit universel, qu'elle a pu opérer ce prodige, mais en le douant, pour ainsi dire, d'une ame universelle.

Fontenelle, dont l'esprit sage conçoit une ambition si hardie, donnera un exemple mémorable de la vérité qu'il a méconnue ; on le voit, dans ses Ecrits, approcher par degré de la perfection, à mesure que les genres & les objets qu'il traite exigent moins de sensibilité & plus de réflexion ; ne mériter aucun éloge comme Poëte, joindre à des paradoxes qui ne sont qu'ingénieux, des vues neuves & profondes, en écrivant sur la Poétique, sur la Morale & sur l'Histoire ; & ne montrer enfin toute l'étendue, toute la justesse & tous les caractères de son esprit, que lorsque, sortant de lui-même où il rencontre toujours des bornes dans les bornes de ses passions, il cherche sa gloire dans l'étude de la Nature, qui n'a point de limites, & qui est tout entière sous ses yeux. Mais ses erreurs mêmes nous instruisent, sans humilier sa mémoire : en s'égarant dans des travaux auxquels il n'est point appelé, on le voit remplacer les

beautés qui leur sont propres ; par des beautés qui leur sont étrangères, & couvrir le défaut de talent par des prodiges d'esprit, plus rares peut-être que le talent même. Sous ce point de vue, plusieurs de ses Ouvrages, dont on ne pouvoit parler comme de modèles de goût, offrent un tableau intéressant & utile pour le goût même ; & l'esprit tout entier de FONTENELLE peut entrer dans son Eloge.

Je ne suivrai ses travaux littéraires que dans les genres où il a obtenu quelque gloire, quoique cette gloire n'ait pas été durable : je laisse sur les Lettres trop fameuses du Chevalier Dhe***, dont il ne s'avoua jamais l'Auteur dans le temps même de leur succès, le voile qu'il faut toujours laisser tomber sur les fautes de la jeunesse des grands Hommes ; j'oublie même ses Pièces fugitives, genre où FONTENELLE a dû souvent réussir, parce qu'il exige bien plus d'esprit que de poésie, ou qu'il n'éxige que ce degré de poésie auquel l'esprit peut s'élever : mais je trouve encore sur la Scène lyrique le souvenir des applaudissemens que FONTENELLE y a obtenus ; &, surpris d'y rencontrer quelque chose de sa gloire, je m'arrête, pour le considérer un moment sur ce Théâtre de féerie & de merveilles.

Boileau, Racine, la Fontaine, les Ecrivains

du même ſiècle, que la Nature a doués de l'imagination la plus audacieuſe & la plus brillante, ne peuvent ſe prêter aux invraiſemblances & aux prodiges de ce Spectacle. Le merveilleux qu'il étale, étonne & bleſſe ces Génies ſi amoureux de toutes les hardieſſes de la Poéſie; & FONTENELLE, cet eſprit philoſophique, dont aucun preſtige ne peut égarer un inſtant la raiſon, entreprend de traiter ces fictions qui ſemblent avoir été créées par le Génie poétique en délire: il n'a pas connu les illuſions de la Nature, & il veut reproduire celles de la Mythologie. Au choix toujours heureux des ſujets, à ſon adreſſe à manier tous les reſſorts du merveilleux, à les diſpoſer dans des plans dont l'imagination la plus hardie ſemble avoir deſſiné l'ordonnance; ne croiroit-on pas même qu'il eſt fait pour habiter au milieu de ces féeries & de ces enchantemens? Nul n'a mieux connu la poétique de l'Opéra; l'art de dégager la Fable de toutes les préparations, de tous les développemens, pour former le tiſſu du Drame lyrique des momens les plus intéreſſans de l'action; l'art de placer les danſes & les fêtes dans les repos néceſſaires de l'action, ou de les faire ſervir à la marche de l'action même; de ſe ſervir du merveilleux des faits, pour faire n'aître continuellement le merveilleux du Spectacle; de dérober les invrai-

semblances du genre à la raison ; en enchantant continuellement les sens par les prodiges des tableaux. Faut-il donc reconnoître l'Auteur de Psiché, de Thétis & Pelée pour le rival de l'Auteur d'Atys & d'Armide ? L'art de FONTENELLE est-il parvenu à effacer la différence que la Nature avoit mise entre son ame & l'ame de Quinault, si sensible & si tendre ? Ah ! sans doute un tel prodige est au-dessus de tous les efforts de l'Art. Un esprit supérieur, qui a beaucoup étudié le Théâtre, peut élever la machine du Poëte ; lui seul peut parler sa Langue, & c'est à sa Langue que le Poëte fait reconnoître sa mission. Voyez Quinault, lorsque son génie n'est point soumis aux ordres du Musicien ; les merveilles & les enchantemens qu'il étale sur la Scène, semblent toujours produits par le charme de ses paroles. Les ombres sortent des enfers, parce que la voix du vrai Magicien, du Poëte, les a frappeés dans la nuit éternelle : les Dieux ne peuvent rester dans l'Olympe, quand ses vers se font entendre sur la terre. FONTENELLE a beau faire parler les Démons & les Dieux, les Déesses & les Furies, sa Langue est toujours celle d'un homme ; ni dans les cieux, ni dans les enfers il n'est Poëte : ses vers, toujours foibles & ingénieux, ne prennent jamais la couleur des tableaux qu'il met sur la Scène. Les rochers marchent, les

palais s'élèvent ; & on n'entend point de lyre. Mais combien la séduction d'un esprit aimable & supérieur est près de ressembler quelquefois à celle du talent le plus naturel ! Le Public crut retrouver dans les Opéra de FONTENELLE le talent de l'Auteur d'Atys & d'Armide : la Mothe, qui a obtenu depuis des succès mérités sur le même Théâtre, crut long-temps que Psiché étoit un Ouvrage de Quinault ; Voltaire admira toujours Thétis & Pelée, comme un bel Opéra ; Quinault lui-même, qui se crut égalé dans cet Ouvrage, désigna FONTENELLE comme son successeur : celui qui possédoit tous les talens du genre, fut séduit comme les autres par l'esprit de FONTENELLE ; & l'Enchanteur y fut trompé lui-même.

Des régions enchantées de la Mythologie, cet esprit si fin, si ingénieux, descend dans les hameaux : après avoir essayé de parler la Langue des Dieux, il veut parler celle des Bergers, peut-être plus difficile encore, parce qu'il est plus aisé à l'esprit de ressembler à l'imagination qui s'élance hors de la Nature pour y chercher des beautés idéales, qu'à celle qui, sans rien ajouter, sans rien ôter aux objets qui l'ont émue, les rend avec toute la vérité & tout le charme de la Nature. FONTENELLE cherche la gloire de ce genre, qui, né dans l'enfance de la Poésie, & peut-être des

Sociétés, en conserve encore tous les caractères, & tire toutes ses beautés des sentimens les plus naïfs, des images les plus champêtres; FONTENELLE devient le rival de Théocrite & de Virgile. Virgile & Théocrite! Quels noms pour tous ceux qui aiment la campagne, la Poésie & les Anciens! Despréaux a dit que c'étoient les Grâces qui avoient dicté les vers de Théocrite; c'est du moins la Nature dans les pays où elle avoit le plus de beautés & le plus de grâces: c'est elle qui avoit placé ce Génie aimable sous ce beau ciel de la Sicile, sur cette terre féconde, qui, prodiguant ses richesses à un travail facile, laissoit aux hommes simples qui la cultivoient, le loisir de sentir les besoins du cœur & les goûts de l'imagination; où le repos & la félicité de la vie champêtre n'étoient point une chimère; où les combats du chant & de la flûte, les amours & les talens des bergers n'étoient point une fiction; où, sur les bords enchantés de l'Aréthuse, dans les champs fertiles de l'Enna, la Nature, par-tout prodigue, n'offroit que des tableaux que le goût auroit choisis où l'Etna, élevant sa cime & ses volcans, au milieu de ces images si fraîches & si riantes, les embellissoit encore par le contraste de ses effrayans phénomènes, & répandoit sur tout le tableau de cette île, je ne sais quoi de merveilleux, qui devoit en faire le séjour des

Muses, & pouvoit mériter à l'Etna même la gloire d'être, avec le Parnasse, le mont sacré des Arts & du Génie. Né dans cette île si poétique pour ainsi dire, au milieu de ces hommes qui, dans la rusticité même de leur état, n'avoient reçu que des sensations sublimes ou gracieuses, Théocrite n'avoit pas vu un objet qui ne fût une image heureuse pour ses vers; il n'avoit pas entendu un sentiment qui n'eût la naïveté ou le charme de l'Idylle: aussi jamais ne découvre-t-on chez lui aucune trace de cette attention nécessaire pour écarter les objets & les sentimens peu agréables, mais qui réveille l'idée des défauts même qu'elle évite, & laisse voir l'empreinte toujours un peu dure de la réflexion sur des vers qui devroient être, comme les fleurs, des productions spontanées de la Nature. Il ne paroît rien choisir, & l'on trouve une grâce infinie à tout ce qu'il rencontre: il ne veut point ennoblir de sa poésie le langage de ses Bergers, mais répandre sur ses vers la simplicité touchante de leur langage; & de là sans doute cette naïveté si supérieure à toutes les richesses de l'élégance, qui fait tant aimer l'Ecrivain même qu'on oublie quelquefois d'admirer, qui fit invoquer à Virgile le nom de Théocrite, comme la Muse de la Sicile & celle de l'Eglogue; à Virgile, qui sembloit avoir si peu besoin d'invoquer autre chose

que

que ſon génie ; ce génie ſi facile, quoique très-ſcrupuleux ; dont le goût n'eſt plus ſévère, que parce qu'il eſt plus délicat ; qui, en faiſant un choix dans les images que lui offrent les champs fortunés qu'il habite, ne paroît pas chercher celles qui feront le plus d'honneur à ſes vers, mais celles qui touchent & attendriſſent davantage ſon cœur ; qui a autant d'abandon & de magnificence, que s'il ne faiſoit aucun ſacrifice ; qui, avec la plus grande réſerve dans les détails, prodigue les images dans les deſcriptions, les varie à l'infini dans les comparaiſons, les répand avec abondance dans les figures d'expreſſion, & fond, dans le tiſſu du ſtyle le plus ſage, les couleurs les plus brillantes & les plus riches de la Nature ; qui, lors même que ſon génie s'élève au-deſſus de l'Eglogue, & chante les loix de l'Univers ou la naiſſance d'un Maître du Monde, émeut, attendrit par la grâce ſeule de ſes vers, par leur molleſſe ; qui, n'ayant jamais écrit que dans la perfection de ſon talent, ſemble cependant avoir répandu plus particulièrement ſur ſes Eglogues la fleur naiſſante de ſon imagination, les ſoupirs de ſes amours, & les accens de ſa jeuneſſe.

Combien, s'il eût ſenti vivement la Poéſie, FONTENELLE, qui avoit une Nature moins belle & moins aimable ſous les yeux, ſe feroit félicité

de pouvoir ſuivre de tels modèles ; de trouver dans leurs vers tous ces tréſors d'images & de ſenſations exquiſes, recueillis ſous les plus beaux cieux par les plus heureux Génies ! Mais FONTENELLE les eſtime, & ne ſait pas les adorer. Ses principes ſe joignent encore aux défauts de ſon organiſation, pour l'égarer loin de ces divins modèles. Pour embellir ſes Bergers, il leur donne des ſentimens très-délicats, des idées très-ingénieuſes ; &, pour les rendre naturels, il bannit de leur langage, & ces images dont la beauté lui paroît un luxe de Poéſie, & cette harmonie du vers, dont l'art ſavant lui paroît au-deſſus des perſonnages de l'Eglogue : & il oublie que les talens ſont bien plus naturels aux hommes, que des idées ingénieuſes & des ſentimens délicats ; que des Bergers peuvent être Muſiciens & Poëtes long-temps avant que d'être hommes d'eſprit ; que je ne reconnoîtrai point la Poéſie bucolique, ſi elle ne me fait point entendre les doux ſons de la flûte paſtorale : & il oublie que, pour me faire croire au bonheur de ſes Bergers & à leur délicateſſe, il doit ſur-tout me les faire voir au milieu d'une campagne féconde & riante ; qu'eux-mêmes s'embelliſſent des images dont le Poëte les environne. Il ne ſe dit point que, comme on ne voit jamais mieux la Nature que dans les lieux où elle étale davantage ſes tréſors & ſes beautés,

la Poésie bucolique, qui doit l'imiter de si près ; n'est aussi jamais plus naturelle, que lorsqu'elle se montre le plus parée de toutes les beautés de la campagne ; qu'ici le luxe même est simplicité ; que c'est-là sur-tout le secret de la Poésie de Virgile, si naïve avec tant d'éclat, qui s'orne de tant d'élégance avec des richesses toujours champêtres. Et combien ces belles couleurs, ces images du Poëte étoient plus propres à cacher l'esprit des Bergers de FONTENELLE, que la simplicité de ce langage nu, qui le laisse à découvert, & peut paroître elle-même une affectation de plus ! car la Poésie a ce double privilége, d'ennoblir, de relever les détails les plus communs de la Nature, & de donner du naturel aux idées dont la finesse est trop près de la recherche. Aussi FONTENELLE, en s'éloignant de Virgile & de Théocrite, parut-il s'éloigner de la Nature elle-même ; & s'il est vrai, comme ses admirateurs l'on répété souvent, qu'il a pu faire dix Eglogues sans emprunter un seul vers, un seul trait à Théocrite & à Virgile, il a pu les faire aussi sans y répandre une seule description, un seul tableau de la campagne. Ces images, toujours si agréables ou si touchantes, les fleurs & les ruisseaux, les bois & leurs ombrages, les soins des troupeaux, & les biens qu'ils donnent à l'homme ; tous ces objets qu'on ne se lasse pas

plus de rêvoir dans les vers que dans les champs; vers lesquels l'imagination des vrais Poëtes se retourne si souvent dans les sujets même qui les en éloignent, qu'Homère & le Tasse retracent au milieu des combats & du carnage, & Lucrece au milieu des systêmes abstraits d'une fausse Philosophie; FONTENELLE les bannit de la Poésie pastorale, il les exclut du tableau même des champs.

Et l'amour même qu'il a peint dans ses Bergers, ce sentiment auquel FONTENELLE veut sur-tout qu'on reconnoisse ses Eglogues pour des Pastorales, ressemble-t-il davantage à l'amour tel qu'on imagine qu'il peut être dans les hameaux & dans les bocages? Sont-ce des Bergers, sont-ce même des Amans, ces hommes qui paroissent bien plus occupés à étudier l'amour qu'à le sentir, dont le cœur n'a pas un mouvement qu'ils ne démêlent avec une extrême sagacité; qui distinguent les nuances les plus legères de tous leurs sentimens, & les séparent avec précision; qui découvrent dans leurs passions des circonstances que l'observateur calme & tranquille des passions des autres pourroit laisser échapper? Leurs sentimens sont des vues sur le cœur humain; & ce qui n'est vrai que comme un résultat philosophique, ils le donnent souvent comme l'expression de l'amour qu'il contredit. Ah! sans doute, dans les Bergers

de Théocrite & de Virgile, l'amour parle un langage bien différent! Là, il ne se connoît point; il ne se définit point lui-même, mais il montre tous ses mouvemens dans les mouvemens du discours; il fait entendre tous ses accens dans les accens passionnés de la Poésie. N'entend-on point en effet ses douleurs les plus plaintives, ses prières les plus ardentes dans cette Eglogue de Virgile, où un Berger, tandis que la Nature entière repose accablée sous le poids des chaleurs, erre à travers les campagnes, sans chercher même l'objet qu'il adore; &, dans des discours remplis de tout le désordre de sa passion, lui adresse, comme s'il étoit présent, des supplications qui ne sont écoutées que des forêts & des montagnes? Quel tableau que celui de Gallus succombant sous les maux de l'amour, entouré de troupeaux attentifs à sa douleur, interrogé tour à tour par tous les Bergers & par tous les Dieux des champs, montrant, avant qu'il ait dit un mot, la Nature entière émue & troublée de sa passion; & quand il sort de ce silence, ne prononçant pas un vers qui ne soit digne des grands mouvemens que l'amour & la douleur d'un Berger ont excités dans les cieux & sur la terre! Mais le talent de faire parler ainsi les passions n'appartient point à une connoissance réflechie de leurs effets; le Poëte doit porter dans son sein un génie qui y allume

un instant la passion même qu'il veut peindre ; & ce génie manquoit à FONTENELLE.

Mais combien un esprit supérieur est fécond dans ses ressources & dans ses moyens de plaire ! Qui auroit cru que, privé de tous les talens & presque de tous les sentimens que l'Eglogue exige, FONTENELLE cependant devoit faire des Eglogues qui sont des Ouvrages charmans ? Oui, ces Eglogues doivent plaire infiniment à tous ceux qui, dans les arts de l'esprit, consultent plus encore leurs plaisirs que leurs principes ; & il me semble que j'ai assez acquis le droit de le dire. Que l'estime & l'éloge sont bornés parmi nous ! Tous nos modèles de perfection, nous les formons d'un petit nombre d'idées, & tout ce qui ne s'y rapporte pas, nous le proscrivons ! Que les Anciens, dont le goût avoit bien le droit d'être aussi difficile que le notre, étendoient bien davantage l'admiration & la louange ! A combien de genres opposés d'éloquence Cicéron donne des éloges ! que de qualités il met parmi celles des Orateurs illustres, où nous n'aurions vu que des défauts à censurer ! Lorsqu'on a si peu de penchant à l'estime & à l'indulgence, ah ! sans doute il faut craindre que la sévérité ne soit souvent une injustice. Comment se défend-on d'estimer, d'admirer même dans les Eglogues de FONTENELLE, l'invention toujours heureuse des sujets, le dessin toujours

ingénieux & ſimple de l'action? Quelle charmante idée que celle de l'Eglogue où une jeune Bergere, qui brave l'amour dans l'âge qu'on doit lui consacrer, s'approche, ſans être vue, du lieu où deux Amans ſe croient ſéparés de l'Univers, veut être témoin de leur jeux, pour en rire, recueillir leurs entretiens, pour s'en moquer, & bientôt émue de leurs plus innocens badinages, attendrie de leurs diſcours, ſort de ces lieux le cœur rempli du beſoin de ce bonheur dont elle a vu l'image! Combien de fois on a rappelé l'Eglogue où une autre Bergère, en donnant, ſans s'en douter, des aſſurances du plus tendre amour, revient ſans ceſſe avec tant de grâce à ce refrain, *Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dangereux!* Veut-il peindre l'amour tel qu'il eſt dans une ame timide & modeſte, qui n'oſe croire au bonheur d'être aimé? il conduit un Berger aux pieds d'une ſtatue de l'Amour, élevée, non dans un Temple, mais dans un bocage: le Berger, dans une prière, raconte au Dieu les rigueurs dont il gémit, & dans ce récit, chaque rigueur eſt un témoignage d'amour. Le Dieu ſourit de tant d'erreur & de tant d'innocence; & le Berger, que ce ſourire devroit raſſurer, craint encore que ce ne ſoit un ris moqueur. Quel tableau charmant! A-t-on jamais mieux peint l'amour avec la timidité que ſi ſouvent il inſpire?

Et ce qui est plus surprenant, les détails mêmes tirent de ces vues si fines, de ces apperçus ingénieux qui leur ôtent le naturel & la naïveté de l'Eglogue, je ne sais quel agrément qui plaît, qu'on aime encore. Rousseau, qui ne pouvoit faire aucune grâce à des vers dépouillés de couleur & d'harmonie, a dit que FONTENELLE avoit transporté la Ville dans les champs, que ses Pasteurs étoient des Bergers de Versailles : & ce mot a fait fortune ; il a été souvent répété, mais toujours avec bien peu de vérité, ce me semble. Non, sans doute, ces Bergers, si délicats & si fins dans leurs sentimens, si modestes & si timides dans leurs désirs, heureux de si peu de chose en amour, n'ont pas été copiés sur les Amans de nos Villes ; il est permis de croire qu'on trouveroit moins encore dans les Cours que dans les champs, les modèles de ces amours si peu exigeans & si fidèles. Peut-être n'ont-ils pu avoir qu'un seul modèle parmi tous les hommes, & c'étoit FONTENELLE lui-même. Lui seul, éprouvant cette passion de l'amour sans violence & sans trouble, s'étoit plu à l'embellir dans son cœur de tout ce qu'il avoit pu observer ou imaginer de plus généreux dans ses sacrifices, de plus réservé dans ses vœux, de plus innocent dans ses artifices : & cette manière de la sentir est du moins excellente pour en remarquer tous les effets, pour

en écrire l'hiſtoire avec fidélité. Auſſi que de traits nouveaux & preſque imperceptibles il a découvert dans l'amour! que de délicateſſes qu'on ne lui connoiſſoit pas! que de ruſes aimables, ignorées de ceux mêmes qui les emploient! que de plaiſirs que les ames paſſionnées laiſſent perdre dans la foule ou dans les tranſports de leurs jouiſſances! Théocrite & Virgile font ſentir encore à tous les cœurs ces impreſſions univerſelles dont on a gardé le ſouvenir: FONTENELLE rappelle des faits qu'on avoit oubliés, des ſenſations qu'on n'avoit jamais démêlées, & qu'on s'étonne d'avoir eues; & il eſt des momens où les ames les plus ſenſibles, fatiguées de leurs paſſions, en aiment mieux l'hiſtoire, qui les fait réfléchir avec intérêt, que le tableau énergique, qui les remue & les agite encore; & alors FONTENELLE, dont les ſentimens mêmes ſont des apperçus profonds, qui peint les paſſions, mais à l'eſprit, leur donne un plaiſir mêlé, pour ainſi dire, de ſenſibilité & de réflexion; & alors l'homme de goût, le Poëte même, malgré ſa répugnance à parcourir des vers dépouillés de poéſie, lit ces Eglogues avec un intérêt qui étonne ſon goût, & oublie que celui qui donne tant de plaiſir à ſon eſprit, bleſſe quelquefois ſes organes. Et il faut bien que ces Eglogues aient un mérite & un charme indeſtructible, puiſque, malgré l'eſpèce de

ſcandale qu'elles excitèrent à leur naiſſance parmi les dépoſitaires du goût & des Principes des Anciens; malgré le *Paſtor Fido* & l'Aminte, où parmi un grand nombre de défauts on trouve pourtant, & ces belles images conſacrées à la Poéſie champêtre par les Chantres de Sicile & de Mantoue, & pluſieurs beaux morceaux de paſſion ou de volupté, & cette molleſſe de ſtyle que le talent ſeul peut donner aux autres Langues, & qui ſemble propre à la Langue Toſcane; malgré ſur-tout les chef-d'œuvres nombreux de ce Poëte qui de nos jours a fait refleurir l'Idylle aux pieds des Alpes avec toute la fraîcheur de la Poéſie naiſſante & toute l'innocence du premier âge, qui, au lieu de ne faire parler qu'une ſeule paſſion, a peint les ſentimens & les vertus de tous les âges de la vie, nous montre toujours l'enfance & l'adoleſcence, comme on ſe repréſente l'homme ſortant des mains du Créateur, & la vieilleſſe chargée de vertus qui la ramenent dans ſon ſein; puiſque malgré tous ces objets de comparaiſon, qui éclairent ſi bien tous les défauts de FONTENELLE, ſes Eglogues pourtant ne ſont pas encore éclipſées: on les critique encore, & cela même prouve qu'on ne les oublie pas; on les eſtime peu, on les aime plus qu'on ne le dit communément. Peut-être FONTENELLE, peut-être cet eſprit auſſi modeſte & indulgent, que piquant & fin, nous

pardonneroit-il le peu de gloire que nous leur accordons, en faveur du plaisir qu'elles nous ont fait; peut-être souriroit-il, mais sans malignité, en nous voyant établir une si grande distinction entre notre goût & nos plaisirs.

Sans cesse, en parcourant les Ouvrages de FONTENELLE, on passe de surprise en surprise; sans cesse on voit, avec un sentiment mêlé de regret & d'admiration, cet esprit que ses goûts & ses talens naturels ne portent & ne fixent dans aucun genre, choisir, pour lutter contre eux, les Ecrivains qui ont le plus mis dans les genres qu'ils ont créés ou étendus, ce goût exquis & sûr, cette perfection ou cette verve qu'on ne porte guère que dans ceux auxquels la Nature nous entraîne. Nous l'avons vu dans l'Opéra se mettre à côté de Quinault, dont l'ame & l'imagination toutes pleines des enchantemens de la Mythologie, ne pouvoient se répandre que dans les prodiges de la Scene lyrique; dans l'Eglogue, à côté de Virgile & de Théocrite, dont le génie sembloit être né de leur amour même pour les champs & pour la Nature. Il voit dans la Langue Grecque un des Ecrivains les plus originaux de toute l'antiquité, & un de ceux qui, malgré la différence des mœurs & des goûts, doit le plus plaire aux siecles modernes; qui, paroissant après tous ceux qui avoient illustré la Grèce & l'Ita-

lie ; se créa encore un genre, parce que la tournure singuliere de son esprit auroit été trop étrangere dans tous les autres ; qui, plein de philosophie à la fois & de verve, voyant la vérité persécutée sur la terre, se retrancha, pour ainsi dire, dans les enfers, pour la dire avec plus d'audace, & fit parler les morts, pour révéler tous les secrets cachés dans le cœur des vivans ; qui porta la gaieté d'un talent comique dans le séjour des ombres, & choisit pour les personnages ridicules de ses tableaux, cette foule de Dieux, de Philosophes, de Législateurs & de Héros devant lesquels les Peuples & l'Histoire étoient à genoux. Et avec quelle originalité encore Lucien a exécuté cette idée qui suffiroit seule à sa gloire ! Comme on est surpris de trouver au milieu de cette antiquité si imposante, un esprit qui se joue de tout ce qu'elle a produit de plus sublime ; qui ne croit ni au mépris de la mort, parmi tant de dévouemens qu'on encense, ni au mépris des richesses, parmi tant de pauvretés renommées, ni au dédain de la gloire, parmi tant de Sages & tant de Philosophes ! Sa pensée rapide vole sur tous les objets de l'admiration des siècles, pour en effacer la grandeur : ni les Héros sur leur char de triomphe, ni les Dieux revêtus & couverts des traits sublimes dont les a peints Homère, ne sont à l'abri de

son rire ; & les traits mordans de sa satire ne paroissent jamais partir d'un cœur envieux, mais d'un esprit perçant, qui voit toutes les foiblesses de la Nature, à travers toutes les déclarations sociales ; & à cet esprit léger & malin, auquel rien ne peut en imposer, qui sembleroit n'appartenir qu'à une ame froide, sur laquelle l'admiration n'auroit point de prise, il joint une imagination sensible, qui se frappe de tout vivement, qui lutte souvent avec succès contre les plus grands Peintres & les plus grands Poëtes; peint les objets dont il se rit, avec des couleurs brillanlantes & magnifiques, & en trace des tableaux sur lesquels d'autres que lui pourroient les admirer. Lucien se présente avec tous ces traits de son talent & de sa gloire aux yeux de FONTENELLE; mais si c'est pour FONTENELLE une raison de dédier ses Dialogues des Morts à Lucien, ce n'en est pas une pour n'en point faire. Lucien semble même un instant lui communiquer quelque chose de sa verve ; on le croiroit du moins à la vigueur & à l'étendue qu'on apperçoit dans le dessein général des Dialogues de FONTENELLE.

Il a vu que les siècles écoulés depuis Lucien ont porté dans les enfers de nouvelles générations, de nouveaux cultes, de nouvelles mœurs, de nouvelles opinions ; il a vu les enfers agran-

dis en quelque ſorte, & il veut tranſporter dans ſon ſujet toutes ces richeſſes de la mort : ſes Dialogues, diſpoſés de manière à amener ſucceſſivement des perſonnages de tous les âges de l'Hiſtoire, à faire entretenir les Anciens avec les Anciens, les Anciens avec les Modernes, puis les Modernes avec les Modernes, & les Modernes avec les Anciens, préſentent dans leur ſuite un tableau vaſte, où l'œil ſe promene dans les enfers ſur toutes les générations qui ont paſſé ſur la terre : idée heureuſe & forte, que l'imagination même ſemble avoir conçue pour amener dans de ſimples Dialogues les pinceaux de l'Hiſtoire & les formes les plus animées du Drame. Mais c'eſt ici qu'il faut reconnoître les loix de la Nature dans la formation des talens, & l'impuiſſance des eſprits les plus étendus, pour acquérir les dons qu'elle leur a refuſés. Dans ſes Eglogues, FONTENELLE eſt tranſporté par ſes ſujets au milieu du tableau des champs, & il ne tranſporte dans ſes vers aucune image de la campagne & de la vie paſtorale ; dans ſes Dialogues des Morts, il ſe place, pour ainſi dire, au milieu de tous les ſiècles, & ne trace aucun tableau hiſtorique : il perd cette occaſion de mettre toutes les vérités recueillies par l'expérience du genre humain, au milieu même du ſpectacle des évènemens qui en ont été la ſource & qui en ſont la preuve. Tant de

personnâges illustres ont perdu presque tous les souvenirs de leur vie ; les lieux & les âges où ils ont vécu sont presque effacés de leur mémoire ; jamais leurs entretiens ne reçoivent ni l'empreinte ni la couleur de leur caractère & de leur siècle : tant de caractères si divers, tant de siècles si différens ont la même couleur, ou plutôt n'en ont aucune ; & ces prétendus Dialogues sont des dissertations ingénieuses, où les deux interlocuteurs ont toujours également & l'esprit & le style de FONTENELLE. Il cherche un autre intérêt, en établissant toujours un contraste étudié entre les états & les caractères de ses personnages, en confondant tout dans ses Dialogues comme dans les enfers ; en mettant en scène Alexandre avec Phriné, Scarron avec Senèque, Descartes avec un Factieux Russe ; & cette confusion, espèce de couleur locale dans la peinture des enfers, est une idée ingénieuse d'où sortent les plus grands défauts & le plus grand mérite de ses Dialogues. Je ne puis avoir aucun plaisir, sans doute, à entendre Phriné comparant ses conquêtes à celles d'Alexandre, lorsque ce rapprochement forcé ne produit aucune lumière nouvelle ; je souffre beaucoup à voir le beau caractère de Brutus dégradé, lorsque FONTENELLE le met en scène avec Faustine, uniquement pour faire avouer au vengeur de la liberté Romaine, qu'il

est plus difficile de soumettre les femmes à leurs maris, que les citoyens aux Loix ; je permets bien au Moraliste qui fouille dans les replis du cœur humain, de rabaisser quelquefois un grand nom, d'imprimer quelques taches sur ces images que je révère ; mais il doit songer que je perds un sentiment cher à mon cœur, & que c'est un malheur dont il ne peut me dédommager que par quelque vérité nouvelle & importante.

Mais ces mêmes contrastes, dont la recherche est toujours condamnable, ont quelquefois des effets très-piquans, qu'il est difficile au bon goût de ne pas applaudir ; & lorsqu'entre Anacréon & Aristote, entre Sénèque & Scarron, qui disputent sur la vraie sagesse & le véritable stoïcisme, c'est Anacréon qui est le vrai Sage, c'est Scarron qui est le véritable Stoïque ; lorsque ce badinage philosophique est fondé sur des raisons que la Philosophie la plus grave ne réfuteroit pas aisément ; on peut sourire de voir des Sages si renommés, embarrassés par un Poëte qui n'a fait que des chansons voluptueuses, & par un homme qui n'a fait que des vers burlesques : lorsqu'enfin Paracelse, qui a épuisé un esprit plein de force & de sagacité à écrire des extravagances sur la nature des génies, est rapproché de Molière, qui a mérité une si grande gloire en écrivant sur les sottises des hommes ; lorsq'Apicius,

mis

mis en ſcène avec Galilée, le prie d'inventer quelques nouvelles jouiſſances pour le ſens du goût, parce que le Philoſophe a étendu le ſens de la vue par le téleſcope; ces rapprochemens ſi inattendus, qui font naître des idées ſi nouvelles, ne ſont pas ſeulement des artifices d'une compoſition ingénieuſe, mais le coup-d'œil d'un eſprit vaſte, qui ſaiſit des rapports & des vérités aux plus grandes diſtances. Avec ces contraſtes, FONTENELLE a toujours l'air de vouloir établir un paradoxe, & ce paradoxe, qui attire votre attention par ſa ſingularité ou par ſa bizarrerie, vous conduit preſque toujours à une vérité intéreſſante. Ainſi, dans les Dialogues d'Eraſtrate & de Démétrius de Phalère, de Raimond Lulle & d'Artémiſe, on croit d'abord qu'il veut faire l'apologie de l'incendiaire du Temple d'Ephèſe; il ſemble chercher des rapports forcés entre le grand œuvre & la fidélité conjugale; & ces deux morceaux ſont terminés par des apperçus de la plus haute Philoſophie, par des vérités morales, qui, préſentées depuis par la Poëſie & par l'Eloquence, ont été miſes au rang des découvertes de notre ſiècle. D'autres prennent tous les dehors de la ſageſſe, & ne ſont que des Sophiſtes: FONTENELLE prend tous les dehors du ſophiſme, & découvre enſuite un Sage. Il ſe joue de la raiſon humaine, l'ébranle & la fait chanceler ſur ſes

maximes les plus inconteſtables, l'arrache quelques inſtans de tous ſes fondemens, non pour la renverſer, mais pour la faire ſortir d'un repos où elle devient ſtérile, pour la porter plus loin, & lui donner de plus ſolides appuis. S'il n'a point comme Lucien, comme la Bruyère qui paroît avoir bien plus imité Lucien que Théophraſte, le talent de peindre les ridicules en action, de tranſporter le langage des hommes, leurs geſtes & leur phiſionomie même dans ſon dialogue; on eſt quelquefois tenté de croire que ce défaut même de talent tient à la ſupériorité de ſon eſprit qui, ſans s'arrêter à tracer ce tableau extérieur de vices & d'inconſéquences, pénetre au travers, pour en voir toutes les cauſes, d'une vue générale, dans la nature du cœur & de l'eſprit humain : il y a vu tout ce que peut être l'homme; & quand il le trouve enſuite vicieux, ridicule, il n'en eſt point ſurpris, il n'eſt point tenté d'en rire; il penſe, comme il fait dire à Parmeniſque, *que les hommes ſont faits pour être ridicules, qu'ils le ſont, & que cela n'eſt pas étonnant.*

Quel mélange incroyable de défaut de talent & de ſagacité d'eſprit, d'étendue & de profondeur! & combien ce prodige, unique dans l'hiſtoire de la Littérature ancienne & moderne, paroîtra plus ſurprenant encore, ſi, reportant une

vue générale sur toutes ces productions purement littéraires de FONTENELLE, nous voyons les mêmes qualités & les mêmes défauts dominer constamment dans des genres si divers : par-tout des desseins conçus sur des vues neuves & ingénieuses, des plans tracés avec une intelligence supérieure, & nulle part, dans les détails, cette chaleur d'imagination, ces impressions de l'ame, sans lesquelles on n'est appelé ni à la Poésie ni à l'Eloquence ; par-tout cet esprit original, qui, voyant tout autrement que les autres, est très-propre à étendre la sphère de nos idées ; nulle part cet esprit naturel, nécessaire pour saisir & pour rendre les sentimens universels, qui sont sur-tout les objets des Beaux Arts ; toujours une analyse fine des passions, à la place de leur vrai langage, l'explication des causes, au lieu de la peinture des effets, & des lumières quand on attend des émotions. Aucun de ces secrets du style oratoire ou poétique, qui peignent les images & les sentimens par le son & par la mesure ; mais toujours, dans sa prose & dans ses vers, cette netteté, ornement des pensés profondes ; cette clarté, qui donne de la grâce à ce qui alloit fatiguer notre intelligence. En un mot, sous quelques dehors qu'il se déguise, soit qu'il s'entoure des illusions de la Scène lyrique, soit qu'il se cache sous le masque comique de Lucien, soit qu'il veuille se

dérober ſous la ſimplicité ingénue de l'Eglogue ; le goût, qu'on ne trompe pas long-temps, & l'analyſe, qui dévoile tout, découvrent le Philoſophe caché ſous tant de formes différentes. C'eſt à regret, je le ſens, que le Panégyriſte d'un homme célèbre lui refuſe ce génie des Beaux Arts, dont l'éclat & la gloire ſubjuguent l'imagination des Peuples, comme la gloire des Conquérans, dont l'éloge eſt ſi favorable à la chaleur & aux mouvemens de l'éloquence : mais en cherchant inutilement ce génie dans les Ouvrages de FONTENELLE, j'ai trouvé par-tout à ſa place l'eſprit philoſophique, peut-être plus néceſſaire encore au bonheur des hommes, qui eſt peut-être aux talens de l'imagination, ce que l'art de régner avec ſageſſe eſt à l'art d'étendre un Empire par des conquêtes ; ce que le génie de Titus & de Marc Aurèle eſt au génie d'Alexandre & de Gengiskan. M'eſt-il permis de me livrer à quelques regrets au moment de peindre cette Philoſophie que FONTENELLE préféra toujours à tout, même alors qu'il cherchoit la célébrité plus éclatante des Beaux Arts, cette Philoſophie qui a rendu ſa vie ſi heureuſe, & ſa réputation immortelle ?

C'eſt elle qui lui dicte les *Réflexions ſur la Poétique*, où il y a ſans doute quelques erreurs de goût, où il s'occupe plus de l'art d'attacher

& de suspendre la curiosité de l'esprit aux fils d'une intrigue adroitement tissue, que des moyens d'ouvrir dans nos ames, par la terreur & par la pitié, la source de ces larmes que nous aimons tant à répandre; où, parmi des vues très-générales, on voit trop le dessein d'élever Corneille au-dessus de Racine; dessein qui paroît avoir influé sur ses principes mêmes, & lui a fait préférer pour la Tragédie les sujets nobles aux sujets touchans, *Nicomède* à *Bérénice;* où les passions mêmes, dont il fait une analyse si profonde & si neuve, sont considérées sous des points de vue plus propres à la Comédie qu'à la Scène tragique; mais qui sont pourtant le premier Ouvrage où l'on ait cherché les règles du Théâtre, non dans les exemples de deux ou trois Poëtes, mais dans les sources même où pense le Génie tragique, dans la nature du cœur & de l'esprit humain; qui semblent quelquefois soumettre à la sagacité & à la logique de l'esprit, les mystères du talent & les créations du Génie; qui enfin, malgré les justes reproches qu'on peut leur faire, sont peut être autant au-dessus de la Poétique d'Aristote, que l'art de Corneille & de Racine est au-dessus de celui de Sophocle & d'Euripide: c'est cette Philosophie qui lui dicte le morceau sur le Bonheur, l'Ouvrage le plus original de FONTENELLE,

parce que c'eſt celui où il a laiſſé échapper le plus de ſecrets de ſon cœur & de ſon caractère; où il a donné, pour ainſi dire, la Poétique de ſon bonheur, comme dans ſa Poétique il a tiré toutes les règles de ſa manière de jouir des Beaux Arts, d'être heureux par leurs impreſſions: c'eſt cette Philoſophie qui lui a fait écrire l'*Hiſtoire des Oracles* & l'*Eſſai ſur l'origine des Fables*, où l'on apprend à connoître tout l'eſprit humain dans l'Hiſtoire de quelques-unes de ſes erreurs, où FONTENELLE analyſe l'entendement des Peuples, comme Locke a analyſé l'entendement de l'homme: c'eſt elle enfin, c'eſt cette Philoſophie qui le conduit & qui le fixe au milieu de toutes les Scienees dont il doit étendre la gloire avec la ſienne, où il doit faire une révolution ſi utile au monde.

Mais FONTENELLE, en rendant la gloire des ſciences populaire, l'a expoſée à l'envie; une voix ennemie s'élève du milieu de ces Sciences mêmes, auxquelles il a rendu tant de ſervices: le Génie de l'invention, dit-elle, a manqué à FONTENELLE dans les Sciences, comme le talent créateur dans les Beaux Arts; il ne s'eſt pas plus approché du génie de Deſcartes & de Newton, que de celui de Corneille & de Racine. Ici, ſes bornes & ſon impuiſſance ſont même plus ſenſibles; dans les Sciences naturelles, les

pas de l'esprit inventeur, tracés, pour ainsi dire, sur la terre & dans les cieux, où il a fait ses découvertes, sont des faits que toute la Nature atteste contre l'ignorance & contre l'envie : mais la terre ne montre aucun phénomène expliqué par FONTENELLE, & les cieux ne racontent aucune de ses découvertes. Il eut le mérite de défendre toujours le *calcul de l'infini*, pas immense que la Géométrie semble avoir fait au delà des bornes de l'esprit humain, que la foule des Géomètres n'osoit suivre, & que Huyghens lui-même n'employa presque jamais, quoiqu'il sût l'admirer. Mais son Ouvrage sur l'*infini*, monument de la plus audacieuse Métaphysique, prouva seulement que l'habitude de ce calcul manquoit à FONTENELLE ; & en étonnant la Géométrie, ne fit rien pour ses progrès. Le Savant doit lui faire des reproches plus graves encore ; FONTENELLE fut le dernier défenseur de la chimère des tourbillons, & les dernières forces de son esprit furent employées à combattre l'*attraction*, la loi la plus universelle, connue jusqu'à présent dans la Nature.

Ce n'est pas sans doute au moment d'apprécier dans FONTENELLE ce mérite du Savant, qui se calcule & se mesure, pour ainsi dire, comme l'étendue & les grandeurs de l'Univers, que son Panégyriste voudra atténuer la vérité qui

le condamne, ou exagérer celle qui l'honore. Mais dans ces reproches, que je n'ai pas voulu affoiblir, la vérité même a servi aux injustices de la haine & de l'envie. Qu'on se transporte en effet aux époques où FONTENELLE cultivoit les Sciences; qu'on se rappelle que, dans sa jeunesse, il a vu régner encore dans les Ecoles les qualités occultes de la Physique ancienne; que, dans son âge mûr, il a été témoin de la résistance qu'opposoient presque tous les esprits à cette philosophie de Descartes, qui expliquoit tous les phénoménes de la Nature par les qualités sensibles de la matière, par son étendue, son impénétrabilité, son mouvement; & que c'est dans sa vieillesse qu'il entend parler d'une autre propriété de la matière, qui se dérobe presque à tous les sens, comme les qualités occultes; qui ne suit aucune règle connue ou générale dans tout ce qui est à la portée de nos regards, dont les lois ne se laissent appercevoir & calculer que dans les espaces immenses qui séparent les mondes; qui, dans ce nom d'attraction qu'on lui a donné, montre encore les apparences des plus grands rapports avec les *sympathies* des Anciens, qu'on venoit enfin de bannir de la Physique : peut-être alors on sera moins surpris que FONTENELLE, que cet esprit si sage ait craint de voir reparoître les chimères de l'anti-

quité; soutenues du génie de Newton, & des erreurs vieillies, reproduites avec les plus belles découvertes du siècle. Ce mot d'attraction est en effet presque la seule chose des créations du Philosophe Anglois que FONTENELLE ait combattue: loin de s'opposer aux sublimes découvertes du *Livre des Principes* & de la Théorie des couleurs, il a été un des premiers à les faire connoître à la France, à les célébrer comme une nouvelle lumière répandue sur la Nature & sur le genre humain: & pour louer le génie de Newton, FONTENELLE a pris une fois le ton de l'enthousiasme & de l'éloquence. S'il n'a point immortalisé son nom par des recherches du même genre, s'il n'a découvert ni un nouveau ciel, comme Galilée, ni de nouvelles lois de l'Univers, comme Newton & Képler, sa gloire est d'avoir porté dans les Sciences un talent qui manquoit à ceux mêmes qui possédoient le génie des découvertes; c'est une création d'un autre genre; & il en a donné le premier exemple.

Toutes ces connoissances rassemblées par tant de soins & de travaux, les fruits des méditations de tant de siècles, il les voit perdues pour les Peuples, qui ne peuvent rien comprendre des merveilles que quelques esprits invisibles, pour ainsi dire, opèrent au milieu

d'eux ; il voit les lois de l'Univers expliquées dans un langage myſtérieux, auſſi cachées dans les Sciences que dans le ſein même de la Nature ; & l'eſprit humain humilié par la gloire de quelques grands Hommes qu'il doit admirer ſans les entendre. Au lieu de conſumer une longue vie à ajouter deux ou trois découvertes à une Science, FONTENELLE veut, en quelque ſorte, découvrir toutes les Sciences à tous les hommes ; elles doivent tous leurs progrès à de nouvelles méthodes, qui ſont des Langues nouvelles : pour les répandre dans le monde, ce qui eſt une autre eſpèce de progrès, il leur fait parler la Langue du monde même ; il leur en donne la clarté, & les orne encore quelquefois de la Langue des Beaux-Arts. Tandis que la foule des Savans travaille péniblement à lever les voiles de la Nature, d'une main légère il lève les voiles des Sciences ; & la multitude, éclairée en un inſtant des lumières ramaſſées par une longue ſuite de générations, croit voir rouler pour la première fois ſur ſa tête les cieux dont il lui décrit les lois & les mouvemens.

Avec quel bonheur, ou plutôt avec quelle connoiſſance de l'eſprit humain, pour eſſayer d'abord les Sciences ſur l'imagination, il a choiſi ce ſujet *des Mondes*, le ſeul tableau peut-être

de la Nature qui attire également le regard du vulgaire & du Philosophe, le plus beau spectacle pour les yeux, & la science la plus sublime pour la pensée; qui, sur les bords de l'Euphrate, transforma de simples bergers en Astronomes, & fit connoître à l'homme les astres semés dans les cieux avant les plantes & les fleurs répandues sur la terre! Avec quelle adresse infinie, avec quelles grâces piquantes il retient sur une Science la curiosité qu'il a appelée sur un tableau! Un goût sévère, je le sais, a dû blâmer quelques-unes de ces galanteries ingénieuses, quelques-unes de ces plaisanteries que se permet, que se commande même un Philosophe qui n'oublie jamais qu'il parle de planètes à une femme aimable. Mais que de traits heureux dans ces badinages! Quel Art, de faire servir la plaisanterie même au raisonnement! de faire d'une objection philosophique un bon mot, & d'une solution savante un compliment plein de grâce! Ce mérite, qui a dû être le plus remarqué, est peut-être cependant le moindre du Livre charmant *des Mondes*. La grande difficulté, en traitant de l'Astronomie, vient de ce que le témoignage des sens contredit la vérité, & qu'il faut voir, par un effort de raisonnement, le contraire de ce qu'on voit par ses yeux. FONTENELLE détruit cette espèce

d'oppofition ; il peint le vrai fyftême du monde à l'imagination, qui eft auffi une efpèce de fens; & l'efprit, exempt de tout travail, de tout effort d'attention, fuit les fphères dans leur cours, comme fi tous leurs mouvemens s'exécutoient devant l'organe de la vue : ce n'eft plus une Science que vous apprenez, vous affiftez à un fpectacle. Mais la vérité dans FONTENELLE, ne perd rien de fa force, pour être devenue en quelque forte poétique. On a pu faire fur le fyftême de Newton vingt vers admirables pour tout le monde, mais qui ne feront comprendre Newton qu'à ceux qui le connoiffent déjà parfaitement. FONTENELLE prouve à l'efprit ce qu'il montre aux fens, & fes tableaux font encore des démonftrations; c'eft le prodige de fon art. Nul ne l'a eu avant lui; perfonne depuis ne l'a poffédé au même degré. Tantôt il faifit des rapports fenfibles & frappans de l'ordre des cieux, avec les images les plus familières à nos regards; & les cieux, pour ainfi dire, femblent abaiffés devant lui; tantôt, par des conjectures hardies, mais fondées fur l'analogie la plus exacte, fur cette analogie, qui eft à l'efprit ce que le télefcope eft à l'œil, il fe tranfporte de planète en planète, de monde en monde; & l'on croit parcourir toutes les fphères à la fuite du Génie qui dirige leur courfe dans l'efpace :

cet esprit, qui manque de fécondité & de chaleur en peignant nos passions, dont il apperçoit trop la misère, s'enflamme & se passionne devant la magnificence de la Nature, & devient créateur comme elle. Les mondes & les soleils semblent se multiplier avec ses idées: ces sphères, dont les bornes ne sont nulle part, qui accabloient l'imagination puissante de Pascal, ne font que réjouir la sienne. On diroit, & il le dit lui-même, qu'il a besoin de l'infini, pour être à l'aise dans l'Univers. Il devine les plans sur lesquels la Nature a créé ces globes, dont la pensée seule a découvert l'existence: on assiste au lever de leurs soleils, on voit les jeux divers des lunes ou des anneaux lumineux qui éclairent leurs nuits: mais, bien différent des Auteurs de ces vains & orgueilleux systêmes qui n'agrandissent la pensée qu'en égarant la raison, au milieu de ce vol audacieux de l'esprit, il mesure avec précision le degré de probabilité ou de certitude de chacune de ses vues; en s'étendant aux immensités de la création, il fait toucher à chaque instant aux bornes de la raison humaine; quelquefois il se joue lui-même de ses grandes conceptions, & en faisant semblant de les traiter comme des fictions agréables, il les établit sur de plus solides appuis, il les agrandit encore. La Folie de Cyrano de Bergerac, présentée

d'abord en riant, comme un jeu d'imagination propre à égayer les vérités ſavantes qu'il enſeigne; eſt fondée, avant qu'on y ait rien vu de ſérieux, ſur les probabilités de la plus haute Philoſophie, & finit par être une de ces idées où l'eſprit de l'homme s'eſt le plus approché des deſſeins du Créateur; il peuple d'habitans ces mondes muets, qui rouloient en ſilence au-deſſus de nos têtes. Les Galilée, les Caſſini, les Halley ont étendu la création de la matière, FONTENELLE agrandit la création des êtres vivans & ſenſibles.

Etonnés & charmés de s'entendre, les gens du monde & les Savans veulent toujours avoir FONTENELLE pour interprète. Placé dans l'Académie des Sciences, dont il eſt Secrétaire, au milieu des connoiſſances humaines, toutes attendent de lui ce qu'il a déjà fait avec tant de ſuccès pour l'Aſtronomie. Prêt à élever le plus beau monument aux découvertes qu'elles vont faire; il conſidère un moment les travaux des ſiècles paſſés, & montre à l'ignorance, qui, pour ſe diſpenſer de rougir, les accuſe d'être inutiles au bonheur des hommes, comment toutes les vérités ſont utiles au genre humain; les unes au moment de leur découverte, comme les aſtres de Galilée, qui ont guidé les vaiſſeaux ſur nos mers auſſi-tôt qu'ils ont été apperçus autour de Jupiter; les autres, pluſieurs ſiècles après, comme

l'aimant, qui ne fut qu'un jeu pour l'antiquité; & qui a ouvert toutes les routes de l'Océan aux Modernes ; quelques-unes par elles mêmes ; d'autres seulement par leur réunion; toutes ensemble en prêtant leurs lumières à l'instinct des Arts mécaniques, en donnant, pour tous les genres, des méthodes plus sûres à l'esprit humain, en faisant de la raison universelle l'un des Arts qu'elles ont perfectionnés. Cette Préface de l'Histoire de l'Académie, qui n'a qu'un petit nombre de pages, a mérité d'être mise au rang des Ouvrages du siècle : c'est le coup-d'œil le plus ferme & le plus vaste qu'on ait jeté sur les connoissances humaines depuis Bacon, & avant la Préface de l'Encyclopédie. FONTENELLE assiste ensuite pendant quarante ans aux travaux des plus beaux Génies de l'Europe; il en écrit l'Histoire. Cet empire universel des Sciences n'est pas plus vaste que son esprit. Il passe des calculs de l'Algèbre aux fleurs de la Botanique, découvre la route des comètes avec le grand Cassini, & trace avec Vauban les remparts de la France. On croiroit que chaque Science est celle à la quelle il consacre particulièrement ses veilles, s'il ne montroit pas dans chacune les lumières qui sont répandues dans toutes. Les vérités ensevelies dans les longueurs & dans les obscurités du langage mystérieux des Sciences, deviennent brillantes de précision &

de clarté dans son ſtyle. Ce n'eſt que du moment qu'il les exprime, qu'elles paroiſſent exiſter, & c'eſt ſon ſtyle en effet qui les crée pour tous les eſprits. Le Savant, dont il eſt l'interprète, frappé de cette lumière, ne ſait plus que c'eſt de lui qu'elle eſt partie : il entend mieux FONTENELLE qu'il ne s'entendoit lui-même. Ce témoignage lui a été rendu plus d'une fois par les Savans eux-mêmes; en donnant plus de clarté à leurs idées, il rend leur eſprit plus fécond; car une vérité bien expoſée fait naître preſque néceſſairement d'autres vérités, & c'eſt en cela que l'eſprit lumineux ſe rapproche ſi fort de l'eſprit créateur.

Les Sciences, qui, dans l'Académie même, forment des Empires ſéparés, communiquent enſemble dans ſon Hiſtoire. Il les unit par les vérités qui lui ſont communes, par ces principes généraux qui ſont des lumières également élevées ſur toutes, parce qu'ils appartiennent à la nature de l'eſprit humain. A celles qui ne ſont que de naître, ou à qui il a manqué de grands Hommes, il prête les vues que pluſieurs ſiècles & pluſieurs beaux Génies ont répandues ſur d'autres. Là, chaque Science voit les loix que l'eſprit humain ſuit dans toutes les Sciences, comment on y interroge la Nature, comment on y force la vérité à laiſſer tomber ſes voiles. Mais de combien de vues il les enrichit toutes,

toutes, qu'il ne doit qu'à lui-même, à cette sagacité prodigieuse qui devine ce qui est, dans ce qui doit être! Que de fois le Chimiste dans ses fourneaux, le Naturaliste dans la profondeur des mines, & le Physicien dans la nue, ont vérifié ce qu'il avoit vu sans sortir de son cabinet! Le Savant actif étoit presque sûr de faire une découverte en suivant une de ses conjectures. A mesure qu'on parcourt cette Histoire de l'Académie, le moins connu & le plus beau de ses Ouvrages, malgré le ton familier du style, qui semble dispenser du respect & arrêter l'admiration, malgré son attention à écarter de lui toute idée de grandeur, l'opinion qu'on avoit de FONTENELLE s'agrandit dans l'imagination; on finit par le prendre pour le Génie universel des Sciences, dont les Savans répandus sur le globle sont les envoyés & les ministres; qui reçoit à ses pieds leurs recherches & leurs systêmes, pour les marquer du sceau de l'erreur ou de la vérité, pour leur dispenser à eux-mêmes la portion de gloire & de reconnoissance que leur doit le genre humain.

Ce tableau si riche & si vaste, mais où l'on ne voit encore que des recherches, des pensées & des découvertes, il l'anime, & le rend plus intéressant en y répandant les hommes qui ont produit tant de merveilles : il place

leur éloge au milieu même de l'Histoire de leurs pensées ; il fait connoître les Savans presque aussi ignorés que les Sciences, & peint à un monde bien plus curieux d'observer les caracteres des hommes que les loix de l'Univers, ces hommes dont les caractères sont si nouveaux dans l'histoire du cœur humain. Dans ces Eloges, le Panégyriste n'anonce jamais qu'il va parler des bienfaiteurs des Peuples, jamais le ton élevé de l'éloquence ne prépare l'imagination à de grandes scènes: FONTENELLE retrace avec la tranquillité de l'Histoire, des idées & des faits : mais quel spectacle magnifique l'imagination découvre en rassemblant ces faits énoncés avec tant de modestie ! Les Etats défendus par des remparts nouveaux, les mers couvertes de vaisseaux qui leur étoient inconnus, les principes de la guerre & de la force des Empires, changés ainsi à la fois sur la terre& sur les eaux; l'Océan & la Méditerranée, sondés dans toute leur profondeur, & les écueils où se brisoient les Navigateurs, marqués avec assez de précision pour servir de pierre numéraire à leur route ; les sources cachées dans les flancs des rochers, jaillissant de tous côtés à l'aspect de quelques hommes, entrant avec eux au bruit des acclamations d'un Peuple immense, dans des cités qui n'avoient jamais été arrosées que par les torrens du ciel ; tous les Royaumes

traversés par des canaux, par ces fleuves dont l'homme est en quelque sorte le Dieu, dont il tient l'urne qu'il penche, qu'il relève, qu'il détourne à son gré, suivant que l'Agriculture & le Commerce lui demandent de retirer les eaux, ou de les laisser couler; les ateliers, les manufactures, les villes, les campagnes, couvertes, d'un bout de l'Europe à l'autre, de machines nouvelles, que l'homme semble avoir animées de son intelligence, qui exécutent avec régularité & promptitude tous les travaux qu'il leur commande, & sont, pour ainsi dire, des esclaves créés par son génie; les végétaux de tout l'Univers, rassemblés dans quelques jardins, où on leur a préparé la température de tous les climats; nos champs ombragés d'arbres, enrichis de fruits & de fleurs que la Nature n'y avoit point semés; l'Art qui veille sur nos jours, changé chez toutes les Nations, & la vie des cent millions d'hommes qui peuplent l'Europe, confiée à de nouveaux principes, à de nouveaux instrumens, à de nouveaux remèdes; ces Cités immenses, où se rassemble & se presse le genre humain avec tous ses besoins & toutes ses passions, entretenus dans le repos, dans l'harmonie & dans l'abondance par un ordre nouveau, dont les ressorts cachés agissent en silence, comme ceux du monde physique; un nouvel Empire

s'élevant du milieu des glaces & des forêts du Nord, décoré, au jour même de sa naissance, de tous les Arts, de toutes les lumières que le Génie & les siècles ont perfectionnés sous les plus beaux climats; le Globe enfin où l'homme demeure, l'homme lui-même, sa force, son intelligence, ses besoins, ses plaisirs, tout est changé d'un bout du monde à l'autre; une cinquantaine d'hommes, en moins d'un demi-siècle, ont fait ces changemens : jamais on ne prouva mieux que la plus grande de toutes les puissances, c'est la pensée, jamais on ne fit mieux sentir combien cette puissance est bienfaisante.

Et combien FONTENELLE, auquel on a tant reproché de ne rien aimer, paroît aimer ces bienfaiteurs du genre humain! sous combien de formes différentes il les représente pour attirer sur eux la curiosité, le respect & l'amour! Il sait combien on se plaît dans le monde à les trouver extraordinaires, à remarquer ce qu'il y a d'étrange, c'est-à-dire, d'étranger au monde dans leurs manières, dans leur langage; il n'a garde de combattre ce penchant avec l'autorité de la raison; il le flatte plutôt; & l'on diroit que le Panégyriste des Savans se rend le complice de l'ignorance : il les peint souvent comme elle aime à les voir; privés de ces grâces de la politesse, de ces formes que la Société donne & qu'elle exige; abandonnés de

leur Génie en entrant dans le monde, & faisant sourire de leur simplicité, la vanité qui auroit été gênée de leur renommée : quelquefois au contraire, portant leurs systêmes & leurs démonstrations au milieu d'un cercle ou d'un souper; plus persuadés par la raison que par les sens; voyant ce qu'ils croient, comme les autres croient ce qu'ils voient ; parlant avec attendrissement d'une vérité abstraite, & d'une plante avec amour; sans cesse il les fait toucher au ridicule, mais avec tant d'art, avec une mesure si juste & si délicate, que le Lecteur, qui s'en amuse, sent toujours croître pour eux son estime & sa reconnoissance; il nous fait respecter ceux dont il nous fait rire. Ce doit être un talent bien rare, & les Eloges de FONTENELLE en offrent mille exemples. Et comme ensuite, sans élever presque davantage son style, il élève ses idées & celles de son Lecteur! sous quels traits sublimes il peint ces Sages dont la gloire lui est confiée, dont il est en quelque sorte la renommée! Etrangers au monde par tous les intérêts qui corrompent nos sentimens, & ne tenant aux hommes que par le besoin de leur communiquer les bienfaits de leur génie; livrés à des travaux continuels, sans passion pour la gloire, l'oubliant souvent dans les charmes de l'étude, & lui préférant toujours la vérité, même celle qui élève au dessus d'eux leurs rivaux & leur enne-

mis ; démentant par des exemples très-communs entre eux , l'accusation du détracteur éloquent des Sciences, qui a demandé où étoit le Philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain ; puisant toujours dans l'étude des loix de la Nature ce profond & incorruptible amour de la Patrie, le chef-d'œuvre des loix sociales : renonçant pendant des années entières à des travaux qui faisoient leur renommée & leur félicité, pour rendre un service obscur à un bourg ou à un hameau qui les a vu naître; presque toujours solitaires , timides , pacifiques , & dès que la Patrie a besoin de leurs lumières, traversant l'Océan, courant sur les champs de bataille, & devant des batteries de canon, ou suspendus par la tempête sur l'abyme des mers, coutinuant leurs observations & leurs calculs, comme s'ils n'étoient pas sortis d'un cabinet ou d'un observatoire. En traçant ce beau tableau de vertus, FONTENELLE, qui veut sur-tout le faire servir à honorer les Sciences, fait remarquer à chaque instant qu'il en est l'ouvrage : ces vertus en effet ont un caractère particulier qui les distingue entre toutes celles qui ont le plus honoré le cœur humain ; ce n'est ni le zèle ardent ou affectueux des vertus religieuses, ni la générosité des ames tendres, ni le dévouement magnanime des ames républicaines; c'est la connoissance de

l'ordre ; & je ne sais qu'elle habitude de vérité & de justesse, qui, dans ces hommes dévoués à l'étude, a passé de toutes leurs idées dans tous leurs sentimens. La Nature, qu'ils contemplent sans cesse, semble avoir imprimé dans leur ame son ordre & sa bienfaisance. Comme elle, ils tendent sans cesse à l'harmonie générale, mais d'un mouvement égal & presque insensible, sans s'arrêter, sans se précipiter jamais ; comme la Nature qui organise avec le même soin, des systêmes de monde & un insecte, ils remplissent avec la même attention les devoirs les plus sacrés, & ceux que nous jugeons de peu d'importance ; le même principe fait braver mille fois la mort à Renau, & détourne les pas du vertueux Billette de la partie d'un pont que tous les passans usent sous leurs pieds. Ce mélange d'une singularité piquante & d'une vertu sublime, que FONTENELLE fait ressortir à chaque instant, attache à leur vie & à leur caractère ceux mêmes qui seroient indifférens à leurs connoissances; on se voit transporté dans un monde & parmi des hommes nouveaux; on se plaît à admirer leur génie, parce que leur bonté les rapproche sans cesse de nous ; on fait des vœux pour le succès de leurs recherches & de leurs expériences, comme on en fait, dans la lecture d'un Roman, pour le bonheur d'une passion noble & intéres-

ſante; on ſe plaint de la Nature, lorſqu'elle refuſe de laiſſer tomber ſes voiles devant eux; on la bénit de la félicité qu'elle répand ſur leurs jours; car les obſervateurs du cœur humain ſont preſque toujours triſtes & ſombres, & ceux de la Nature preſque toujours gais & ſereins. La réunion des Eloges hiſtoriques d'un ſi petit nombre d'hommes, eſt peut-être le ſeul tableau que l'Hiſtoire moderne puiſſe oppoſer aux prodiges de l'Hiſtoire ancienne: toutes ces merveilles que la Légiſlation unie aux Beaux Arts opéroit dans l'antiquité ; cet empire qu'elle exerçoit ſur la Nature même, pour la ſoumettre au beſoin des Peuples; ces hommes ſi ſimples & ſi ſublimes, ſi pauvres & ſi heureux; tous ces phénomènes ſont reproduits en partie chez les Modernes par les Sciences; on diroit que les grandes ames & les grands Génies, détournés des hautes fonctions de la Société par la forme de nos Gouvernemens, ont raſſemblé toutes leurs forces ſur la Nature; & que la puiſſance de l'eſprit humain, qui doit toujours ſe montrer quelque part, qui, chez les Anciens, étoit dans les Arts & dans la Légiſlation, a paſſé, chez les Modernes, dans les Sciences.

Ce tableau ſi neuf dans toute l'Hiſtoire moderne, a été tracé dans un ſtyle auſſi neuf dans notre Langue, & même dans toutes les Langues. C'eſt

là, c'eſt ſur-tout dans les Eloges des Savans, qu'on trouve & tous les défauts & tous les charmes de cette manière tant critiquée & tant louée, qui n'auroit pas dû avoir plus d'imitateurs qu'elle n'a eu de modèles, mais qui a pourtant formé une école composée d'Ecrivains diſtingués, & dont un homme d'un eſprit très-philoſophique & d'un goût très-fin, a voulu tirer la théorie de tous les agrémens du langage. On a cru que FONTENELLE ne pouvoit pas écrire autrement; mais on voit ſur-tout que c'eſt ainſi qu'il a voulu écrire: il ne dépendoit pas ſans doute de lui d'être éloquent, car on ne ſe défend pas de l'être, & l'éloquence commence toujours par ſubjuguer celui qui en poſſède le talent. Mais l'art d'émouvoir les paſſions lui paroiſſoit trop contraire à celui d'éclairer l'eſprit, & il eût craint de diſtraire & d'énerver l'attention, en s'occupant trop à flatter les ſens. FONTENELLE veut plaire, mais c'eſt ſur-tout pour faire penſer; & il ſe crée un ſtyle où la penſée tire tous ſes agrémens d'elle-même, où le talent n'eſt que la richeſſe de l'eſprit, où des idées toujours inattendues & toujours piquantes, forment un jeu continuel de contraſtes imprévus, de rapports ſinguliers & nouveaux, qui réveillent toujours l'attention par la ſurpriſe, & dérobent la fatigue de la réflexion par les plaiſirs de la curioſité; il eſt impoſſible que l'idée qui précède

faffe jamais deviner celle qui doit fuivre, & l'on croit toujours faire une découverte ; il en franchit fouvent une foule d'intermédiaires, mais c'eft après s'être affuré que vous pourrez les franchir avec lui : FONTENELLE & Montefquieu ont à cet égard quelques rapports ; mais Montefquieu oublie fouvent fes Lecteurs, qui le perdent fouvent de vue ; fa marche tient à la nature de fon génie : FONTENELLE fonge toujours à fes Lecteurs, qui le fuivent toujours avec facilité ; fa marche tient à une connoiffance profonde de l'efprit humain. Il jette un voile fur les idées très-claires, rend avec une extrême clarté les idées très-profondes, exerce toujours l'attention, ne la fatigue jamais, & furprend également l'efprit, & par ce qu'il lui cache, & par ce qu'il lui dévoile. Il diftribue à fon gré l'ombre & la lumière fur des idées très-philofophiques, & fe fert de ce mélange adroit, l'un des fecrets des Beaux Arts, foit pour flatter le goût, foit pour ne pas trop alarmer les préjugés. L'Orateur veut faire paffer dans toutes les ames l'impreffion qui domine la fienne, il veut que tout le monde fente comme lui : FONTENELLE a un art bien différent. Ce qui doit vous frapper d'étonnement & d'admiration, il le raconte comme une chofe naturelle, & montre une grande furprife de ce qui vous paroîtra fimple & ordinaire ; il met fans ceffe en contrafte votre impreffion &

la fienne, & par cet art, fi oppofé à l'éloquence, fubjugue également votre attention, la fixe également fur fes impreffions & fur fes penfées. On a beaucoup parlé de l'imagination de FONTENELLE; & quoiqu'il en manque abfolument dans fes vers, où les facultés de fon efprit étoient gênées par un inftrument qui n'étoit pas le fien, il en a fouvent dans fa profe, même de celle de l'Orateur & du Poëte, qui rend une fuite de vérités dans une fuite d'images & de tableaux. Ce n'eft pourtant pas celle qui domine dans FONTENELLE: la fienne eft moins de l'imagination, qu'un art profond & ingénieux qui en a pris la reffemblance: Homme du monde & Philofophe, plein de vues fur le cœur humain & fur la Nature, il les réveille à la fois, fait continuellement entre elles un échange d'expreffions, rend les vérités morales avec des mots confacrés à l'Hiftoire Naturelle, tranfporte aux Sciences le langage du monde, & répand fur une idée le reflet, la couleur de l'idée d'un autre ordre, d'un autre monde, pour ainfi dire. C'eft toujours l'ouvrage de la réflexion qui rapproche, qui compare; mais il donne au ftyle l'éclat de l'imagination, & a le double avantage encore & de varier fingulièrement les idées, ce qui eft la vraie beauté du ftyle philofophique, & de développer une foule de vérités dans un petit nombre de phrafes, comme Horace & Virgile

achevent de grands tableaux avec un petit nombre de vers. Quel sera le Censeur assez rigoureux, assez peu indulgent à ses propres plaisirs, pour ne pas faire grâce dans un Ecrivain si philosophe & si piquant, si profond & si agréable, à un peu de recherche de ces agrémens même avec lesquels il nous séduit, à quelques mots précieux qu'il ajoute à des mots charmans; comme une femme, qui a un extrême désir de plaire, ajoute quelquefois à ses grâces naturelles, des manières qui leur ressemblent beaucoup. Tous ces défauts, qui lui ont été reprochés avec tant de dureté (1), appartiennent moins encore sans doute au goût de FONTENELLE, qu'à sa complaisance pour le goût d'une Nation qui aime trop peut-être jusqu'aux abus de l'esprit; & qu'il a toujours traitée un peu pour l'attirer aux Sciences, comme cette femme du Livre des Mondes à qui il donnoit des leçons d'Astronomie; ce n'est-là ni son talent, ni son art; c'est son artifice, ou plutôt la politique de son style, comme le disoit assez plaisamment un de ses ennemis; & c'est en partie avec cette politique qu'il a fait une si grande révolution dans

(1) Ces défauts ont dû sans doute devenir plus sensibles encore depuis qu'on voit les mêmes fonctions de Secrétaire de l'Académie des Sciences, remplies par un Philosophe qui, joignant également le talent de penser & celui d'écrire, a un goût bien plus sain, bien plus irréprochable comme Ecrivain, & un génie bien plus créateur comme Savant.

les Lettres, dans les Sciences & dans le Monde.

C'eſt lui en effet, c'eſt cet Ecrivain modeſte, qui a ſi peu le ton d'un eſprit dominateur, qui, au milieu du ſiècle de Louis XIV, tandis que les Racine, les Boſſuet, les Fénelon entraînent toutes les imaginations par la puiſſance & le charme de l'éloquence, fait déjà prendre un autre mouvement aux eſprits, & prépare, ſans qu'on s'en apperçoive, ce ſiècle de la Philoſophie, où la raiſon doit recouvrer tous ſes droits à l'empire. Deſcartes avoit donné aux Savans une nouvelle méthode pour interroger la Nature; Paſcal avoit montré un grand eſprit philoſophique, juſque dans ces Lettres Provinciales que tout le monde avoit voulu lire; mais les vues de Deſcartes n'éclairoient que les Sciences & les Ecoles, & les talens de Paſcal ſembloient des ſecrets qui ne pouvoient pas plus ſe communiquer que ſon génie. Voltaire & Monteſquieu, nés tous les deux avec des imaginations plus puiſſantes que FONTENELLE, ont imprimé depuis un plus grand mouvement aux ames; FONTENELLE, placé avant eux, avoit fait avant eux une révolution qui a influé même ſur l'Auteur de Mahomet & ſur l'Auteur des Lettres Perſanes : c'eſt lorſque FONTENELLE a eu écrit, que pour la première fois tout un ſiècle a été appelé philoſophique. Alors, pour la première fois, on voit dans les eſprits ce mélange de ſageſſe

& d'audace ; qui rend la raison de chaque homme indépendante de tout l'esprit humain ; refait tous les principes sur une multitude d'observations particulières ; se rend attentif à l'impression précise de chaque objet, pour ne pas la confondre avec une autre impression ; consulte, écoute avec docilité le témoignage des sens, au lieu de leur imposer silence par d'impérieux systêmes ; ne reconnoît pour vrai que ce que l'esprit conçoit nettement, pour beau que ce qui a touché l'ame, & montre souvent le beau spectacle d'un homme qui, seul, sans orgueil, mais avec sécurité, se repose sur des vérités ignorées ou méconnues de tous les siècles. L'exemple de FONTENELLE, de cet esprit si sage qu'on a vu se porter dans tous les genres, souvent avec gloire, toujours avec quelque succès, enhardit l'audace de tous les talens ; aucun ne veut se renfermer dans un seul genre ; on ne veut plus de bornes ; on veut tout voir, juger ou peindre tout ; & lors même que cette ambition égare les talens, l'esprit humain s'en agrandit. Dès qu'il a eu brisé le joug de l'autorité, il veut devenir universel. Ainsi ce Peuple de l'antiquité qui devoit soumettre le monde, dès qu'il eut chassé ses Tyrans, vola à la conquête de l'Univers. Une métaphysique, qui n'a rien de commun avec la Science ténébreuse qui porta ce nom dans les Ecoles, remonte aux

principes des Beaux Arts, veut ſuivre, obſerver & même diriger l'imagination dans ſon vol, veut lui apprendre à créer. Les maximes du goût des Anciens, qui enchaînoient trop ſouvent le Génie qu'elles ne devoient qu'éclairer, attaquées avec ſagacité, défendues avec ſenſibilité, découvrent leur ſource, qui eſt dans le ſein de la Nature; mieux connues, elles exercent un empire plus légitime; elles ne ſont plus d'eſclaves, & le talent ne leur obéit que comme à ſes propres volontés. En reſpectant les règles anciennes, on cherche des beautés neuves: on adore Homère & Virgile; mais on imite la Nature.

Sans doute FONTENELLE, qui ne ſembloit être organiſé que pour penſer, eut trop peu d'amour pour l'harmonie, connut trop peu le charme & le prix de ces images qui tranſportent tous les tableaux de l'Univers dans les vers du Poëte; ſans doute, en obligeant par ſon exemple l'Homme de Lettres à être Philoſophe, le Philoſophe à être Homme de Lettres, il a changé quelques Verſificateurs ſans imagination, quelques Rhéteurs ſans ame, en Métaphyſiciens ſubtils; quelques Phyſiciens & quelque Géomètres, en beaux Eſprits ridicules: mais les inconvéniens de ſon influence doivent être paſſagers, & les avantages durables. Le Génie même eſt ſans pouvoir pour corrompre & pour perfectionner nos organes;

si la Nature m'en a donné de ſenſibles, qu'importe qu'un grand Philoſophe me nie le charme des images & de l'harmonie? J'ouvre Homère ou La Fontaine, le Taſſe ou Milton, & une ſeule ſenſation me préſerve de tous les ſyſtêmes de la Mothe & de FONTENELLE. C'eſt ſur nos idées que s'exerce toute l'influence des hommes ſupérieurs; & quand l'eſprit humain s'arrête trop long-temps dans le même cercle d'objets; quand il y eſt retenu par le talent même ~~qui fait~~ rajeunir ce qui eſt uſé, & prêter des charmes nouveaux à ce qui eſt commun, un eſprit original & créateur fait ſortir les Nations de cette pareſſe de la penſée, & montre à l'imagination même un nouvel Univers à peindre. Se ſouvient-on de quelques ridicules de Maupertuis & d'Algarotti, lorſqu'on lit l'Hiſtoire Naturelle & la Préface de l'Encyclopédie? Ne pardonne-t-on pas aux vers froids & ſecs de la Mothe ſur les découvertes des Sciences, lorſque Voltaire, en vers éclatans d'harmonie & de couleur, analyſe avec Newton les ſources de la lumière? Telle eſt la loi éternelle & inévitable de l'eſprit humain. S'il fait un nouveau pas, quelque temps il chancèle; en changeant de place, tous ſes principes ſemblent ſe renverſer: ainſi que les révolutions les plus heureuſes du monde politique, avant d'accroître la félicité des Empires, font toujours quelques victimes dans leurs ſecouſſes;

touffes ; l'époque des grands progrès dans l'empire des Arts & des Sciences, femble être d'abord un temps de confufion & de défordre ; on prend l'indépendance pour la grandeur ; après avoir violé les règles, on les attaque : & le bon goût, fi délicat dans fes jouiffances, la raifon, fi timide dans fes jugemens, fe croient menacés de la barbarie : bientôt ces émotions, ces mouvemens défordonnés s'appaifent ; la révolution bien établie laiffe voir un ordre plus majeftueux & pourtant plus régulier ; les principes & les loix, enrichis & étendus eux-mêmes, vont fe repofer fur des fondemens plus inébranlables.

L'influence de FONTENELLE s'étend plus heureufement encore fur les Sciences que fur les Lettres. Les Savans, avant lui, prefque inconnus au monde, qui travailloient, pour ainfi dire, à l'infçu de la Renommée, méditent, écrivent fous les yeux de la Gloire ; &, forcés de mettre plus de clarté dans leur ftyle, font éclairés eux-mêmes les premiers de cette lumière plus vive qu'ils répandent fur leurs Ouvrages. Le talent de rendre leurs idées leur en fait découvrir de nouvelles. Les Sciences, devenues agréables, plaifent aux efprits les plus frivoles, & les plus délicats les cultivent comme les Arts de l'imagination ; les femmes mêmes pénètrent dans leur fanctuaire, dès qu'elles y voient les grâces, & y portent la

moitié de l'esprit humain qui en étoit exclue. Des expériences qui ne pouvoient point se faire par des Savans qui n'avoient que du génie, sont faites par des hommes du monde qui ont des richesses & le goût des sciences : & les trésors destinés autrefois au luxe & aux voluptés qui corrompent les Nations, servent souvent à les éclairer. Dans le petit nombre de ceux qui cultivoient les Sciences avant FONTENELLE, un hasard extraordinaire pouvoit seul faire rencontrer des hommes de génie, & les Sciences attendoient leurs progrès des prodiges de la Nature : plus d'un homme de génie aujourd'hui peut sortir aisément de la foule immense qui a suivi les pas de FONTENELLE ; des Nations entières, qui travaillent aux connoissances humaines, leur font faire encore quelques pas, lors même que les grands Hommes manquent ; aucun moment n'est perdu : en jouissant même de la Nature, on l'étudie ; & le globe entier, pour ainsi dire, est devenu un observatoire, d'où on l'épie, d'où on l'interroge sans cesse ; & tous ces effets qui ont changé, qui doivent changer encore l'esprit humain, ont été préparés, accélérés, ou produits par FONTENELLE.

Quel a donc été cet homme dont l'influence sur les Lettres, sur les Sciences, sur les Nations, est si marquée, & dont la gloire cependant semble encore rester indécise ? Qu'est-ce que

FONTENELLE? Eſt-ce un bel Eſprit? eſt-ce un homme de talent? eſt-ce un homme de génie? C'eſt le moment de graver aux pieds de ſa ſtatue le titre de gloire qu'il doit porter dans la Poſtérité. Mais combien tous ces noms, deſtinés à marquer les divers degrés d'élévation des eſprits, à être la récompenſe des hommes ſupérieurs, ſont vagues & incertains eux-mêmes ! Dans le beau ſiècle des Arts, ſous Louis XIV, je vois ce nom de bel Eſprit porté comme un titre de gloire par les Orateurs les plus éloquens, par les Poëtes les plus ſublimes, par les grands Ecrivains de tous les genres, par les Racine, les Molière, les Paſcal, les Fénelon : perdant enſuite quelque choſe de ſon éclat, il eſt décerné encore comme une diſtinction honorable, aux Philoſophes qui joignent le don du ſtyle au don de la penſée : enfin, dégradé de plus en plus par l'envie, il finit par n'être preſque plus qu'une injure ; on ne le donne guère aujourd'hui qu'à ces Ecrivains qui, privés de tous les dons éminens de l'eſprit, manquant également & de profondeur dans la penſée, & de ſenſibilité dans l'imagination, ne pouvant donner aux hommes ni des émotions, ni des lumières nouvelles, diſcourent ſur ce que les autres ont ſenti ou découvert, & croient avoir inventé quelque choſe, lorſqu'ils ont défiguré, par des ornemens,

ce que le Génie a déjà exprimé avec grâce. Sans doute, Messieurs, vous ne reconnoîtrez point sous ces traits injurieux l'homme auquel vous avez décerné un hommage public, cet Ecrivain original & aimable que j'ai essayé de peindre, qui n'est pas sorti sans gloire des genres même qui n'étoient pas les siens ; qui, dans ses vers, où il manque toujours de poésie, a remplacé le charme des images par une multitude de vues neuves & charmantes, a montré le premier à la France le phénomène d'un homme universel dans ses connoissances ; & lors même qu'il lui arrive de s'exprimer comme Voiture, analyse & pense comme Loke. Est-ce donc un homme de talent ? Le goût délicat & sévère, je le sais, est porté à ne reconnoître le talent que dans ces Ecrivains qui ont possédé à un haut degré le mérite propre à quelque genre d'éloquence ou de poésie, qui émeuvent l'ame & frappent l'imagination en parlant à l'esprit, qui font de la Langue, toujours docile à tous leurs vœux, un instrument harmonieux, comme un interprète exact de leurs idées, &, nés avec d'heureux organes, enchantent toujours les organes de ceux qui les écoutent. Mais cet art, que FONTENELLE seul a possédé, de rendre les idées les plus abstraites, sensibles, de donner tant de lumières en exigeant si peu d'attention, d'abréger & de

couvrir de fleurs les routes de toutes les connoiſſances; tous ces dons réunis, qui ont manqué à tant de beaux Eſprits qui n'ignoroient point la Logique, à tant de Philoſophes qui connoiſſoient les grâces, n'étoient-ils pas, comme la Poéſie & l'Eloquence, un talent indépendant du travail & de la réflexion, un préſent de la Nature tranſmis à FONTENELLE dans les ſecrets mêmes de ſon organiſation?

FONTENELLE, enfin, étoit-il un homme de génie? C'eſt le titre du rang ſuprême de l'eſprit, c'eſt le plus beau titre que l'homme puiſſe porter: les Peuples ne l'accordent guère qu'à ceux qui, par des créations impoſantes dans les Sciences ou dans les Arts, entraînent leur ſiècle après eux, en faiſant reconnoître à chaque inſtant à la foule, qu'elle marche ſur leurs traces, en affectant tous les tons de la grandeur & de l'empire. Le Génie eſt un ſouverain que la multitude ne reconnoît qu'à l'éclat qui l'environne. Tous ces dehors impoſans ont manqué à FONTENELLE, & il a mis même une partie de ſon talent à les éviter. Je ne lui donnerai donc point le titre de créateur; mais je dirai: Nul avant lui n'avoit porté ſon eſprit ſur tant d'objets divers, ni tant de vues neuves ſur chacun de ces objets; nul, avant lui, n'a porté, dans la proſe Françoiſe, un ſtyle plus original, plus

neuf; ni dans les Sciences, une Langue plus nouvelle, une méthode plus propre à en étendre les progrès. Il n'a point subjugé les hommes par l'admiration, & je ne lui donnerai point le nom de Grand; mais je dirai: Né dans le siècle des Beaux Arts, il a créé le siècle de la Philosophie; il exerça sur ses contemporains un empire invisible, mais auquel on ne résistoit point, qui a fait marcher toute la France à sa suite, & toute l'Europe à la suite de la France: & après l'avoir peint sous ces traits, qui appartiennent tous au caractère & à l'influence de son esprit, je n'aurai point de regret de n'avoir pas osé dire que FONTENELLE fut un homme de génie.

Cette réserve du Panégyriste de FONTENELLE laisseroit-elle manquer quelque chose à sa gloire? Sa vie entière, une vie qui a embrassé un siècle, se présente à mes regards pour y ajouter de nouveaux titres: la considération qu'il a obtenue par son caractère, a eu autant d'éclat que la réputation de son talent; l'influence de ses conversations dans le monde a été presque aussi étendue & aussi utile que celle de ses Ouvrages: dans le cabinet, le Philosophe étoit Homme du monde; dans la Société, l'Homme du monde étoit Philosophe. Avant lui le talent & le génie n'avoient de rang & de place que

dans la Postérité ; il a occupé & fixé celle qu'ils doivent avoir dans leur siècle : & ce nouveau phénomène appartient encore à sa philosophie. le caractère de FONTENELLE a été, pour ainsi dire, une production de son esprit, comme ses Ouvrages ; son bonheur a été fait par sa raison ; il semble que la Nature, étonnée d'avoir produit un homme assez sage pour être digne de régler lui-même son sort, ait remis dans ses mains le pouvoir de la destinée même, & qu'il a ordonné ses passions & les événemens de sa vie aussi facilement que ses pensées.

La gloire même, ce sentiment qui ne peut souffrir aucune borne, qui, trop grand, trop sublime, en quelque sorte, pour le cœur humain, ne peut y être ni contenu ni modéré ; qui précipite les Héros, les Artistes, les grands Hommes en tout genre, à la célébrité, à travers les haines & les vengeances qu'ils inspirent & qu'ils exercent ; qui a rempli l'Histoire de tous les siècles des plaintes des hommes de génie contre le genre humain, & des accusations du genre humain contre les hommes de génie : cette passion si ardente & si tumultueuse, qui n'immortalise presque jamais que ceux dont elle fait ses victimes ; FONTENELLE la maîtrise dans son ame, & sans la détruire ou l'affoiblir, en dirige à son gré les mouvemens. Le nom de Corneille son oncle, lui a fait voir de bonne

heure la célébrité littéraire dans tout son éclat; la première gloire du siècle étoit dans sa famille. Mais FONTENELLE ne veut pas seulement qu'elle rende son nom immortel, il veut encore qu'elle embellisse sa vie. Elle le fait travailler constamment pendant un siècle, & jamais un seul jour avec excès. Les hommages d'une Nation entière ne peuvent enivrer son ame, & les injustices de la haine ne peuvent l'irriter ou l'abattre. A l'entrée de sa carrière, il est attaqué & repoussé par les Racine, les Boileau, les la Bruyère; par tous ces hommes qui donnoient le ton à la renommée; & quoiqu'il eût pu les combattre avec cette espèce d'avantage qu'a souvent une réputation naissante, contre des réputations qui ont déjà fatigué l'admiration publique; quoique l'ambition même eût pu chercher & entretenir ces inimitiés éclatantes, il se tait: lorsqu'après un demi-siècle de travaux dans presque tous les genres, l'opinion de l'Europe lui érige un trône qui s'élève également sur les Lettres & sur les Sciences; poursuivi par une multitude d'ennemis qui remplissent la France d'Epigrammes, de Satires & de Libelles: ou il ignore leur fureur, ou il cite lui même en riant les traits les plus ingénieux de leur malignité, & ne semble rien tant craindre que de les accabler de la gloire de sa vieillesse. C'est lui dont l'exemple a le premier imposé aux grands Ecri-

vains outragés par la satire, la loi de ce silence, difficile sans doute à garder, mais qui donne tant de dignité à leur caractère, & tant d'autorité à leur morale. Ceux qui ont préféré le plaisir de la vengeance, disent, je le sais, qu'on n'aime la gloire avec cette modération, que lorsqu'on n'est pas né pour elle : mais c'est ainsi que tu l'aimas, ô sage FONTENELLE ! & ta vertu n'a point trompé ton amour pour elle; j'en atteste la solennité même de l'hommage que je te rends en ce jour : ta modération entre aujourd'hui dans l'Eloge même de ta gloire, & la rend à tous les cœurs plus belle & plus touchante.

Une passion bien plus indomptable encore, parce qu'elle dépend moins de l'opinion, & plus de la Nature, parce qu'elle étouffe la réflexion qui pourroit la modérer, ou la force à s'occuper tout entière de ses charmes; l'amour, la galanterie du moins, qui en est l'image, remplit une partie de sa vie, & ne l'égare pas un instant. Le Sage met sa gloire à fuir l'amour; le grand Homme, qui l'a dompté, se croit plus grand encore: FONTENELLE ne trouve point de grandeur à détruire la Nature, & il voit de la sagesse, non à fuir un bonheur que beaucoup de dangers environnent, mais à le séparer de ses dangers. Il se livre aux illusions de ce sentiment, tant qu'elles sont heureuses, & sa raison

les diffipe au moment qu'elles peuvent devenir funeftes. Il fe joue, pour ainfi dire, avec cette paffion terrible : & s'il étoit permis de rappeler encore ces images ingénieufes de la Mythologie, on diroit qu'il ôte à fon gré ou remet fon bandeau à l'Amour; qu'il en éteint ou en rallume à fon gré le flambeau : on le compareroit à ces Génies d'un autre culte de l'orient, qui, vivant au milieu de l'élément du feu, fe réjouiffoient de fon éclat, s'échauffoient de fa chaleur, fans être jamais brûlés & confumés de fa flamme. Et les femmes mêmes, qui favent fi bien qu'une grande paffion eft le feul hommage qui foit digne d'elles, ne furent pas infenfibles à ce fentiment modéré, tant il favoit y répandre d'agrément & de grâces ! Que retranchoit-il en effet de leur empire que le feul pouvoir dont elles n'auroient pas voulu fans doute faire ufage, celui de le rendre malheureux ? Elles furent le principal objet de prefque tous fes Ouvrages; c'eft fur-tout pour leur faire connoître de nouveaux plaifirs, pour mettre les Sciences à leur portée, qu'il les orna de tant de clarté & de charmes. Les Beaux Arts étoient nés pour les peindre, pour les célébrer & pour les attendrir; & ce fut pour les inftruire que FONTENELLE créa cette Philofophie nouvelle qui a fait une fi grande révolution dans les Lettres & dans les

Sciences. Sa vieilleſſe même eſt pleine de mots charmans qu'il a adreſſés aux femmes ; & il en eſt plus aimable, ſans rien perdre du reſpect qu'on doit à ſes vertus, à ſa gloire & à ſon âge. Car la vieilleſſe, qui ſe dégrade & devient ridicule par les goûts & par les prétentions du jeune âge, s'embellit & s'orne ſingulièrement par cette galanterie ingénieuſe, qui n'eſt qu'un intérêt généreux qu'elle prend à des plaiſirs perdus pour elle, ou un ſouvenir heureux qu'on aime à voir ſe prolonger ſur la triſteſſe des derniers jours de la vie.

Une ame telle que la ſienne ne pouvoit ſe livrer tout entière, ne pouvoit s'abandonner qu'à un ſentiment qui n'eût pas d'excès à redouter, ou dont les excès même fuſſent approuvés & applaudis par la raiſon ; elle ſembloit faite particulièrement pour l'amitié ; & peut-être qu'en effet, c'eſt en conſidérant la vie de FONTENELLE, que Voltaire a dit de l'amitié, qu'elle eſt *la paſſion du Sage*. Celle qui l'unit dès l'enfance à Brunel, a rempli de traits & de mots charmans ces recueils où l'on raſſemble tout ce qui s'échappe de plus touchant & de plus ſublime du cœur humain : mais je me plais ſur-tout à remarquer dans le tableau de ſa vie, les ſentimens & les vertus dont l'exemple honore & inſtruit plus particulièrement les Lettres & la Philoſophie. Lamothe & FONTE-

NELLE se rencontrent dans le monde dans l'âge qui n'est plus celui des illusions pour personne, & avec des réputations déjà assez éclatantes pour être rivales; & dès leur première entrevue ils unissent leurs idées, leurs sentimens, leur existence & leur immortalité : ils jouissent pendant près de trente ans de cette douceur infinie attachée à l'union de deux Hommes de Lettres, dont les esprits s'étendent & s'enrichissent l'un par l'autre, qui rassemblent dans les Ecrits de chacun, les lumières & les beautés de deux talens, possèdent chacun deux gloires, & ont chacun deux ames à opposer aux attaques de la haine & de l'envie. Pendant trente ans, ils ont les mêmes ennemis & les mêmes admirateurs; leurs noms paroissent toujours à côté l'un de l'autre dans la satire & dans l'éloge, & la Postérité qui les prononce ensemble, éternise cette union qu'elle respecte.

FONTENELLE porte dans le monde, où il passe constamment une moitié de ses journées, toute l'amabilité de ce caractère sûr & facile, & tous les agrémens, toutes les lumières de son esprit : c'est le seul Ecrivain peut-être dont il ait été vrai de dire qu'il valoit ses Ouvrages. Bien différent de presque tous les hommes supérieurs, dont le génie ne parle que dans la retraite, comme ces Dieux dont les Oracles ne se faisoient entendre que dans les déserts; FONTENELLE n'écrit pas

seulement comme il parle, il parle comme il écrit; il est dans un cercle tout ce qu'il est dans ses Ouvrages. Le premier il donne l'exemple de ces Assemblées si décriées par ceux qui ne sont pas dignes d'y être admis, où se réunissent tous les Arts, & toutes les Sciences séparées dans plusieurs Académies, où tout ce qui féconde & nourrit les esprits, la communication des idées & des vues, le choc des opinions & les combats des sentimens, servent aux délassemens & aux plaisirs de l'Homme de Lettres; où les talens, jeunes encore, reçoivent dans leur inexpérience tremblante les conseils des talens couronnés par la gloire; où les étrangers de tous les pays, en venant chercher nos lumières, présentent souvent eux-mêmes en raccourci le tableau de toutes les Nations de l'Europe; où le Grand & le Ministre qui gouvernent l'Etat, conversent souvent avec le Philosophe qui l'éclaire; de ces Assemblées si touchantes & si augustes même, lorsque celui qui les préside ayant vieilli dans les travaux du génie, & ne pouvant plus soutenir la fatigue du travail, peut du moins léguer encore ses dernières pensées à ceux qui vont consoler & charmer ses derniers momens. Turgot & Helvetius s'éclairoient dans les entretiens de FONTENELLE comme dans la lecture de Locke; c'est dans ces conversations, & sur-tout dans celles

de sa vieillesse, que, devenant plus hardi à mesure qu'il approchoit du tombeau, il ouvroit cette main où il avoit tenu tant de vérités captives. Dans ces Sociétés même dont le ton & le goût avoient été formés par les Vendôme, les Chaulieu, les Lafare, où l'esprit & le talent étoient souvent employés à jeter avec grâce du ridicule sur les Sciences, il introduit les conversations les plus savantes, & on ne leur trouve plus que de la grâce : tantôt il y raconte ces grands événemens du ciel, l'histoire de ces Mondes qui naissent ou périssent dans l'espace, de ces soleils qui s'éteignent ou s'allument; tantôt, dans ce langage aussi exact, aussi clair que son style & plus animé encore, il explique les propriétés de la matière & les lois de l'Univers ; & charmés d'entendre si facilement ce qu'ils croyoient au-dessus de leur intelligence, des hommes frivoles, des femmes jeunes & aimables se pressent au tour lui, & suspendent leurs jeux & leurs passions, pour écouter de sa bouche ces vérités sublimes. Il offre presque tous les jours dans le monde un spectacle à peu près semblable à ce tableau tracé dans une Eglogue de Virgile, où l'on voit un Vieillard admis dans les secrets des Dieux, chantant sur une lyre d'or la création du monde & les lois de la matière, à des Pasteurs & à de jeunes Bergeres qui le couronnent de fleurs.

Mais ce monde, où il obtient tous les jours des ſuccès ſi doux, ſi nouveaux pour un Philophe, n'eſt pas ſeulement le théâtre de ſa gloire, il l'eſt encore de ſa bienfaiſance : en donnant des lumières à ceux qui jouiſſent & abuſent de tous les biens de la vie, il donne des ſecours à ceux qui en ſouffrent tous les maux. Sa ſage économie s'eſt fait des fruits de ſon talent un tréſor que les malheureux ſeuls ont droit d'ouvrir. Mais ſa générosité même a pris le caractère de ſon ame : quand on vient lui confier des beſoins, des malheurs, il écoute attentivement, mais ne paroît ni ému ni troublé. Il ne preſſe point les infortunés dans ſon ſein, il ne verſe point ſur eux de ces larmes qui ſont auſſi un bienfait, mais trop ſouvent le ſeul qu'on leur accorde. Il ſe leve ſans rien dire, & va chercher des ſecours que les ſignes de l'émotion la plus vive ne leur auroient pas fait eſpérer. On diroit qu'ayant apperçu d'une vue générale tous les maux qui ſont dans le ſort de l'humanité, aucun malheur en particulier ne peut aſſez le ſurprendre pour l'émouvoir ; que du premier coup-d'œil qu'il a jeté ſur l'eſpèce humaine, ſon ame s'eſt pour toujours ouverte à la bienfaiſance, pour ne pas attendre que la pitié y pénétre en la déchirant : & tant de générosité ne lui paroît pas même une vertu ; il n'y voit qu'une dette qu'il paye au

malheur : *Cela se doit*, dit-il, lorsqu'il ne peut empêcher qu'on ne découvre ses bienfaits, trop nombreux pour pouvoir toujours se cacher. La haine, que rien ne peut toucher, a dit que ces vertus ne partoient point d'un cœur sensible. Eh bien! je ne chercherai point, si l'on veut, à prouver que la sensibilité en étoit le principe : mais qu'y gagneront les ennemis de FONTENELLE & de la Philosophie, si les ames sensibles ne peuvent en entendre le récit, sans être émues & attendries ?

Ainsi s'écoulent ses longs jours, entre les méditations de la Philosophie, les plaisirs des Arts & d'un monde poli, le charme des vertus & de l'amitié : une telle vie est bientôt passée, lors même qu'elle dure un siècle ; aussi FONTENELLE eût-il voulu la recommencer aux mêmes conditions ; & ce souhait, le plus beau remercîment de la vie qu'on ait jamais fait à la Providence, prouve combien il fut heureux.

Il fut heureux ! Ce mot qui a retenti avec joie dans mon ame, à peine j'ai osé le prononcer : je me suis rappelé que la haine & l'envie ont toujours reproché son bonheur à FONTENELLE, qu'elles lui ont fait un crime de n'avoir point attiré sur lui la persécution des préjugés de son siècle ; de n'avoir indiqué qu'à demi la vérité qu'il voyoit toute entière ; de ne lui avoir

ôté

ôté les voiles qui la cachoient, que pour lui en donner d'autres qui la dérobent; d'avoir montré le Génie tremblant devant les préjugés qui devroient trembler devant lui. Quelle passion que l'envie ! elle poursuit sans relâche l'homme de génie, pour lui rendre tous les tourmens qu'elle en reçoit. S'il fait entendre des plaintes, elle prétend qu'il s'avilit par la vengeance; s'il se tait, elle assure qu'il est insensible à l'injure: si son ame impétueuse attaque à découvert les erreurs populaires, elle le peint comme un esprit séditieux, pour qui rien n'est sacré; si sa sagesse adoucit la vérité, pour ne pas l'exposer aux outrages de la multitude, elle l'accuse de l'avoir étouffée dans sa pensée, d'avoir sacrifié les droits éternels du genre humain à quelques jours de repos. J'admirerai sans doute ces ames fortes & intrépides qui annoncent la vérité avec l'éclat & la majesté qu'elle a prise dans leur génie; & après la gloire de l'avoir découverte, veulent obtenir encore celle de souffrir, &, s'il le faut, de mourir pour elle. Je respecterai Fénelon écrivant le Télémaque dans la Cour de Louis XIV, & Thomas Moru publiant l'Utopie dans le Palais de Henri VIII. Ces ames sublimes consacrent les siècles qui se sont déshonorés en les persécutant, & le bruit de leurs chaînes fera retentir éternellement dans l'Histoire les vérités qu'on a

cru exiler de tous les âges, comme d'un canton & d'une ville. Mais en verſant des larmes d'attendriſſement & d'admiration ſur ces dévouemens héroïques, on regrette que l'eſprit humain n'en ait pas retiré d'aſſez grands avantages. On ne fait point triompher la vérité en s'immolant pour elle ; & la puiſſance des préjugés prend ſouvent une nouvelle force de leurs nouveaux crimes. La perſécution qui étend les progrès de l'erreur, arrête ceux de la raiſon, & les Philoſophes ne ſe multiplient point comme les fanatiques dans l'exil, dans les priſons & ſous la hache des bourreaux. Peut-être il y a eu des pays & des ſiècles où la vérité la plus hardie, préſentée tout à coup à un peuple ſouverain, perſuadée à une multitude immenſe par l'aſcendant de la parole, pouvoit faire une révolution auſſi-tôt qu'elle étoit entendue ; & il étoit beau de s'immoler à cette eſpérance. Parmi nous ce n'eſt qu'avec le temps que la vérité peut vaincre les préjugés ; il faut qu'elle règne, non avec l'éclat d'une nouvelle création du Génie, mais avec cette force inviſible de la raiſon génerale qui a renverſé les erreurs, ſans qu'on ait entendu le bruit de leur chute. FONTENELLE paroît voir dans la vérité cette Statue antique d'Iſis couverte de pluſieurs voiles ; il croit que chaque ſiècle doit en lever un, & ſoulever ſeulement un autre pour le ſiècle

suivant. Il connoît les hommes & il les craint; non seulement parce qu'ils peuvent faire beaucoup de mal, mais parce qu'il est très-difficile de leur faire du bien : & il en trouve les moyens dans un art qui n'auroit jamais été sans doute celui d'un caractère plus énergique & plus impétueux, mais qui a fait servir sa timidité même & sa discrétion à un grand progrès de l'esprit philosophique. Tantôt il se courbe un instant devant une erreur du siècle, & se relève de ce respect contraint, en frappant en sa présence une erreur toute semblable, qui a trompé l'antiquité : d'autres fois, il met à côté d'elle une vérité qu'il semble lui sacrifier & lui soumettre, mais qui est sûre de triompher, pourvu qu'on l'y laisse, même à ce prix. Souvent il étale les préjugés avec toutes leurs prétentions, & leur accorde même ce qu'ils refusent, pour ne pas paroître trop absurdes : dans les occasions où ils attendent un hommage, il passe en silence; & ce silence est toujours placé dans l'endroit où on l'entend le mieux, & où il offense le moins; quelquefois, au contraire, il se presse de paroître, sans nécessité, soumis & obéissant, & montre par-là des tyrans injustes & soupçonneux dont il faut toujours se défier. En général, au lieu d'attaquer les erreurs les unes après les autres, il s'attache à dévoiler, à tarir dans l'esprit humain les sources d'où elles

naissent; il éclaire & fortifie la raison, qui doit les renverser toutes, & par-là leur suscite un ennemi éternel : ainsi il les combat par ses respects, les détruit par ses hommages, les perce de toutes parts de traits dont elles n'ont pas le droit de se plaindre ; & quoiqu'elles aient toujours l'œil sur lui, comme sur l'ennemi le plus dangereux, il vit, il meurt en paix au milieu d'elles.

Telle est, MESSIEURS, l'idée que j'ai pu me former & la foible image que je puis vous offrir des Ouvrages & du caractère de l'un des hommes les plus célèbres de notre Littérature. Mais je dois encore à la mémoire de FONTENNELLE un aveu & une réparation, qui serviront peut-être plus à sa gloire. Je connoissois peu ses Ecrits; les noms de quelques-uns de ses ennemis, qui ont eu toujours la plus grande autorité sur mes opinions & sur mon goût; mon respect, mon amour pour les Anciens, dont je le croyois le détracteur; le peu d'impressions profondes que j'avois remportées de ses Ouvrages, dans un âge où l'on ne sait admirer que des beautés imposantes; un grand nombre de ces phrases recherchées & précieuses qu'on cite de toutes parts : tout m'éloignoit de ses Ouvrages; je n'y cherchois jamais ni des plaisirs ni des lumières : & lorsque vous avez proclamé le nom de FONTENELLE; quand vous avez appelé

l'Eloquence; pour lui rendre les honneurs qui ont donné un nouvel éclat à l'immortalité de Descartes & de Fénelon, je me suis étonné de le voir placé parmi les modèles du goût & les guides de l'esprit humain; j'ai osé penser un moment qu'en allant même à la Postérité, son nom n'y devoit pas être prononcé avec tant de gloire, que ses talens ne soutiendroient pas la solennité de l'hommage que vous lui décerniez. J'ai pris ses Ouvrages, &, je le confesse, c'étoit sur-tout pour y chercher de quoi justifier mes préventions. A mesure que je les parcourois, mes idées changeoient; dans un langage qui n'est qu'agréable, j'appercevois une raison sublime : à travers ce style familier, que le bon goût abandonne quelquefois, & qui, plus souvent encore, donne au goût des plaisirs qui lui étoient inconnus, je découvrois une philosophie lumineuse & profonde, qui agrandissoit la carrière des Arts comme l'empire des connoissances, & montroit dans l'avenir de nouveaux trésors aux talens même de l'imagination : je le voyois, de son vivant même, imprimer un nouveau mouvement à deux siècles qui doivent avoir la plus grande influence sur tous les autres. Frappé des nouveaux traits sous lesquels il se présentoit à mon imagination, j'ai cru voir apparoître devant moi un Génie qui m'étoit tout-à-fait

inconnu : je me préparois à offenser sa mémoire, & je n'ai pu que l'honorer ; semblable à ceux qui, entrant dans un Temple pour en insulter le Dieu, saisis tout à coup de respect & de religion, tomberoient aux pieds de la statue qu'ils vouloient abattre.

APPROBATIONS.

Lu & approuvé ce 30 Juin 1784. L'Abbé GABON, Docteur en Théologie, de la Maison & Société Royale de Navarre.

L'Abbé DE MOUSSAC, Docteur de la Maison & Société Royale de Navarre, Vicaire Général de Poitiers.

ÉLOGE DE FONTENELLE, DISCOURS

QUI A OBTENU UNE MENTION HONORABLE, au jugement de l'Académie Françaiſe, en 1784;

PAR M. LE ROI,
Ancien Commiſſaire de la Marine.

En écrivant, j'ai toujours tâché de m'entendre. FONTENELLE.



A PARIS,
Chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françaiſe, rue Chriſtine, aux Armes de Dombes.

M. DCC. LXXXIV.



ÉLOGE
DE FONTENELLE.

EN commençant l'Eloge de FONTENELLE, je me trouve embarrassé, je l'avoue, non des choses que j'ai à dire, car quel sujet fut plus abondant! mais du ton que je dois prendre, & de l'accord qui doit régner entre mon sujet & mon style. Non seulement le panégyrique se prête difficilement aux grands mouvemens de l'éloquence, mais de plus, les vertus & les talens de FONTENELLE ne lui composant qu'un mérite d'un ordre privé, permettent moins d'élévation à l'Orateur, que les talens & les vertus publiques des d'Aguesseau, des Montaufier, des l'Hôpital. Craignons donc ici la fausse chaleur & les déclamations. Osons

prendre, s'il le faut, un ſtyle ſimple. O! FONTENELLE! heureux qui, comme toi, ſaurait répandre des grâces ſur cette ſimplicité! Mais du moins eſpérons beaucoup de l'intérêt que ton nom ſeul inſpire. A quel véritable Amateur des Lettres ſerait-il indifférent? Je vois dans cette Aſſemblée & parmi les Membres de cette Académie quelques perſonnes qui t'ont connu, & qui étaient dignes de te connoître. Il en eſt dont la Poſtérité ſe ſouviendra comme de toi. C'eſt en leur préſence, c'eſt devant tes Contemporains que nous célébrons ta mémoire. Ta gloire eſt mûre pour les éloges, quoique la génération qui t'a vu ne ſoit pas encore éteinte. Sage Vieillard! tu embraſſas, dans une carriere de cent années, la moitié de notre ſiecle & de ce beau ſiecle de Louis XIV: tu fus l'ornement de tous les deux, & comme le lien qui les unit. Tes Ecrits influèrent d'une maniere marquée ſur tous les eſprits. Tu ſus joindre aux grâces de la Poéſie, la ſévérité des Sciences. Mais malgré l'étendue & la variété de tes talens, qui fixèrent ſur toi l'admiration publique, le Philoſophe te trouve plus admirable & plus intéreſſant encore par ta modération & ta ſageſſe.

Conſidérer FONTENELLE ſous ces différens

aſpects, peindre ſon eſprit & ſon caractere, c'eſt ce que nous oſons entreprendre ; & ſi quelques-uns de nos plus illuſtres Ecrivans, par la manière dont ils ont parlé de cet Homme célèbre, nous montrent à la fois, & comment il doit être loué, & la difficulté de le louer après eux, ils ſemblent, en nous guidant ſur leurs traces, nous donner quelques droits à leur indulgence.

PREMIERE PARTIE.

Ce que l'on remarque d'abord dans l'eſprit de FONTENELLE eſt cette étendue & cette flexibilité qui lui fit cultiver avec ſuccès la Littérature & les Sciences. Et qu'on ne croie pas que les beautés ſévères des Mathématiques n'aient fait ſa conquête qu'à cet âge où la raiſon mûrie tempère l'effervescence de l'imagination. Dès ſa jeuneſſe il ſe montra digne de vivre avec les Corneille, les Mallebranche, les Varignon. L'Auteur des Dialogues & d'une foule de vers agréables envoyait à Baile des queſtions de calcul, diſputait avec Mallebranche ſur les cauſes occaſionnelles, & devenait pour toute ſa vie l'admirateur & le diſciple de Deſcartes. Heureux don de la Nature ! qui procure à l'eſprit une foule de jouiſſances toujours nouvelles,

donne à ses idées plus de justesse, de solidité & d'étendue, le familiarise avec cette métaphysique secrète, qui, s'élevant au-dessus de chaque Science particulière, embrasse d'un coup-d'œil les généralités & les analogies, & facilite ainsi par les connoissances qu'on a acquises, celles qu'on veut acquérir encore.

Ici j'avoue que les tons différens qu'il faudrait prendre pour parler de tant de compositions si différentes dans leur genre, effraient ma faiblesse. J'ai à peindre le Poëte aimable & facile, le Philosophe moral, le Savant, Historien & Panégyriste des Savans. Je dois faire connaître en quoi FONTENELLE influa sur son siècle; je dois même ne pas dissimuler les reproches que lui ont faits les Littérateurs, les Physiciens & les Géomètres; car la vérité donne une sanction plus auguste aux louanges des grands Hommes. Toutefois je me sens encouragé par ce plaisir si pur d'épancher sa reconnoissance envers les Ecrivains célèbres à qui nous devons les jouissances les plus délicieuses. Mais je n'oublierai point que je dois moins analyser ses Ecrits, que le talent qui les inspira, & dans lequel il me semble qu'on peut distinguer trois qualités très-remarquables : les grâces du style,

la finesse & la netteté des idées, les vues philosophiques.

Il devait les grâces de son style à une imagination riante & fleurie, à ce désir de plaire, besoin d'un esprit aimable & d'une ame délicate, & j'ajoute encore au commerce du monde, & sur-tout à celui des femmes.

Quelque opinion qu'on puisse prendre de leur influence sur notre Littérature, on ne peut nier qu'elles n'aient adouci à cet égard, comme en tout le reste, la rigidité de l'esprit des hommes. Nous leur devons les qualités sociales qui distinguent notre Nation, & qui, se réfléchissant dans nos Ouvrages comme dans un miroir, ont rendu notre Littérature si agréable aux Etrangers. FONTENELLE désira de les avoir pour Lecteurs, je ne dis pas dans les seuls Ouvrages d'agrément, mais encore dans les matieres de Science. Il avait remarqué qu'elles se payent beaucoup moins que nous de mots inintelligibles & d'idées obscures; qu'elles rejettent secrètement, & sans pouvoir toujours s'en rendre raison, ce qu'elles ne conçoivent pas, & que la finesse & la promptitude de leur perception les servent souvent mieux que nos méditations réfléchies. Ces qualités de leur esprit ne lui parais-

faient pas si éloignées des connaissances solides, que l'orgueil de quelques hommes se le persuade. Mais il savait aussi qu'en général elles aiment plus les beautés fines que les beautés fortes, le brillant plus que le simple, & qu'elles ne rendent jamais plus volontiers justice au mérite du fond, que lorsqu'il est embelli par l'élégance de la forme. Voilà pourquoi il ne se contenta pas de bannir des Sciences ce charlatanisme absurde qui les fait consister dans un jargon barbare ; il voulut encore couvrir leur austérité du voile des grâces. Les femmes, les gens du monde qui ne lisaient que pour s'amuser, s'étonnèrent de se trouver instruits ; & si quelquefois on lui reprocha trop de luxe dans les ornemens, personne au moins n'a mieux prouvé que le luxe, dans les mains du goût, est toujours agréable. Mais tandis que des Critiques de mauvaise humeur ne pouvaient pardonner à l'Auteur des Mondes, à un Philosophe de vingt-neuf ans d'avoir trop cherché à plaire en écrivant pour les femmes & pour le plus grand nombre des Lecteurs, même après qu'il eut montré dans la suite un goût plus sûr & plus épuré, les vrais connaisseurs étaient frappés de cet esprit philosophique qui cherchait à

rendre les Sciences plus respectables, en les répandant davantage. Ils voyaient déjà l'influence que cette maniere de les traiter devait avoir un jour. Ils espéraient qu'à l'exemple de FONTENELLE, quelques Savans du premier ordre sentiraient la noble ambition de réunir les Sciences & les Lettres. Leur espérance n'a point été trompée. J'en prends à témoin ces Ouvrages célèbres qui entretiennent & augmentent parmi nous le goût du savoir qu'il avait fait naître. Sans doute les hommes de génie qui les ont produits n'ont point copié sa maniere, parce que le génie n'est pas servile. Mais s'ils ont saisi ses vues ; si, graces à leurs travaux immortels, le flambeau des Sciences répand une lumiere plus brillante, n'oublions pas que FONTENELLE leur inspira cette noble émulation, que leur gloire rejaillit jusqu'à lui, & que cet objet est un de ceux où il a le plus influé sur son siecle.

Mais en quoi consistaient les grâces du style de FONTENELLE, & d'où naît ce charme que nous font éprouver ses Ouvrages ? Quel est cet art caché qui nous attache aux productions des bons Ecrivains, tandis que d'autres nous fatiguent avec un style correct & même de belles pensées ? C'est que dans les bons Ecrivans toutes

les idées s'enchaînant l'une à l'autre, & se développant successivement, forment un tout que l'esprit saisit sans peine. Cet art consiste autant à rejeter les idées superflues, qu'à n'omettre aucune de celles qui sont nécessaires, & à les revêtir des expressions les plus propres à les faire valoir. Si quelques Ecrivains aiment à supprimer les idées intermédiaires, en faveur de la précision & de l'énergie, ils suivent toujours dans celles qu'ils présentent, l'ordre secret qui les unit. Mais cette manière piquante pour les Lecteurs intelligens, parce qu'elle offre à leur amour-propre la récompense des efforts qu'ils ont faits pour suivre l'Auteur, est rarement exempte d'un peu d'affectation. FONTENELLE ne tombe jamais dans ce défaut. S'il flatte l'amour-propre du Lecteur, c'est par la finesse de ses pensées; mais quoique très-précis, il n'affecte point de le paraître : sa clarté cache sa précision. Son but est toujours d'épargner de la peine. Il est clair, parce qu'il abrège, & facile, parce qu'il n'a pas l'air d'abréger. Placé au dessus de son sujet, il voit d'un coup-d'œil ce qu'il doit saisir & ce qu'il doit rejeter. Tantôt il rassemble en une idée générale une foule d'idées particulières, comme on réunit les rayons solaires au foyer

d'une lentille, & le Lecteur eſt frappé d'une lumière plus vive. Tantôt il ſépare ce qui a beſoin d'être diviſé pour être mieux compris. Qui n'a pas admiré ce talent dans tous ſes Ouvrages, & ſur-tout dans ſon Hiſtoire des Oracles, dans ſes Doutes ſur les cauſes occaſionnelles, dans ſes Réflexions ſur la Tragédie, auſſi lumineuſes que profondes? Mais il ne lui ſuffit pas d'être clair & précis, pour être agréable. En effet, ſerait-ce aſſez, pour le plaiſir du Voyageur, qu'une route fût droite & unie, ſi, de temps en temps, des aſpects imprévus & variés ne trompaient la fatigue & l'ennui du voyage? Auſſi FONTENELLE délaſſe ſon Lecteur par des traits ingénieux & inattendus. Tantôt ce ſont des rapprochemens heureux, tantôt des contraſtes piquans : quelquefois il applique, par une alluſion fine, les expreſſions d'une Science à une autre; quelquefois il fait ſortir de l'objet dont il parle, des traits de morale univerſelle. Sous des expreſſions toujours naturelles & ſimples, ſous des images quelquefois familières, il cache des idées fines, & que la réflexion trouve profondes. A la tournure des expreſſions, à l'exacte obſervation des bienſéances, au voile ingénieux qu'il jette quelquefois ſur ſes penſées,

on voit un homme accoutumé à vivre dans un monde choisi. Un plaisir pur & tranquille se répand dans l'ame de ses Lecteurs, parce que jamais rien d'âcre & d'amer ne souilla sa plume. Chez lui, le Savant n'est jamais seul ; il est toujours accompagné du Moraliste instruit des secrets du cœur humain, parlant de nos passions & de nos travers avec la supériorité tranquille d'un Philosophe qui les observe d'autant mieux, qu'il les partage moins. De là ce mépris secret pour les faiblesses & les erreurs humaines, qui, comme on l'a remarqué, perce dans ses Ouvrages ; mais ce mépris n'indispose pas, parce qu'il est plus senti que prononcé, & que la raison l'inspire, & non pas l'orgueil.

Avouons-le ; c'est à la philosophie que FONTENELLE a répandue dans ses Ouvrages, que nous devons l'esprit philosophique qui caractérise aujourd'hui la Littérature Française (1).

Les grands Hommes du siècle de Louis XIV élevèrent les Beaux Arts à un degré de per-

(1) Dans tout ce que je dis ici de l'esprit philosophique, je n'entends point parler de la Religion, ni la mettre en opposition avec lui. Je place d'autant plus volontiers cette note exigée par les Théologiens, Censeurs de cet Ouvrage, qu'il est évident, par la contexture entière du morceau, qu'il ne s'y agit point de Religion.

fection, modèle & déſeſpoir des âges ſuivans; mais ils cultivèrent peu la Philoſophie. Rarement on trouve dans leurs Ouvrages ces réſultats de morale univerſelle, applicables à l'homme de tous les temps & de tous les lieux: on n'y voit point je ne ſais quelle tendance des eſprits à s'élever au-deſſus des préjugés qui dégradent l'eſpèce humaine. FONTENELLE eſt le premier qui, par la fineſſe & la profondeur de ſes réflexions, ait donné ce caractère philoſophique à ſes Ouvrages : il fait époque à cet égard dans l'hiſtoire de l'eſprit humain, & marque le paſſage du ſiècle de Louis XIV au nôtre. Il a donné le ton aux Hommes de Lettres diſtingués qui ſont venus après lui, & dont quelques-uns ont été plus loin que lui ; car ſa philoſophie était ferme & éclairée, ſans être hardie & bruyante : elle conſiſte à cacher ſouvent des vérités ſous celles qu'il laiſſe voir. Il connaiſſait les hommes; il ſavait que la vérité, utile au grand nombre, c'eſt-à-dire aux faibles, a trop à redouter ce petit nombre d'hommes puiſſans qui la redoutent; & que les Rois eux-mêmes ont beſoin d'une longue conſtance pour opérer ſans danger le bien qu'ils déſirent; de là, ce mot de lui, ſi connu : *Si je tenais toutes les vérités*

dans ma main, je me garderais bien de l'ouvrir; mot qui n'exprime que les ménagemens infinis avec lesquels on doit éclairer les hommes.

Que les détracteurs de cet esprit philosophique, devenu parmi nous une injure, depuis que cette expression, en passant dans la bouche de la haine, en a pris tout le venin, nous disent donc ce qu'ils trouvent de plus digne d'occuper des êtres pensans? Les loix, les usages, les mœurs de nôtre Europe sont-elles assez conformes aux grands & éternels principes de la Morale, pour rendre inutiles les réclamations de la Philosophie? Suffit-il, pour être entièrement policé, de connaître le luxe & les Arts? Non, non. Tant que chaque Nation conservera des préjugés nuisibles au bien de l'humanité, qu'elle ne se vante pas de ses lumières; tout portera chez elle l'empreinte de ces préjugés destructeurs: elle ne deviendra puissante & heureuse, elle ne fera rien de véritablement grand, que lorsque toutes les classes seront également éclairées sur leurs droits & sur leurs devoirs; & si l'esprit philosophique tend essentiellement à répandre cette lumière, à épurer, à élever le caractère national, quel bon Citoyen osera s'élever contre lui?

Philosophe dans ses sentimens comme dans ses opinions, FONTENELLE a consigné les uns & les autres dans ses Ouvrages. Ici je ne puis m'empêcher de m'arrêter quelques instans sur ce Traité du Bonheur, où il se peint si bien sans nous parler de lui-même; Traité le plus court & le plus parfait qu'on ait écrit sur cette matière; Livre inutile peut-être aux hommes nés sans passions ardentes, mais qui leur sera toujours cher; profitable sans doute à ceux que de vains désirs agitent, s'ils savaient le goûter & l'entendre. Comment a-t-on pu dire qu'il avait écrit cet Ouvrage trop jeune, qu'il ne savait pas encore généraliser ses idées, & qu'il nous avait appris seulement comment FONTENELLE était heureux? Est-ce donc sa faute si d'autres ne le sont pas de la seule manière dont la raison permette de le devenir? Faudra-t-il chercher un bonheur chimérique pour l'orgueil & l'avarice déguisés sous le nom d'amour de la considération? Un tourment habituel, & peut-être quelques momens passagers d'ivresse, voilà le sort de l'ambitieux en tout genre. Il cherche les honneurs ou la fortune, comme le malade cherche la santé, & il ne guérit jamais, parce qu'il est dans son caractère de savoir mieux con-

voiter que savourer les jouissances, & que la Nature semble l'avoir condamné à la fièvre des désirs, ou à la léthargie de l'ennui. Je sais que d'autres Philosophes se sont fait l'idée du bonheur dans une vie active & consacrée à la Patrie. Je sais que cette opinion a sur-tout prévalu dans les Républiques. Mais si l'on doit admirer les Brutus & les Caton, ne faut-il pas les plaindre ? L'amour de la Patrie n'est-il pas le prétexte, plus que le motif, de l'ambition dans tous les Gouvernemens ? Est-ce lui qui excite en Angleterre ces Chefs de parti, si ardens à troubler l'Etat quand d'autres qu'eux le gouvernent ? Dans Rome même, Cicéron ne louait-il pas la sage modération d'Atticus, qui ne voulait prendre aucune part aux affaires publiques ? C'est quand on va chercher les grands Hommes à leur charrue pour leur confier le timon de l'Etat, que les Républiques sont heureuses, non quand les honneurs sont le prix de la brigue & de la corruption ; & malheureusement tel est l'état habituel des Gouvernemens populaires. Là même, le Sage qui vit dans la retraite & loin des honneurs, sert autant sa Patrie par l'exemple de sa modération & de ses vertus, que d'autres par leur ambition. Voilà ce que l'ancienne Philosophie

a

a pensé. *Cache ta vie, & ne t'étonne de rien*, sont deux des plus sages conseils qu'elle nous ait laissés, & le Traité de FONTENELLE n'en est que le développement. Car cet homme qu'on accuse de n'avoir pas estimé les Anciens, les connaissait & savait leur rendre justice. Lucien lui donna l'idée de ses Dialogues ; les Entretiens philosophiques de Cicéron, celle de ses Mondes : mais il aimait à la vérité l'esprit de son siècle, & il ne pensait pas comme quelques Erudits de son temps, zélateurs outrés de la simplicité antique, & toujours prêts à décrier l'esprit moderne, par le même principe qui porte l'indigence à déclamer contre le luxe.

Ses lumières & ses talens variés lui donnaient sans doute le droit d'estimer ce siècle où les Beaux Arts étaient devenus si florissans ; où les Mathématiques, par de rapides progrès, avaient ouvert au Génie une carrière immense & nouvelle ; où Descartes s'était immortalisé par l'application de l'Algèbre à la Géométrie, & par la création d'une physique à laquelle il restera toujours le mérite d'avoir détruit d'anciennes erreurs. Il est vrai qu'il en substitua de nouvelles, & qu'on reproche à FONTENELLE d'avoir persisté à les défendre, même après que les prin-

cipes de Newton eurent éclairé l'Europe. Mais du moins FONTENELLE ne fut pas Cartésien sans restriction ; & l'on a très-justement remarqué qu'il ne poussa pas l'attachement pour cette doctrine aussi loin que Mallebranche, dans qui l'esprit de systême étouffait le sentiment naturel, jusqu'à le rendre insensible aux peines des animaux, qu'il croyait fermement de pures machines. FONTENELLE ne put jamais goûter davantage le systême forcé des causes occasionnelles, ni celui des idées innées ; & si dans sa vieillesse il resta fidele à celui des tourbillons, que jeune il avait embrassé avec ardeur, à l'exemple de tous les grands Hommes de son temps, ne voyons ici qu'une faiblesse de l'humanité bien excusable. C'est beaucoup de secouer une fois dans sa vie le joug de l'erreur. L'esprit qui a fait cet effort s'attache d'autant plus à l'objet qu'on lui présente comme la vérité, qu'il s'applaudit davantage de s'être affranchi de la tyrannie des préjugés. Ce n'est guère même que dans la ferveur de l'âge qu'on est capable de cette audace généreuse. Mais si, après avoir nourri jusqu'à la vieillesse des opinions qui charmèrent notre jeunesse & notre âge mûr, de nouvelles découvertes viennent nous avertir de notre erreur,

aurons-nous le courage d'y renoncer ? Non, cet effort n'eſt pas dans la Nature. La jeuneſſe ardente & flexible ſe crée des opinions ; la vieilleſſe les conſerve, & n'en admet plus de nouvelles. Voilà pourquoi les vérités mûriſſent ſi rarement pour la génération qui les a vu naître.

Inſiſterai-je ſur les erreurs qu'un très-grand Mathématicien a reprochées à FONTENELLE en Géométrie ; erreurs qui, portant ſur une métaphyſique très-déliée, n'influent en rien ſur la juſteſſe des calculs, mais ſeulement ſur la ſolidité des principes qui leur ſervent de baſe ? Choſe étrange ! que les Mathématiques, dont l'évidence fait le caractère eſſentiel, aient beſoin d'être éclairées par cette métaphyſique ſi ſouvent obſcure : tant il eſt vrai que les Sciences qui paraiſſent les plus éloignées, ſe tiennent ſouvent par des liens ſecrets. Mais ſi FONTENELLE, dans un Ouvrage élémentaire, écrit ſur une Science encore nouvelle, s'eſt trompé ſur la nature de l'infini géométrique, on lui doit au moins d'avoir cherché le premier à éclaircir cette idée de l'infini, ſi ténébreuſe pour l'eſprit humain, & d'avoir facilité l'étude du calcul infiniteſimal par des élémens remplis d'ailleurs de méthode & de clarté.

Eh ! qui aurait le courage de faire des reproches à ce grand Homme, lorſqu'on ſonge à tout ce que les Sciences lui doivent, à la moitié de ſa vie qu'il leur conſacra, depuis que, devenu l'interprète des Savans, il répandit tant de lumière & d'intérêt ſur leurs travaux ? Eux ſeuls ſont en état d'apprécier tout ſon mérite ; eux ſeuls pourraient dignement le repréſenter tenant pendant quarante années, avec l'applaudiſſement de l'Europe, la plume d'une Compagnie célèbre, où ſa mémoire eſt encore en vénération. Que de qualités en effet n'exige pas une telle place ! Celui qui en eſt revêtu doit mériter à la fois l'eſtime du Monde ſavant & l'amitié de ſes Confrères. Chargé de préſenter au Public l'Hiſtoire de leurs travaux, il doit avoir un grand eſprit de conciliation, ne montrer dans les diſcuſſions élevées quelquefois entre eux, que ce qui a rapport aux Sciences, & cacher ſoigneuſement les faibleſſes de l'amour-propre, qui n'éclatent que trop dans les diſputes. Obligé ſouvent de traiter auprès des perſonnes en place les intérêts des Sciences, il eſt néceſſaire qu'il ait ſu s'attirer cette conſidération perſonnelle à laquelle l'eſprit & le ſavoir ne mènent pas toujours, & qui lui donne auprès des Grands une

ſorte de dignité modeſte, ſi convenable au Repréſentant d'une Compagnie littéraire. A une ſageſſe & à une prudence conſommées, il doit joindre de grands talens. S'il eſt impoſſible qu'un ſeul homme réuniſſe des connaiſſances également profondes ſur toutes les parties des Sciences, il doit au moins n'être étranger à aucune. Il doit ſur-tout poſſéder à fond les Mathématiques, qui règnent impérieuſement ſur tant de parties de la Phyſique & des Arts. On exige qu'il ait le talent d'abréger ce qui eſt diffus, d'éclaircir ce qui eſt obſcur, de rendre intéreſſans, des faits particuliers conſacrés dans les archives des Sciences, en les liant avec les principes généraux dont ils dépendent. Ce n'eſt pas aſſez pour lui d'être au niveau des connaiſſances de ſon ſiècle, de ſuivre leurs progrès & dans ſa Patrie & chez les Nations étrangères, il doit encore remonter à leur origine, ſavoir leur hiſtoire, & connaître les tentatives, les ſuccès, & même les erreurs de l'eſprit humain; enfin ſon devoir le plus eſſentiel eſt de rendre les Sciences & les Savans reſpectables. A qui ce portrait convient-il mieux qu'à FONTENELLE? S'il ne m'appartient pas de relever tout le mérite de ſon Hiſtoire de l'Académie des Sciences, je

dirai du moins qu'il eſt impoſſible d'y jeter les yeux ſans les regarder comme l'occupation la plus douce, la plus noble, la plus digne d'un être penſant; ſans envier la deſtinée de ceux qui s'y conſacrent; ſans éprouver pour eux ces ſentimens de vénération & de tendreſſe qu'on doit aux bienfaiteurs de l'humanité. Voilà l'objet que FONTENELLE ſe propoſa ſingulièrement dans cet Ouvrage. Il ne le perd jamais de vue, & ce caractère eſt ſur-tout remarquable dans ſes Eloges, monument immortel qu'il a élevé à la gloire des Savans, & à ſa propre gloire.

O vous! qui conſacrez vos jours laborieux & paiſibles aux progrès de nos connaiſſances, élite précieuſe de l'eſpèce humaine, ornement des Nations policées, ſans leſquels elles retomberaient bientôt dans la barbarie; ſi la Poſtérité conſerve le ſouvenir de vos talens & de vos vertus, rendez-en grâce à FONTENELLE. Il impoſa, par ſon exemple, à ſes ſucceſſeurs le devoir auguſte, & de nos jours ſi bien rempli, d'honorer vos manes: par eux & par lui vos noms célebres, déſormais incorporés à l'Hiſtoire des Sciences, dureront autant qu'elles. Créateur en ce genre, il mérite encore, à bien des égards, d'y ſervir de modèle. Avec quel art il

ſait proportionner le ton de l'Eloge au mérite de ceux qu'il célèbre ! Avec quel intérêt il peint & leurs vertus & leurs travaux ! Avec quelle précision & quelle clarté il expoſe leurs découvertes ! Avec quelle impartialité il préſente leurs opinions, quelquefois différentes des ſiennes ! Que FONTENELLE eſt grand dans cet Ouvrage ! Comme, ſans le vouloir, il s'identifie avec les hommes fameux qu'il célèbre ! comme il s'aſſure le reſpect qu'il inſpire pour eux ! comme le Lecteur, doucement ému, ſe dit à lui-même : il eut donc toutes leurs connaiſſances qu'il ſait ſi bien préſenter, & toutes leurs vertus qu'il ſait ſi bien peindre !

Tel fut l'eſprit de FONTENELLE. Mais l'ai-je préſenté tout entier ? Ai-je peint cet heureux Génie qui joignait la connaiſſance de pluſieurs Langues à tant d'autres connaiſſances ; qui portait dans la converſation toute la fineſſe & tout l'agrément qu'on aime dans ſes Ouvrages ? Ai-je parlé des vers qui échappèrent de ſa plume, comme un amuſement de ſa jeuneſſe, ou comme un délaſſement de travaux plus importans ; de ces vers qui offrent, ſinon l'enthouſiaſme d'un Poëte, au moins les grâces d'un eſprit aimable ? car nous ne craindrons pas d'avouer que l'en-

thousiasme, qualité la plus essentielle d'un Poëte, a manqué à FONTENELLE. Aucun de ses vers, aucun même de ses Ecrits ne s'élance impétueusement de son ame ; & comme ils sont le produit d'un esprit très-brillant, guidé par une raison supérieure, mais toujours calme & tranquille, on y trouve en général moins de chaleur que de lumière. Cependant, qui serait assez injuste pour ne pas aimer plusieurs de ses Poésies fugitives; pour ne pas trouver l'Opéra de Thétis & Pelée très-ingénieux ; pour lire sans plaisir ses Eglogues tant décriées par ses ennemis lorsqu'elles parurent, ses Eglogues, qui n'ont ni le mérite ni les défauts des Eglogues antiques, qui ne peignent ni la simplicité, ni aussi la rusticité des mœurs & des détails champêtres, mais dans lesquelles on trouve des sentimens délicats & doux, le naturel joint à la finesse, des images gracieuses, & une poésie peu vigoureuse, mais facile & pure!

Ceux qui l'ont accusé de corrompre le goût, parce que les taches légères qu'on remarque dans ses Ouvrages tiennent à sa manière, remplie d'ailleurs d'agrément & de grâce, n'avaient garde de songer que ce reproche est un éloge. On ne s'avise guère en effet d'imiter les Ecrivains médiocres;

mais tout homme né avec un talent vrai, finit par avoir une manière à lui. Et qu'importe que les autres deviennent des imitateurs serviles ?

Associez donc sans crainte les Ecrits de FONTENELLE à ceux de nos grands Maîtres, ô vous qu'un heureux penchant entraîne de bonne heure vers les Lettres ! il vous apprendra à acquérir les grâces & la facilité du style, à fuir la déclamation, à mettre de l'ordre dans vos idées, à fondre une philosophie douce & intéressante dans vos Ouvrages. Mais ne vous bornez pas à voir en lui l'Ecrivain ; étudiez l'Homme ; connaissez ses mœurs, son caractère : c'est là qu'on peut sans restriction vous le proposer pour modèle ; & c'est en le considérant sous ce point de vue, le plus intéressant de tous, que nous assayerons, non de compléter, mais de terminer son Eloge.

SECONDE PARTIE.

POURRIONS-NOUS, avant de peindre le caractère & les mœurs de FONTENELLE, ne pas nous livrer à quelques réflexions que cet objet inspire, sur les avantages & les inconvéniens attachés à la condition des Gens de Lettres ? Si l'on examine les diverses professions de la Société, on trou-

vera que presque tous ceux qui les exercent, asservis par leurs devoirs, le sont encore plus par leurs préjugés. Chaque état a les siens toujours opposés à ceux d'un autre, & souvent funestes à la multitude. L'Homme de Lettres est presque le seul qui, libre de ses actions & de ses volontés, n'ayant d'autre occupation que d'exercer sa raison & son intelligence, doive acquérir les idées les plus saines, & par conséquent les plus opposées aux préjugés de tous les genres. La carrière qu'il parcourt n'ayant pour perspective qu'une gloire éloignée, & ne menant ni à la fortune ni aux honneurs, son ame doit être moins tourmentée que celle des autres hommes par l'ambition ou l'avarice, puisque les passions n'acquièrent d'énergie qu'à proportion de la facilité qu'on trouve à les satisfaire. Ses mœurs doivent être en général plus douces & plus pures; & la noble passion de s'instruire, qui le domine, absorbant toutes les autres, le garantit presque toujours de leurs excès. Ainsi les Gens de Lettres, satisfaits d'une considération personnelle moins éclatante, mais plus réelle que celle qu'on accorde à la naissance & aux dignités, ne disputant rien aux autres conditions, ne pouvant nuire à personne, utiles, agréables, inté-

reſſans par la culture de leur eſprit, dignes d'être regardés comme la portion la plus précieuſe d'une Nation policée, ſembleraient devoir en être auſſi la plus heureuſe.

Quelle eſt donc l'amertume ſecrète qui altère ce bonheur ? D'où naiſſent les plaintes de tant d'Ecrivains ſur les déſagrémens attachés à la culture des Lettres ? Ah ! c'eſt qu'on ne les aime pas aſſez pour elles-mêmes, malgré tous leurs charmes, & qu'en toute ſorte d'amour, il eſt bien rare d'en trouver qui ſoit parfaitement pur & déſintéreſſé ; c'eſt que ſouvent un déſir effréné de gloire trouble cette paix de l'ame dont on a tant beſoin dans les études, & y excite une émulation ſujette à dégénérer en envie ; c'eſt que la Littérature eſt devenue une arène où le plus impudent & le plus effronté peut ſe montrer comme le plus circonſpect & le plus ſage ; qu'on y a vu plus d'une fois des mercenaires vivre des productions du Génie en le déchirant, ſemblables à ces inſectes qui corrompent les fruits dont ils ſe nourriſſent. Enfin, c'eſt que la République des Lettres, qui reſſemble à tous les autres Etats, où les petits ſont jaloux des Grands, ſe diviſe en partis, au lieu d'être unie comme ſon intérêt l'exigerait, & qu'à quel-

que genre de Littérature qu'on se dévoue, on est exposé à des dangers, & forcé à des ménagemens peu compatibles avec cette élévation de l'ame que les Lettres inspirent.

S'il est un Ecrivain qui ait joui & mérité de jouir de sa réputation, c'est assurément FONTENELLE. Ecoutons-le cependant dans l'Eloge de Varignon, regretter l'obscurité de sa jeunesse. « Nous nous rassemblions, dit-il, avec un ex» trême plaisir, jeunes, pleins de la première » ardeur de savoir, fort unis, &, ce que nous » ne comptions peut-être pas alors pour un assez » grand bien, peu connus ». Serait-il donc vrai que la célébrité est souvent importune, & que l'amour de la gloire ressemble à tous les autres amours, où l'habitude émousse le charme de la jouissance? Ce que les Moines du mont Athos disent de leur monastère, que l'aspect n'en plaît qu'aux Etrangers, faut-il le dire aussi du Temple de la Renommée? S'il nous est permis de hasarder quelques conjectures sur la foi des habitans enviés de ce Temple si brillant, il en est peu qui, comme FONTENELLE, n'aient regretté souvent leur obscurité. Telle est la nature de l'esprit humain, que les louanges nous flattent moins que le mépris ne nous offense; & cela

doit être, parce que nous avons moins besoin d'être élevés au-dessus du commun des hommes, que de n'être pas dégradés au dessous : mais l'envie vient toujours troubler, par ses sons aigres & faux, les concerts de louange que l'admiration fait retentir en l'honneur du Génie; &, semblable aux Triomphateurs de l'ancienne Rome, il entend des railleries sanglantes mêlées aux acclamations du peuple. A quelle gêne d'ailleurs n'assujettit pas une trop grande célébrité? Exposé à une curiosité souvent indiscrète, & surtout à des questions souvent insidieuses, quelle circonspection ne doit pas mettre, je ne dirai pas seulement dans ses Ecrits, mais dans ses démarches & dans ses discours, celui qui a le bonheur ou le malheur de fixer les regards publics? FONTENELLE avait éprouvé ces inconvéniens. Obligé de conjurer, par des moyens peu dignes de lui, l'orage qu'avait excité son Livre des Oracles, il a dit plus d'une fois, que s'il était né avec de la fortune, il se serait plu à composer, non pour le Public, mais pour ses amis, quelques Ouvrages dont ils n'auraient même jamais su qu'il fût l'Auteur. Quel exemple! & quel sujet de réflexions! Que ceux qu'elles ne détourneront point de la carrière

périlleuse des Lettres, se proposent au moins d'imiter FONTENELLE, s'ils veulent éviter une partie des désagrémens qui les attendent.

Né avec la constitution la plus faible, &, jusqu'à l'âge de cinquante ans, sujet à des infirmités très-graves, il ne dut une vie de cent années, & son bonheur, & même une partie de sa gloire, qu'à une ame qui le rendait propre à savourer les délices des Lettres, en l'éloignant de tout ce qui peut y mêler de l'amertume. Quoi de plus philosophique, que d'observer un homme de ce caractère, & de le suivre dans deux époques bien différentes; dans sa jeunesse, où il fut abreuvé de chagrins & de dégoûts; dans sa vieillesse, où il se vit adoré dans sa Patrie, & connu de l'Europe entière?

Je ne voudrais point que l'Eloge d'un Ecrivain d'un si grand mérite entraînât la censure de quelques-uns des plus célèbres du siècle passé. Si la vérité pouvait sourire aux efforts de l'éloquence cherchant à pallier les torts des personnages illustres, je tâcherais de trouver quelque voile ingénieux pour couvrir ceux de Boileau, de la Bruyère & de Racine, contre FONTENELLE: mais comment les dissimuler? Etait-ce à de si grands Hommes à méconnaître le mé-

rite naissant de ce jeune homme ? Quelle leçon pour les Gens de Lettres dont le suffrage a acquis quelque poids par la considération publique ! Qu'ils craignent de compromettre la justesse de leur esprit, ou même l'honnêteté de leur ame, en rebutant, par des censures sévères ou dédaigneuses, le talent incertain qui peut si facilement égarer ses premiers pas dans la carrière. O Racine ! était-ce à vous, de qui l'amour-propre était si faible contre les plus injustes critiques, à humilier aussi cruellement l'Auteur d'Aspar ? N'eût-il pas été plus digne de vous d'aider de vos conseils cette Muse égarée, de la consoler, de la raffermir dans sa disgrace, d'oublier que FONTENELLE était le neveu de Corneille, ou plutôt de vous en souvenir ?

Mais tandis que la chute d'Aspar exerçait la malignité de l'Auteur de Phèdre, FONTENELLE, instruit par la voix publique, jette au feu son Ouvrage, sacrifice assez héroïque dans un jeune homme ; & renonçant à une carrière pour laquelle il ne se croit plus de talent, se tourne avec facilité vers d'autres objets.

On ne l'a vu dans aucun temps repousser les critiques par des critiques, ni les injures par

d'autres injures. Si devant ſes amis il ſe permit quelques railleries contre ceux qui l'avaient le plus maltraité, il ne fit point le Public confident de ſes légères vengeances (1). Qui garantit FONTENELLE de cet écueil, contre lequel des Ecrivains du premier ordre ſe ſont quelquefois briſés ? une ſorte de pudeur & d'honnêteté naturelles, fortifiées par l'uſage & le ton du monde. Il ne concevait pas qu'on pût s'avilir au point d'imprimer contre quelqu'un ce qu'on n'oſerait lui dire en face, à moins de s'avouer le plus groſſier des hommes. Cette proſtitution du talent lui ſemblait ſi honteuſe, qu'il ſe ſentait vengé des injures par les injures mêmes. Il avait remarqué que rien ne dégrade plus les Lettres, & que lorſque deux Ecrivains s'abaiſſent au point de ſe prodiguer les plus grandes marques de mépris, le Public, qui rit & mépriſe plus qu'ils ne le veulent, eſt ordinairement de l'avis de l'un & de l'autre. L'habitude de voir la bonne compagnie, priſe de bonne heure, & la douceur naturelle de ſon caractère, augmentée par le commerce des femmes, lui donnèrent

(1) La petite Epigramme contre l'Ode de Namur fut d'abord imprimée à ſon inſçu.

ce sentiment exquis des bienséances qui forment le vrai bon ton, & qui n'est autre chose dans la Société, que ce qu'est le bon goût dans les Ouvrages d'esprit.

C'est par un effet de cette modération qu'on le vit, jeune & tout chaud encore de son premier Ouvrage, répondre à ses Censeurs d'une manière nouvelle, & qu'on n'a point imitée depuis, en faisant de ses Dialogues une critique plus fine & plus ingénieuse que la leur.

Et lors même que sa réputation fut le plus solidement établie, on l'a vu signer une approbation à des Ouvrages où il était traité avec indécence, & garder une foule de Libelles faits contre lui, sans daigner y jeter les yeux.

Sa modération ne se démentit point dans les quatre tentatives infructueuses qu'il avait faites pour entrer dans cette Académie Française, destinée à illustrer la Nation par la réunion des talens littéraires les plus distingués, & qui, dans tous les temps, s'est composée, non seulement de l'élite des Ecrivains qui ont cultivé avec éclat les Belles Lettres, mais encore de ces Hommes non moins rares, qui ont réuni le mérite de l'érudition ou des sciences, au talent d'écrire. A ces titres, quelles prétentions étaient

mieux fondées que celles de l'Auteur des Mondes & des Oracles ? Et s'il en fut écarté tant de fois par des préventions & des cabales, & peut-être par cette jalousie secrète qui nous porte à redouter des connaissances d'un ordre supérieur aux nôtres ; si Voltaire lui-même ne put entrer à l'Académie qu'à l'âge de cinquante ans, quel Candidat éconduit n'aura pas l'amour-propre ou la modestie de se consoler par de tels exemples ?

Enfin le temps de la Justice arriva pour FONTENELLE. C'est à cette époque que sa carrière commence à devenir brillante, & que l'Académie des Sciences lui donne un nouveau lustre en l'adoptant pour Secrétaire. Alors, placé plus en évidence, on l'admira davantage ; alors les Racine & les Boileau sentirent leur injustice, & se turent ; & il n'eut plus à compter désormais que des détracteurs méprisables, des *Gacon* & des *Desfontaines* ; car telle fut sa destinée, d'avoir pour Adversaires, dans ses premières années, des Hommes de Lettres illustres, dans ses dernières, l'opprobre & le rebut de la Littérature : c'est que la prévention peut égarer des Ecrivains du premier ordre ; mais ils finissent toujours par obéir à la voix publique & à celle de leur propre conscience ; & la marque la plus

certaine d'un esprit faux & d'une âme vile, est de se faire un trophée de son impudence, en s'acharnant seul contre ce que le Public honore.

Comment FONTENELLE sut-il jouir de sa gloire? En se la faisant pardonner, en mettant beaucoup de sagesse & de dignité dans sa conduite, de délicatesse dans ses procédés, de circonspection & de décence dans le commerce des Grands; de prévénance & d'honnêteté envers ses égaux.

La dignité dans certaines personnes & dans certaines places, n'est souvent que le manteau de l'orgueil : telle ne doit & ne peut être celle des hommes qui tirent leur lustre de leurs talens; elle naît du sentiment d'indépendance que leur donne la noblesse de leurs travaux. Elle consiste principalement à ne vouloir ni humilier personne, ni être humilié par personne; & si on appelait cela de l'orgueil, il serait au moins de la plus noble espèce. Elle n'est pas imposante, mais elle ne se laisse pas imposer; & comme la décence mesure ses démarches, elle se presse peu, & ne s'avance jamais trop. FONTENELLE est un des hommes qui a su le mieux posséder cette sorte de dignité. Recherché des Grands, & par eux invité à la familiarité, il la repous-

fait, comme il le disait ingénieusement, avec le respect. En effet, si la familiarité, délicieuse pour l'amitié intime, convient rarement, même avec nos égaux, comment conviendrait-elle avec les Grands ? L'inférieur en porterait nécessairement tout le poids, parce qu'elle a bien meilleure grâce dans celui qui descend, ou qui paraît descendre de son rang, que dans celui à qui elle donnerait l'air de s'élever au-dessus du sien.

Accueilli par ce Régent qui a laissé la mémoire d'un Prince aimable & spirituel, qui montra l'intention de faire le bien dès les commencemens de son administration, par l'établissement des Conseils, mais qui, rebuté des difficultés & de la mauvaise foi qu'il voyoit autour de lui, finit, comme finissent souvent les Rois, par ne plus croire à la probité : « Monseigneur, » lui disait FONTENELLE, il y a d'honnêtes gens, » mais ils ne viennent pas vous trouver ». Tel est en effet le malheur de l'extrême puissance, même lorsqu'elle ne corrompt pas ceux qui la possedent, de les exposer à être environnés d'hommes corrompus, à être fatigués de leurs bassesses, & condamnés à ne jamais connaître les douceurs de l'égalité. C'est ce que FONTE-

NELLE fit encore ſentir au Régent, par cette réponſe auſſi touchante que ſpirituelle, & qui peint ſa belle ame tout entière, lorſque celui-ci voulant créer pour lui une place de Préſident perpétuel de l'Académie des Sciences : « Monſeigneur, lui dit-il, ne m'ôtez pas le plaiſir » de vivre avec mes égaux ».

Tel était le ſage FONTENELLE; & il fut d'autant plus conſidéré, qu'il porta moins l'eſprit de domination dans les Lettres. Sa circonſpection s'étendait juſque ſur des choſes qui paraiſſent de peu d'importance, mais qui influent ſur la tranquillité d'un Homme de Lettres plus qu'on ne le croit d'ordinaire. Critiqué ſouvent avec autant d'indécence que de fiel, il ne ſe permit jamais d'expreſſion déſobligeante ſur les Ouvrages des autres; il laiſſait au Public, toujours inflexible, le ſoin de les juger : mais ſi on le conſultait avant l'impreſſion, alors il devenait un Juge ſévère. Il ſavait que celui qui critique rigoureuſement un Ouvrage imprimé, eſt cruel & quelquefois jaloux; manuſcrit, eſt le plus véritable ami de l'Auteur. Cependant il n'ignorait pas non plus combien ces ſortes de confidences ſont quelquefois à charge; & il exprimait tout cela, en diſant qu'il était grand

ennemi des manufcrits, & grand ami des imprimés. Comme il porta dans fa conduite la philofophie qu'il mettait dans fes Ouvrages, aucun Ecrivain ne s'attire plus la confiance du Lecteur, parce qu'aucun ne s'eft peint avec plus de fidélité. Tous les Hommes de Lettres n'ont pas mérité cet éloge : on en a vu dont les Ecrits faifaient le contrafte le plus révoltant avec leur conduite ; non qu'ils fuffent toujours de mauvaife foi, mais parce que leur raifon & leur caractère étaient, pour ainfi dire, mal affortis. Il n'en était pas ainfi de FONTENELLE ; fes fentimens ne contredifaient point fes opinions. De là cette conftance avec laquelle il confervait les uns & les autres, fans jamais les montrer avec énergie. Perfonne ne fut plus digne de connaître l'amitié ; perfonne ne fut un ami plus conftant & plus sûr. Difficile à acquérir, plus difficile à perdre, ne fe livrant pas aifément à l'amitié, ne retournant jamais de l'amitié à l'indifférence, fa vie entière n'offre pas un exemple de refroidiffement pour les perfonnes qu'il a aimées. Ses amis ne devaient pas attendre de lui ces démonftrations véhémentes d'attachement & de zèle ; mais ils devaient craindre encore moins d'en être abandonnés

dans les circonſtances délicates. C'eſt ainſi que ſeul, & ſans ſe faire connaître, il donna une boule favorable à l'Abbé de Saint-Pierre, lorſque le ſuffrage de tous ſes autres Confrères l'excluait de l'Académie; incapable de ſe laiſſer entraîner à ce qu'il regardait comme un eſprit de parti, mais n'affectant pas de le braver en pure perte, content de ſervir l'amitié par une action juſte, mais ne cherchant pas à s'en faire un mérite.

Je ſais que le caractère de FONTENELLE a été calomnié comme ſon talent. On lui a reproché peu de ſenſibilité, & cette opinion même s'eſt accréditée par ſa longue vieilleſſe. Sa grande réputation, dans les vingt-cinq dernières années de ſa vie, concentrait ſur lui les regards publics, & la multitude s'étonnait de ne pas trouver un octogénaire ſenſible. Etait-ce donc à quatre-vingt-dix-ſept ans, lorſque FONTENELLE ſe ſurvivait à lui-même, qu'il eſt inexcuſable d'avoir méconnu, non la petite-fille, mais la parente du grand Corneille (1), dont il ne ſoupçonnait pas l'exiſtence, & qu'il ne rejeta, ſous ce premier titre, que parce qu'il prit une erreur

(1) Elle était arrière-petite-fille d'un oncle paternel du grand Corneille.

innocente pour une supercherie ? Mais reportons-nous au temps de sa jeunesse ; voyons de quelle tendre amitié il fut lié avec Brunel ; rappelons-nous le trait charmant de l'amitié obéissant à la lettre impérieuse & laconique de ce Brunel : *Envoyez-moi vos mille écus.* Croyons-en Madame de Stahl, qui le peint inconsolable de la mort de cet ami. Songeons à ces liaisons si douces que FONTENELLE regrettait, dans sa plus grande gloire, avec les Varignon, les Mallebranche, l'Abbé de Saint-Pierre. Voyez comment cet homme, qu'on dit avoir été peu sensible, parle de la Mothe, dans l'Eloge qu'il en a fait. La seule occasion où cette ame si modérée se soit permis de jeter quelques expressions méprisantes sur les détracteurs des talens, c'est en parlant de la Mothe ; & ce qu'il n'avait jamais voulu faire pour lui-même, il le fit alors pour son ami. On a cité quelques-uns des services que son ame bienfaisante aimait à rendre, & l'un des Membres de cette Académie n'a pu résister au plaisir délicat de publier ceux qu'il en avait reçus. Eh ! quel plus bel éloge de son caractère, que de dire qu'il a trouvé des amis jusque dans le dernier âge ! Quelle plus belle ame, que celle d'un homme qui n'a jamais cherché à nuire

à ceux dont il avait le plus à se plaindre, & qui pouvait se rendre cette justice, que dans tout le cours de sa vie, il ne se souvenait pas d'avoir jeté de ridicule sur la plus petite vertu ! Lui reprocher d'avoir été sans passions en admirant sa sagesse, c'est être inconséquent & injuste : rabaisser ses vertus, en ne les lui donnant qu'aux dépens des qualités qui forment le Génie, comme si le Génie & les passions s'alliaient toujours nécessairement, comme si les Newton, les Montesquieu, les Fénelon n'avaient pas été tout à la fois des Sages & des esprits du premier ordre, c'est tomber peut-être dans une erreur bien dangereuse ; le talent & le caractère ne dépendent pas toujours l'un de l'autre. FONTENELLE, avec encore plus de génie, aurait pu conserver cette impassibilité philosophique, fruit de la sublime raison qui dominait tous ses penchans, sans les détruire. Craignons de faire préférer les talens aux vertus ; craignons de caresser l'indulgence de l'amour-propre, & qu'il ne se persuade trop aisémeut, en imitant les faiblesses de quelques grands Hommes, qu'il peut alléguer les mêmes excuses.

Et puisque le caractère de FONTENELLE a amené ces réflexions, je m'abandonne, en finis-

sant cet Eloge, au plaisir de comparer deux hommes d'une trempe d'ame bien différente, & long-temps calomniés dans notre siècle, qu'ils ont illustré, Voltaire & FONTENELLE. Ce n'est pas que leurs Ouvrages puissent soutenir ce parallèle ; les genres en sont trop différens, & ceux de Voltaire trop supérieurs. Nous observerons seulement que tous les deux, doués d'un génie étendu & flexible, ont embrassé plusieurs objets, & cultivé les Lettres & les Sciences. Mais Voltaire, bien plus grand que FONTENELLE dans les Lettres, n'a écrit sur les Sciences que passagèrement, & d'une plume moins ferme & moins sûre. Le contraire est arrivé à FONTENELLE. Les Ouvrages du premier auront une plus grande célébrité, parce qu'avec encore plus d'esprit, il avait une ame de feu qu'il a répandue daus ses Ecrits. FONTENELLE a de la raison & de la grâce ; Voltaire a donné à la raison de la grâce & de la vigueur. Nous pouvons croire cependant que l'esprit de l'un a influé, jusqu'à certain point, sur celui de l'autre. Quand Voltaire entra dans la carrière, la réputation de FONTENELLE, plus âgé de trente-huit ans, était à son comble : il avait accoutumé tous les esprits à cet art d'orner la raison,

en évitant le ſtyle emphatique & empoulé : Voltaire ſemble avoir ſaiſi de bonne heure ce mérite de FONTENELLE. Ennemi de toute affectation, & ſur-tout d'un certain air de dignité, qui ne lui ſemblait qu'une morgue déguiſée ; il réſerva la majeſté du ſtyle pour la haute poéſie, & ſa proſe, facile, élégante & pure, ſe rapproche preſque toujours du ton de la converſation, ſans en avoir les familiarités, ni les négligences.

La réputation de Voltaire paraît deſtinée à s'accroître encore, lorſque les envieux, connus ou cachés, qu'il a eus pendant ſa vie, n'exiſteront plus. Celle de FONTENELLE pourra perdre, & ſemble même perdre déjà quelque choſe de ſon éclat. Inférieur dans les Lettres aux hommes de génie qui s'y ſont le plus diſtingués, les ſimples Littérateurs n'eſtiment peut-être pas aſſez ſes Ouvrages. Inférieur dans les Sciences au très-petit nombre de Savans du premier ordre, ceux qui ne ſont que Savans ne lui tiennent pas aſſez compte de la clarté, de l'agrément, de l'intérêt avec leſquels il a parlé des Sciences. Les perſonnes qui l'eſtiment le plus, ſont celles qui, n'étant étrangères ni aux Sciences ni aux Lettres, ſont plus à portée de

ſentir tout ſon mérite : mais cette eſpèce d'admirateurs, dont le ſuffrage a bien ſon prix, n'eſt pas commune.

Tous deux nés avec une conſtitution faible, ont fourni une longue carrière. FONTENELLE ſut prolonger la ſienne par ſa modération, au lieu qu'on eût dit que l'ame impétueuſe de Voltaire, tout en tourmentant ſon corps, le ſoutenait & lui donnait de nouvelles forces. FONTENELLE trouva la lumiere & la ſageſſe ſans ſortir de ſon pays. Voltaire, avide de s'inſtruire, de voir & d'être vu, a voyagé chez des Républicains & chez des Rois, & octogénaire, il a quitté ſa ſolitude, pour venir expirer ſur ſa gloire au lieu de ſa naiſſance. L'un a terminé ſa carrière l'ame & le corps affaiſſés ſous le poids des années, ce qui eſt ſans doute un bonheur, puiſqu'il a rendu la vie comme nous la recevons, ſans le ſentir. L'autre a conſervé juſqu'au dernier moment, ſinon toute la vigueur, au moins toute la grâce & toute la vivacité de ſon eſprit, ce qui eſt un bonheur plus grand encore. Tous deux ſont du très-petit nombre d'Ecrivains que les Lettres aient enrichis. Dans la force de l'âge, l'amour du travail, qui anéantit tous les beſoins, augmentait leur fortune, en leur rendant

les jouissances qu'elle procure moins nécessaires. FONTENELLE usa toujours de la sienne sans faste. Voltaire, dans sa vieillesse, & lorsque l'avarice achève de rétrécir l'ame du commun des hommes, a joui de la sienne avec magnificence. Souvent ils s'en sont servis pour faire le bien; mais Voltaire, plus riche, l'a fait avec plus d'éclat, parce qu'il était plus en vue; & avec plus de grandeur, parce que sa bienfaisance s'est exercée sur des objets plus importans. Ainsi tous deux eurent des vertus, & même de grandes vertus, quoi que leurs calomniateurs aient osé dire; mais celles de FONTENELLE tenaient principalement à sa raison, la prudence y dominait; celles de Voltaire, aux élans d'une ame ardente & sensible; elles furent mêlées de quelques faiblesses.

Ils ont su vivre l'un & l'autre avec les Grands, mais d'une manière différente. FONTENELLE, circonspect & réservé, laissait entre eux & lui une certaine distance; & il avait appris d'eux-mêmes ce secret de leur politesse. Voltaire, sûr de ses ressources, cachait sous les grâces & l'amabilité de son esprit, l'air de liberté qu'il prenait avec eux. Leur commerce avec FONTENELLE n'a pas peu contribué à les rapprocher

des Gens de Lettres ; celui de Voltaire a fini par donner beaucoup à penſer aux uns & aux autres, ſi une liaiſon trop intime leur convient. Au reſte, ceux qui ont reproché à ce dernier de trop courtiſer les Grands, n'ont pas fait réflexion que, devenu, par ſon génie, un perſonnage public, il exiſtait pour lui des bienſéances qu'on ne pouvait ſentir qu'à ſa place ; que d'ailleurs, aſſailli par une foule d'ennemis plus ou moins redoutables, une politique ſage lui preſcrivait de ſe ménager des appuis. Car ils n'ont manqué d'ennemis ni l'un ni l'autre. Mais la prudence de FONTENELLE rendit les ſiens moins acharnés : il n'éprouva que des perſécutions paſſagères. Le caractère de Voltaire était plus fait pour irriter l'envie. L'un conjurait, l'autre défiait l'orage. Les ennemis de l'un ne lui inſpirèrent jamais que le ſilence du mépris. De cette haute région des Sciences, où il ſe plaçait entouré de tous les grands Hommes qu'il a ſi dignement célébrés, il dédaignait d'abaiſſer ſes regards ſur la fange, où l'envie s'agitait en pouſſant contre lui des cris impuiſſans. L'autre, en la combattant, ſemblait prendre plaiſir à faire renaître les têtes de cette hydre ; & de cette même main dont il la terraſſait, il élevait ſans

belle & entassait de nouveaux chef-d'œuvres. Personne n'a mieux vérifié ce que dit Horace des Poëtes. Personne ne fut plus ardent & plus irascible. Cependant on lui doit cette justice, qu'il a presque toujours gardé des mesures envers ceux qui en gardaient à son égard, & que, dans ses querelles avec des hommes célèbres, il n'a pas toujours été l'agresseur. Sa colère d'ailleurs n'était pas implacable. Ce qu'il disait était aussi vrai que plaisant, qu'*il pardonnait à tous ceux dont il s'était moqué.* FONTENELLE, plus constant & moins extrême dans ses sentimens, dédaignait autant de se rapprocher de ses ennemis, que de leur nuire. Jamais il ne voulut se réconcilier avec Boileau, & peut-être a-t-il montré qu'il est plus aisé de pardonner que d'oublier les offenses. Délicats tous deux sur les procédés, FONTENELLE eut souvent à se féliciter de sa réserve, & Voltaire quelquefois à se repentir de trop de confiance. Tous deux ont été injustement accusés de jalousie; FONTENELLE, qui ne blâmait jamais, mais qui louait avec ménagement, & avec plus de politesse que de chaleur; Voltaire, dont le premier mouvement fut toujours d'aimer & d'estimer les hommes célèbres, mais qui attendait d'eux l'expression des mêmes

sentimens à son égard, & qui, trompé par la froideur de quelques-uns, laissa plus d'une fois percer son ressentiment dans les critiques rigoureuses, & quelquefois justes, qu'il a faites de leurs Ouvrages. La méchanceté avec laquelle on affecta long-temps d'élever au-dessus de lui des Ecrivains bien inférieurs, le révoltait, & il ne le dissimulait pas : mais il s'en vengeait de la manière la plus noble & la plus franche : il entrait dans la même lice que ses rivaux, leur disputait & leur arrachait la gloire. L'orgueil que donne le sentiment de ses forces peut-il se confondre avec l'envie, qui n'est que la rage de l'impuissance humiliée ?

La considération acquise par un grand âge & de grands travaux, les plaça l'un après l'autre, vers la fin de leur carrière, à la tête de la République des Lettres. Mais FONTENELLE aspirait à y tenir le premier rang par des moyens doux, & en se conciliant la faveur & l'affection de ses égaux. Voltaire, fait pour dominer sur les esprits, pour avoir des ennemis & des enthousiastes, doué d'une activité prodigieuse, ne négligeant aucun des moyens de conquérir la gloire, & les ennoblissant par le motif, croyant

n'avoir

n'avoir rien fait pour elle, tant qu'il lui restait quelque chose à faire, semblait sur la fin de ses jours, avoir changé cette République en Monarchie. FONTENELLE jouit de sa gloire sans trouble; celle de Voltaire, plus éclatante, a été moins paisible; & la mort même n'a pu le dérober aux outrages de ses ennemis.

La Postérité s'étonnera que ces deux hommes, contemporains & compatriotes, n'aient pas été liés. Le nom de Voltaire ne se lit pas une seule fois dans les Ouvrages de FONTENELLE : mais le nom de FONTENELLE revient souvent dans ceux de Voltaire avec beaucoup de louanges, & quelques critiques également fines & justes. Il semble que celui-ci n'ait pas été fâché de faire usage de la liberté que lui laissait la réserve de l'autre à son égard, & il semble aussi que cette réserve de FONTENELLE ait été autorisée par la supériorité de l'âge, & conseillée par la crainte que lui donnait le caractère ardent de Voltaire. Car ce grand Homme, qui eut toujours la conscience de ses forces, se mit à sa place peut-être avant le temps; & sa conduite eut toujours je ne sais quel air d'assurance hardie, qui, tant qu'elle ne fut point justifiée par sa grande célé-

brité, pouvait étonner les esprits modérés & sages.

On déciderait difficilement lequel de ces deux célèbres Ecrivains a été le plus heureux. Voltaire le fut par un travail continuel. Le bonheur du Génie est de produire. Dans la création de ces Ouvrages sublimes ou charmans, qui remplissait tous les momens de sa vie, sans doute il éprouvait cette volupté si douce qu'il fait partager à ses Lecteurs. FONTENELLE, qui composa moins de chef-d'œuvres, eut une autre source de bonheur dans son caractère. Il a écrit » que l'homme le plus heureux est celui qui » tient le moins de place, & qui en change » peu ». Il fut cet homme autant que sa juste célébrité lui permit de l'être. Aussi le bonheur, qui devait être le fruit des talens du premier, fut souvent corrompu par une sensibilité excessive. Il se composa d'une foule de jouissances délicieuses, mais dont les intervalles ne furent pas toujours sans amertume. Celui du second, principalement appuyé sur la Philosophie, moins vif & plus pur, consista dans une situation toujours égale & toujours tranquille. Lequel de ces deux états est préférable? Question super-

flue; trop peu de personnes peuvent aspirer à l'un ou à l'autre. Les Philosophes parfaits sont aussi rares que les grands Génies.

APPROBATION.

Nous soussignés Docteurs en Théologie de la Maison & Société de Sorbonne, nous avons lu ce *Discours*, & nous n'y avons rien trouvé qui soit contraire à la Foi & aux bonnes mœurs. A Paris, le 26 Juin 1784.

ADHENET. RIBALLIER.